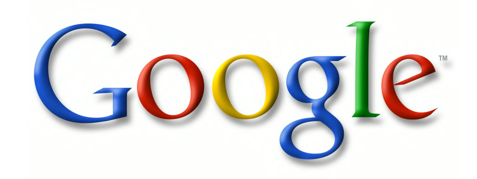


St.-E[illegible]

[illegible]

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND.

TOME TROISIÉME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND,

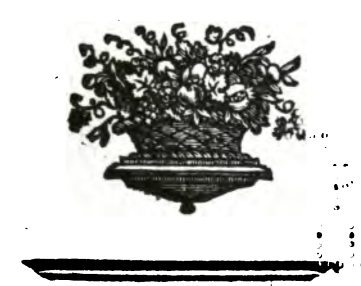
AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

Par Monsieur DES MAIZEAUX *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIE'ME.



M. DCC. LIII.



ŒUVRES DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

JUGEMENT SUR CÉSAR ET SUR ALEXANDRE.

A MONSIEUR ***.



C'Est un consentement presque universel, qu'Alexandre & César ont été les plus grands hommes du monde ; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont cru faire assez pour les Conquérans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur réputation & leur gloire. Plutar-

que, après avoir examiné leur naturel, leurs actions, leur fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. Montagne, plus hardi, se déclare pour le premier : &, depuis que les versions de Vaugelas & d'Ablancourt ont fait ces Héros le sujet de toutes nos conversations (1), chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre, selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi, qui ai peut-être examiné leur vie avec autant de curiosité que personne, je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument : mais, puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense, vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le rapport & la différence que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes naissances. Alexandre, fils d'un Roi considérable ; César, d'une des premieres maisons de cette République, dont les citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'Alexandre, par le songe d'Olympias, & par quelques autres présages. Ses inclinations relevées dès son enfance, ses larmes jalouses de la gloire de son pere, le jugement de

(1) Vaugelas a traduit la VIE d'ALEXANDRE écrite par Quinte-Curse ; & d'Ablancourt, les COMMENTAIRES DE CESAR.

Philippe, qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le ſien, appuyerent l'avertiſſement des Dieux : pluſieurs choſes de cette nature n'ont pas été moins remarquables en Céſar. Sylla trouvoit en lui, tout jeune qu'il étoit, pluſieurs Marius. Céſar ſongea qu'il avoit couché avec ſa mere ; & les Devins expliquerent que la Terre, mere commune des hommes, ſe verroit ſoumiſe à ſa puiſſance. On le vit pleurer en regardant la ſtatue d'Alexandre, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquérant s'étoit rendu maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une paſſion commune ; mais Alexandre, ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalouſie de ſupériorité en ſes études, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus ſavant que les autres. Auſſi voit-on qu'il ſe plaignit d'Ariſtote, d'avoir publié des connoiſſances ſecrettes qui ne devoient être que pour lui ſeulement ; & il avoue qu'il n'aſpire pas moins à s'élever au-deſſus des hommes par les Lettres, que par les armes. Comme il avoit l'eſprit curieux & paſſionné, il ſe plut à la découverte des choſes cachées, & fut touché particuliérement de la Poëſie. Il n'y a perſonne à qui la paſſion qu'il avoit pour Homere ne ſoit connue, & qui ne ſache qu'en faveur de

Pindare, les maiſons de ſes deſcendans furent conſervées dans la ruine de Thébes & la déſolation générale de ſes citoyens.

L'eſprit de Céſar, un peu moins vaſte, ramena les Sciences à ſon uſage; & il ſemble n'avoir aimé les Lettres que pour ſon utilité. Dans la Philoſophie d'Epicure qu'il préféra à toutes les autres, il s'attacha principalement à ce qui regarde l'homme: mais il paroît que l'Eloquence eut ſes premiers ſoins, ſachant qu'elle étoit néceſſaire dans la République, pour arriver aux plus grandes choſes. Il harangua aux Roſtres (1), à la mort de ſa tante Julia, avec beaucoup d'applaudiſſement: il accuſa Dolabella; & fit enſuite cette Oraiſon ſi adroite & ſi délicate, pour ſauver la vie aux priſonniers de la conjuration de Catilina.

Il ne nous reſte rien qu'on puiſſe dire ſûrement être d'Alexandre, que certains dits ſpirituels d'un tour admirable, qui nous laiſſent une impreſſion égale de la grandeur de ſon ame & de la vivacité de ſon eſprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs ſentimens, eſt ſur le ſujet de la Religion. Alexandre fut dévot juſqu'à la ſuperſtition, ſe laiſſant poſſéder par les Devins & par les Oracles; ce qu'on peut attribuer, outre ſon naturel, à la lec-

(1) La Tribune aux Harangues.

ture ordinaire des Poëtes, qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux, & compoſoient toute la Théologie de ces temps-là. Quant à Céſar, ſoit par ſon tempérament, ſoit pour avoir ſuivi les opinions d'Epicure; il eſt certain qu'il paſſa dans l'autre extrémité; n'attendit rien des Dieux en cette vie, & ſe mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le repréſente au ſiége de Marſeille, la hache à la main, dans un bois ſacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les ſoldats ſaiſis d'une ſecrette horreur de religion, par des paroles aſſez impies (1). Saluſte lui fait dire que la mort eſt la fin de tous les maux; qu'au-de-là il ne reſte ni ſouci, ni ſentiment pour la joie (2).

(1) Voici les vers de LUCAIN, Livre III. vers 432, 439.

Implicitas magno Cæſar terrore Cohortes
Ut vidit, primus raptam librare bipennem
Auſus, & aëriam ferro proſcindere quercum,
Effatur merſo violata in robora ferro:
Jam ne quis veſtrum dubitet ſubvertere ſilvam,
Credite me feciſſe nefas. Tunc paruit omnis
Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba, ſed expenſâ Superorum & Cæſaris irâ.

C'eſt-à dire, ſelon la Traduction de BREBEUF:

Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtriſe:
Si ces bois ſont ſacrés, c'eſt moi qui les mépriſe:
Seul j'offenſe aujourd'hui le reſpect de ces lieux,
Et ſeul je prens ſur moi tout le courroux des Dieux.

(2) *In luctu atque miſeriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe, eam cuncta mortalium mala diſſolvere; ultra neque cura, neque gaudio locum eſſe.* DE CONJURATIONE CATILINÆ, cap. 51.

Mais, comme les hommes, quelques grands qu'ils ſoient, comparés les uns aux autres, ſont toujours foibles, défectueux, contraires à eux-mêmes, ſujets à l'erreur ou à l'ignorance; Céſar fut troublé d'un ſonge qui lui prédiſoit l'Empire, & ſe moqua de celui de ſa femme, qui l'avertiſſoit de ſa mort. Sa vie répondit aſſez à ſa créance. Véritablement il fut modéré en des plaiſirs indifférens, mais il ne ſe dénia rien des voluptés qui le touchoient: c'eſt ce qui fit faire à Catulle tant d'Epigrammes contre lui, & d'où vint à la fin ce bon mot, que Céſar étoit *la femme de tous les maris, & le mari de toutes les femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération; il ne fut pourtant pas inſenſible. Barzine & Roxanne lui donnerent de l'amour; & il n'eut pas tant de continence, qu'il ne s'accoutumât enfin à Bagoas, à qui Darius s'étoit accoutumé auparavant (1).

Le plaiſir du repas ſi cher à Alexandre, & où il ſe laiſſoit aller quelquefois juſqu'à l'excès, fut indifférent à Céſar. Ce n'eſt pas que parmi les travaux & dans l'action, Alexandre ne fût ſobre & peu délicat; mais

(1) *Nabarzanes acceptâ fide occurrit, dona ingentia ferens. Inter quæ Bagoas erat ſpecie ſingulari ſpado, atque in ipſo flore pueritiæ; cui & Darius fuerat aſſuetus, & mox Alexander aſſuevit.* QUINTUS-CURTIUS, de rebus geſtis Alexandri Magni, *VI. cap. V. num.* 22.

dans le temps du repos, la tranquillité lui étoit fade, s'il ne l'éveilloit, pour ainsi dire, par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion, mais César avec plus de dessein & d'intérêt : ses largesses au Peuple, ses dépenses excessives dans l'Edilité, ses présens à Curion, étoient plûtôt des corruptions, que de véritables libéralités. Alexandre donna pour faire du bien, par la pure grandeur de son ame. Quand il passa en Asie, il distribua ses domaines ; il se dépouilla de toutes choses, & ne garda rien pour lui, que l'espérance des conquêtes, ou la résolution de périr. Lorsqu'il n'avoit presque plus besoin de personne, il paya les dettes de toute l'armée. Les Peintres, les Sculpteurs, les Musiciens, les Poëtes, les Philosophes, (tous illustres nécessiteux) eurent part à sa magnificence, & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que César ne fût aussi naturellement fort libéral : mais, dans le dessein de s'élever, il lui fallut gagner les personnes nécessaires ; &, à peine se vit-il maître de l'Empire, qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en César de ces amitiés qu'eût Alexandre pour Ephestion, ni de ces confiances qu'il avoit en Craterus. Les commerces de César étoient, ou des liaisons pour ses affaires, ou un procédé

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,
AVEC
LA VIE DE L'AUTEUR,

Par Monsieur DES MAIZEAUX *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.



M. DCC. LIII.

quasi soumise, mais peu affermie dans la sujétion; avec trente-cinq mille hommes, soixante-dix mille talens (1), & peu de vivres, avoir cherché un Roi de Perse que les Grecs appelloient LE GRAND Roi, & dont les simples Lieutenans sur les frontieres faisoient trembler tout le monde; c'est ce qui passe l'imagination, & quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de Genes, celles de Luques & de Raguse entreprenoient la conquête de la France. Si César avoit déclaré la guerre au grand Roi, ç'eût été sur les frontieres de proche en proche, & il ne se fût pas tenu malheureux de borner ses Etats par le Granique. Si l'ambition l'avoit poussé plus avant, pensez-vous qu'il eût refusé les offres de Darius, lui qui offrit toujours la paix à Pompée, & qu'il ne se fût pas contenté de la fille du Roi, avec cinq ou six Provinces qu'Alexandre refusa peut-être insolemment? Enfin, si mes conjectures sont raisonnables, il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de Perse suivi d'un million d'hommes. Quelque brave, quelque ferme qu'il pût être, je ne sai s'il auroit dormi profondément la nuit qui précéda la Bataille d'Arbelles; je croi du moins qu'il eût été du sentiment de Parmenion, & nous n'aurions de lui aucune des réponses

(1) Qui sont 42 mille écus de notre monnoie.

d'Alexandre. Cependant il falloit donner ce grand combat pour se rendre maître de l'Asie ; autrement, Darius eût traîné la guerre de Province en Province, toute sa vie : il falloit qu'il pérît comme il arriva, & que mille Peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses forces.

Il est vrai que ce desir de gloire immodéré, & cette ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à Alexandre, le rendirent quelquefois si insupportable aux Macédoniens, qu'ils furent tout prêts de l'abandonner. Mais c'est là particuliérement que parut cette grandeur de courage qui ne s'étonnoit de rien. *Allez, lâches,* leur dit-il, *allez, ingrats, dire en votre Pays que vous avez laissé Alexandre avec ses amis, travaillans pour la gloire de la Grece, parmi des Peuples qui lui obéiront mieux que vous.* Dans toute sa vie, Monsieur le Prince (1) n'admire rien plus que cette fierté qu'il eut pour les Macédoniens, & cette confiance de lui-même. » Alexandre, dit-il, abandonné des siens parmi des barbares mal » assujettis, se sentoit si digne de commander, qu'il ne croyoit pas qu'on pût refuser de lui obéir. Etre en Europe ou en » Asie, parmi les Grecs ou les Perses, tout » lui étoit indifférent : il pensoit trouver » des sujets où il trouvoit des hommes.

(1) Le Prince de Condé.

Ce qu'on dit à l'avantage de César, c'est que les Macédoniens eurent affaire à des Nations pleines de molesse & de lâcheté, & que la conquête des Gaules dont les peuples étoient fiers & belliqueux, fût beaucoup plus difficile aux Romains. Je ne m'amuserai point à examiner le courage des uns & des autres; mais il est certain que César ne trouva pas dans les Gaules de véritables armées. C'étoient des peuples entiers, à la réserve des femmes, des enfans & des vieillards, qui s'armoient tumultuairement pour la défense de leur liberté; des multitudes de combattans sans ordre & sans discipline; & à la vérité, si vous en exceptez deux ou trois, César pouvoit dire: VENI, VIDI, VICI, en toutes les occasions. Ce qui me fait croire que Labienus commandant les Légions, n'eût pas moins assujetti nos Provinces à la République, ou, selon toutes les apparences, Parmenion n'auroit pas donné cette grande bataille qui décida des affaires de l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable, que celui-ci eut besoin du secours d'Alexandre dans le combat; & que César un jour étoit perdu sans Labienus, qui après avoir tout battu de son côté, envoya la dixiéme Légion le dégager. Soit par le plus grand péril des entreprises, soit pour s'exposer davantage,

ou pour être en cela plus malheureux, Alexandre fut cent fois en danger manifeste de sa vie, & reçut souvent de grandes blessures. César eut véritablement ses hazards, mais plus rares; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses guerres.

Je ne voi pas aussi que les peuples de l'Asie dûssent être si mols & si lâches, eux qui ont toujours été formidables à l'Europe. Dans la plus grande puissance de la République, les Romains n'ont-ils pas été malheureux chez les Parthes, qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de Darius? Crassus y périt avec ses Légions du temps de César, & un peu après Antoine y fit un voyage funeste & honteux. Pour des conquêtes, on ne peut véritablement attribuer à César que celles des Gaules; car dans la Guerre civile, il assujettit la République avec la meilleure partie de ses forces; & la seule bataille de Pharsale le fit maître de cent peuples différens, que d'autres avoient vaincus. Vespasien n'a pas conquis l'Empire, pour s'être fait Empereur par la défaite de Vitellius. Ainsi César a profité des travaux de tous les Romains: les Scipions, Emilius, Marcellus, Marius, Sylla & Pompée, ses propres ennemis, ont combattu pour lui: tout ce qui s'étoit fait en six cens années, fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me ſemble plus incomprehenſible d'Alexandre, c'eſt qu'en douze ou treize ans, il ait conquis plus de pays que les plus grands États n'ont ſû faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un voyageur eſt célébre, pour avoir traverſé une partie des Nations qu'il a ſubjuguées; & afin qu'il ne manquât rien à ſa félicité, il a joui paiſiblement de ſon Empire, juſqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de Céſar, qui n'a pû donner une forme à l'État, ſelon ſes deſſeins, ayant été aſſaſſiné par ceux qu'il alloit aſſujettir.

Il me reſte une conſidération à faire ſur Alexandre; que tous les Capitaines Macédoniens ont été de grands Rois après ſa mort, qui n'étoient que des hommes médiocres, comparés à lui durant ſa vie. Et certes, je lui pardonne en quelque ſorte, ſi dans un pays où c'étoit une créance reçûe, que la plûpart des Dieux avoient leur famille en terre, où Hercule étoit crû fils de Jupiter, pour avoir tué un lion & aſſommé quelques voleurs : je lui pardonne, dis-je, ſi appuyé de l'opinion de Philippe, qui penſoit que ſa femme eût commerce avec un Dieu, ſi trompé par les oracles, ſi ſe ſentant ſi fort au-deſſus des hommes, il a quelquefois mépriſé ſa naiſſance véritable, & cherché ſon origine

dans les cieux. Peut-être faiſoit-il couler cette créance parmi les barbares pour en attirer la vénération; & tandis qu'il ſe donnoit au monde pour une eſpece de Dieu, le ſommeil, le plaiſir des femmes, le ſang qui couloit de ſes bleſſures, lui faiſoit connoître qu'il n'étoit qu'un homme.

Après avoir parlé ſi long-temps des avantages d'Alexandre, je dirai en peu de mots que par la beauté d'un génie univerſel, Céſar fut le plus grand des Romains en toutes choſes, dans les affaires de la République & dans les emplois de la Guerre. A la vérité, les entrepriſes d'Alexandre ont quelque choſe de plus étonnant; mais la conduite & la capacité ne paroiſſoient pas y avoir la même part. La Guerre d'Eſpagne contre Petreius & Afranius, eſt une choſe que les gens d'une expérience conſommée admirent encore. Les plus mémorables ſiéges des derniers temps ont été formés ſur celui d'Alexie: nous devons à Céſar nos forts, nos lignes, nos contrevallations, & généralement tout ce qui fait la ſûreté des Armées devant les Places. Pour ce qui eſt de la vigueur, la Bataille de Munda fut plus conteſtée que celle d'Aſie; & Céſar courut un auſſi grand péril en Egypte, qu'Alexandre dans le Bourg des Malliens.

Ils ne furent pas moins différens dans le procedé que dans l'action. Quand Céſar

n'avoit pas la juſtice de ſon côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. Alexandre ne donnoit au monde pour raiſons que ſes volontés : il ſuivoit par tout ſon ambition ou ſon humeur. Céſar ſe laiſſoit conduire à ſon intérêt, ou à ſa raiſon. On n'a guére vû en perſonne tant d'égalité dans la vie, tant de modération dans la fortune, tant de clémence dans les injures. Ces impétuoſités qui coûterent la vie à Clitus, ces ſoupçons mal éclaircis qui causerent la perte de Philotas, & qui, à la honte d'Alexandre, traînerent enſuite comme un mal néceſſaire la mort de Parmenion : tous ces mouvemens étoient inconnus à Céſar. On ne peut lui reprocher de mort que la ſienne, pour n'avoir pas eu aſſez de ſoin de ſa propre conſervation.

Auſſi faut-il avouer que bien loin d'être ſujet aux déſordres de ſa paſſion, il fut le plus agiſſant homme du monde & le moins ému : les grandes, les petites choſes le trouvoient dans ſon aſſiette, ſans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaiſſer pour celles-ci. Alexandre n'étoit proprement dans ſon naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois. S'il aimoit la chaſſe, c'étoit celle des lions. Il avoit peine à faire un préſent qui ne fût digne de lui. Jamais

ſi

si résolu, jamais si gai que dans l'abattement des Troupes, jamais si constant, si assuré que dans leur désespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les hommes d'ordinaire, soit par la crainte, soit par quelqu'autre foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son ame trop élevée s'ajustoit mal-aisément au train commun de la vie; & peu sûre d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échappât parmi les plaisirs ou dans le repos.

Ici, je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur les Héros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux, ni de ces répugnances secrettes, ni de ces mouvemens intérieurs de liberté, qui nous gênent dans une obéissance forcée. Tout ce qui est en nous, est souple & facile: mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos maîtres par la puissance, & si fort au-dessus de nous par le mérite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujétion; & souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si grands hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puisqu'on ne regne pas dans les solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous, il seroit

de leur intérêt de s'accommoder à notre foiblesse. Nous les revererions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des hommes.

Mais finissons un discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiquables, César a exécuté les plus grandes choses, qu'il s'est fait le premier des Romains.

Alexandre étoit naturellement au-dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le maître de l'Univers, & que dans ses expéditions il alloit moins combattre des Ennemis, que se faire reconnoître de ses peuples.

SONNET.

Qu'avez-vous plus, Destins, à me faire endurer?
N'aviez-vous pas assez éprouvé mon courage ?
Et falloit-il encor, par ce dernier outrage,
Pousser un malheureux à se désespérer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer ;
J'avois tout supporté sans changer de visage :
Mais il faut repousser la rage par la rage,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par vos ordres cruels, l'amour & la fortune
Rendant sur mon sujet leur disgrace commune,
M'ont éloigné d'Iris, & chassé de la Cour.

✦

Poussez jusques au bout votre mortelle envie;
Et ne me laissez pas la lumiere du jour,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma vie.

A MADAME ***.

STANCES.

Il me souvient de mes plaisirs;
Je songe à Paris, à Valence;
Je pousse ici mille soupirs,
Et pour Lisie, & pour la France.
Je pense à tous momens à ces aimables lieux
Qui faisoient autrefois mes plus cheres délices;
Mais, parmi tant d'ennuis, les plus cruels supplices
Sont les maux que me fait l'absence de tes yeux.

✦

En vain le murmure des eaux,
Triste charme des solitudes;
En vain le chant de mille oiseaux
Veut flatter mes inquiétudes:
Rien ne peut soulager de si vives douleurs,
Soit que j'aille chercher le repos du silence;
Ou soit que je le trouble au recit des malheurs
Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

✦

Quand nous étions en même Cour ;
Et que ſur les bords de la Seine
Voir mon maître & parler d'amour,
Etoit une choſe ſans peine,
Je voyois chaque jour tes innocens appas ;
L'amour touchoit bien peu ma jeune fantaiſie ;
Et maintenant, hélas ! trop aimable Liſie,
Je t'aime, je me meurs, & je ne te voi pas.

✦

O vous, race de gens d'honneur,
Petits Montreſors * de campagne,
Qui troublez tout notre bonheur
Du chagrin qui vous accompagne ;
Profeſſeurs éternels de régularité,
Ne romprez-vous jamais votre morne ſilence,
Que pour nous alléguer quelque grave ſentence,
Et nous faire ſentir votre ſévérité ?

✦

Meres, qui d'un eſprit jaloux
Voyez les charmes de vos filles ;
Maris, dont on craint le courroux
Aux plus innocentes familles,
Puiſſe arriver bien-tôt le terme de vos ans !
Veuille un Prince animé vous déclarer la guerre ;
Et, contraire à celui qui tua les enfans **,
Ne laiſſer ni maris ni meres ſur la terre !

* Monſieur de Montreſor ſe piquoit d'une régularité ſcrupuleuſe & importune.
** Herode.

SUR

SUR LA COMPLAISANCE *que les Femmes ont en leur beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux belles personnes que la complaisance qu'elles ont en leur beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premieres à se trouver aimables & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'amour propre flatte seulement, & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier amour se forme naturellement en elles, & n'a qu'elles pour objet : le second vient du dehors, ou attiré par une secrette sympathie ; ou reçû par la violence d'une amoureuse impression. L'un, est un bien qui ne fait que plaire, mais toujours un bien, & qui dure autant que la beauté : l'autre, fait toucher davantage, mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée, qu'a la complaisance de la beauté sur le mouvement de la passion, vous pouvez ajoûter encore qu'une belle femme se portera plûtôt à la conservation de sa beauté, qu'à celle de son amant, moins tendre qu'elle est pour un cœur assujetti, que vaine & glorieuse de

ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet amant : mais avec raison elle se résoudra plûtôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime, que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la mort de celui qu'on a aimé. Votre amour vous tient lieu de votre amant dans la douleur ; & de-là vient l'attachement à un deuil qui a des charmes.

Qui me console, excite ma colere ;
Et le repos est un bien que je crains.
Mon deuil me plaît, & me doit toujours plaire ;
Il me tient lieu de celle que je plains.*

Il n'en est pas ainsi de la perte de la beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs, & vous ôte l'espérance d'aucun plaisir pour le reste de votre vie.

Avec votre beauté, il n'y avoit point d'infortune dont vous ne pussiez vous consoler : sans votre beauté, il n'y a point de bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout, le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout, la vûe de ce que vous étes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous

* Maynard, dans L'ODE, sur la mort de sa fille.

trouvez : & quel remede pour une femme qui a été adorée, de revenir d'une vanité si chere à la raison ! Nouvelle & fâcheuse expérience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agréable.

Les dernieres larmes que se réservent de beaux yeux, c'est pour se pleurer eux-mêmes quand ils seront effacés. De tous les cœurs, le seul qui soupire encore pour une beauté perdue, c'est celui d'une misérable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes, pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi son époux, veut lui faire honte de l'excès de son affliction, par l'exemple d'une Reine déséspérée qui se prit au sort, dit aux Astres des injures, & accusa les Dieux de la mort de son mari (1) ;

Qui dit aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens (2).

(1) Artémise, qui avoit perdu Mausole, Roi de Carie, son époux.

(2) Ces Vers sont de Malherbe, dans l'ODE qui a pour titre : CONSOLATION à CARITE'E *sur la mort de son mari.* Ménage, dans ses OBSERVATIONS *sur les Poësies de Malherbe*, dit que cette CARITE'E étoit une Dame de Provence de grand mérite & d'une beauté extraordinaire. Mais Monsieur de Saint-Evremond nous apprend ici que Malherbe composa cette Ode pour Marie de Medicis, après la mort de Henry IV. Cependant, comme il me sembloit que cette Piéce, quoique très-belle, étoit d'un stile trop simple, & pour ainsi dire, trop familier pour une personne d'un si haut rang ; je lui montrai

Mais ne trouvant pas que l'horreur de l'impiété pût être assez forte dans une ame outrée de douleur, il garde pour sa derniere raison à lui représenter l'intérêt de ses appas, comme s'il n'y avoit plus aucun rèmede à son mal, que la considération du tort qu'elle fait à sa beauté :

Que vous ont fait ces beaux cheveux,
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer votre colere,
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Il pardonnoit aux femmes d'être impies, d'être insensées ; il ne leur pardonnoit pas de s'être rendues moins aimables. C'est le crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeller à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur deuil ; il ne connoît rien au-delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des femmes à leur beauté, il le faut

la remarque que j'avois faite sur cet endroit, à la marge de mon exemplaire, où je rapportois l'observation de Ménage, & les raisons qui me la faisoient paroître vraisemblable : mais il m'assura que *de son temps, personne ne doutoit à la Cour que Malherbe n'eût en vûe Marie de Médicis*,

considerer dans les plus retirées & les plus dévòtes. Il y en a qui ont renoncé à tous les plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plait : mais dans une indifference de toutes choses, elles se flattent secretement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes d'austérités ; & si par hazard elles se regardent dans un miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur visage défiguré.

La nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un sentiment d'amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la beauté, par un mouvement d'amour propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la maladie ; & si la maladie va jusqu'à la mort, le dernier soupir est moins pour la perte de la vie, que pour celle de la beauté.

JUGEMENT
SUR
SENEQUE, PLUTARQUE
ET PETRONE.

JE commencerai par Sénéque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'estime beaucoup plus sa personne que ses ouvrages. J'estime le précepteur de Neron, l'amant d'Agrippine, l'ambitieux qui prétendoit à l'Empire. Du Philosophe & de l'Écrivain, je ne fais pas grand cas : je ne suis touché ni de son stile, ni de ses sentimens. Sa Latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste, rien de facile, rien de naturel ; toutes pointes, toutes imaginations, qui sentent plus la chaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumiere de Gréce ou d'Italie. Vous y voyezdes choses coupées, qui ont l'air & le tour des sentences, mais qui n'en ont ni la solidité, ni le bon sens ; qui piquent & poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Son discours forcé me communique une espece de contrainte ; & l'ame, au lieu d'y trouver sa satisfaction & son repos, y rencontre du chagrin & de la gêne.

Neron, qui pour être un des plus mé-

chans Princes du monde, ne laissoit pas d'être fort spirituel, avoit auprès de lui des espéces de Petits-Maîtres fort délicats, qui traitoient Sénéque de Pédant, & le tournoient en ridicule. Je ne suis pas de l'opinion de Berville, qui pensoit que le faux Eumolpe de Petrone fût le véritable Sénéque. Si Petrone eût voulu lui donner un caractere injurieux, c'eût été plûtôt sous le personnage d'un Pédant Philosophe, que d'un Poëte impertinent. D'ailleurs il est comme impossible d'y trouver aucun rapport. Sénéque étoit le plus riche homme de l'Empire, & louoit toujours la pauvreté. Eumolpe, un Poëte fort mal dans ses affaires, & au désespoir de sa condition, il se plaignoit de l'ingratitude du siécle, & trouvoit pour toute consolation, que *bonæ mentis soror est paupertas*. Si Sénéque avoit des vices, il les cachoit avec soin, sous l'apparence de la sagesse. Eumolpe faisoit vanité des siens, & traitoit ses plaisirs avec beaucoup de liberté.

Je ne voi donc pas surquoi Berville pouvoit appuyer sa conjecture. Mais je suis trompé, si tout ce que dit Pétrone du stile de son temps, de la corruption de l'éloquence & de la poësie, si *controversiæ sententiolis vibrantibus pictæ*, qui le choquoient si fort, si *vanus sententiarum strepitus*, dont il étoit étourdi, ne regardoient pas Séné-

que, si le *per ambages Deorumque ministeria, &c.* ne s'adressoit pas à la Pharsale de Lucain, si les louanges qu'il donne à Virgile, à Horace, n'alloient pas au mépris de l'oncle & du neveu. Quoiqu'il en soit, pour revenir à ce qui me semble de ce Philosophe, je ne lis jamais ses écrits, sans m'éloigner des sentimens qu'il veut inspirer à ses lecteurs. S'il tâche de persuader la pauvreté, on meurt d'envie de ses richesses. Sa vertu fait peur, & le moins vicieux s'abandonneroit aux voluptés par la peinture qu'il en fait. Enfin, il parle tant de la mort, & me laisse des idées si noires, que je fais ce qui m'est possible pour ne profiter pas de sa lecture. Ce que je trouve de plus beau dans ses ouvrages, sont les exemples & les citations qu'il y mêle. Comme il vivoit dans une Cour délicate, & qu'il savoit mille belles choses de tous les temps, il en allégue de fort agréables, tantôt de César, d'Auguste, de Mécénas : car après tout, il avoit de l'esprit & de la connoissance infiniment : mais son stile n'a rien qui me touche ; ses opinions ont trop de dureté, & il est ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance, & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort.

SUR PLUTARQUE.

Montaigne a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque & Séneque (1) : tous deux grands Philosophes, grands prêcheurs de sagesse & de vertu ; tous deux précepteurs d'Empereurs Romains : l'un, plus riche & plus élevé ; l'autre, plus heureux dans l'éducation de son disciple. Les opinions de Plutarque (comme dit le même Montaigne) sont plus douces & plus accommodées à la société : celles de Sénéque plus fermes selon lui, plus dures & plus austéres selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse, & veut rendre la vertu familiere dans les plaisirs même. Sénéque raméne tous les plaisirs à la sagesse, & tient le seul Philosophe heureux. Plutarque naturel, & persuadé le premier, persuade aisément les autres. L'esprit de Sénéque se bande & s'anime à la vertu ; & comme si ce lui étoit une chose étrangere, il a besoin de se surmonter lui-même. Pour le stile de Plutarque, n'ayant aucune connoissance du Grec, je n'en saurois faire un jugement assuré : mais je vous avouerai que parmi les Traités de sa morale, il y en a beaucoup où je ne puis rien comprendre, soit par la grande différence des choses & des manieres de son temps à celles du nôtre,

(1) Voyez les ESSAIS de Montaigne, Livre II. ch. 10.

ou que véritablement ils soient au-dessus de mon peu d'intelligence. *Le Démon familier de* SOCRATE, *la création de l'ame, le rond de la Lune* (1), peuvent être admirables à qui les entend. Je vous dirai nettement que je n'en connois pas la beauté ; & s'ils sont merveilleux, c'est une merveille qui me passe. On peut juger par les bons mots des anciens qu'il nous a laissés, par ses dits qu'il ramasse avec tant de soin, par ses longs propos de table, combien il étoit sensible à la conversation. Cependant, ou il y avoit peu de délicatesse en ces temps-là, ou son goût n'étoit pas tout-à-fait exquis. Il soutient les matieres graves & sérieuses avec beaucoup de bon sens & de raison : aux choses qui sont purement de l'esprit, il n'y a rien d'ingénieux ni de délicat.

A dire vrai, les VIES DES HOMMES ILLUSTRES, sont le chef-d'œuvre de Plutarque, &, à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous-y voyez ces grands hommes exposés en vûe, & retirés chez eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel, & dans toute l'étendue de l'action. On y voit la fermeté de Brutus, & cette réponse fiére au mau-

(1) Plutarque a fait trois petits Traités, intitulés, selon la Traduction d'Amiot: *Du Démon ou Esprit familier de Socrate; de la création de l'ame, que Platon décrit dans son Timaus; de la face qui apparoît dedans le rond de la Lune.*

vais génie qui lui parla : on voit qu'il lui restoit malgré lui quelque impression de ce fantôme, que le raisonnement de Cassius eut de la peine à bien effacer. Peu de jours après, on lui voit disposer ses Troupes, & donner le combat si heureux de son côté, & si funeste par l'erreur de Cassius : on lui voit retenter la fortune, perdre la bataille, faire des reproches à la vertu, & trouver plus de secours dans son désespoir, que chez une maîtresse ingrate, qu'il avoit si bien servie (1).

Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions ; & c'est de lui proprement qu'on peut dire, *facta dictis exæquata sunt :* mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes ; il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses COMPARAISONS, que Montaigne a trouvées si admirables (2), elles me paroissent véritablement fort belles : mais je pense qu'il pouvoit aller plus avant, & pénétrer davantage dans le fond du naturel. Il y a des replis & des détours en notre ame qui lui sont échappés. Il a jugé de l'homme trop en gros : il ne l'a pas crû si différent qu'il est de lui-même, méchant, vertueux, équi-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle l'Article BRUTUS. (*Marc. Junius*) Rem. (B.) & (C.)

(2) ESSAIS, Livre II. chap. 32.

table, injuste, humain & cruel : ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangeres. Enfin, s'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens, sui profusus*, étoient au-dessus de sa connoissance ; & il n'eût jamais démêlé ces contrarietés, que Saluste a si bien séparées, & que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues.

SUR PETRONE.

I. Pour juger du mérite de Pétrone, je ne veux que voir ce qu'en dit Tacite (1) ;

(1) *Illi dies per somnum*, dit Tacite, *nox officiis & oblectamentis vita transigebatur. Utque alios industria, ita hunc ignavia ad famam protulerat; habebaturque non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu. Ac dicta factaque ejus quanto solutiora, & quandam sui negligentiam præferentia, tantò gratiùs in speciem simplicitatis accipiebantur. Proconsul tamen Bithyniæ, & mox Consul, vigentem se ac parem negotiis ostendit : dein revolutus ad vitia, seu vitiorum imitationem, inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum, & molle affluentia putat, nisi quod ei Petronius approbavisset. Unde invidia Tigellini, quasi adversus æmulum, & scientia voluptatum potiorem. Ergo crudelitatem Principis, cui cætera libidines cedebant, aggreditur, amicitiam Scevini Petronio objectans, corrupto ad indicium servo, ademptaque defensione, & majore parte familia in vincla rapta. Forte illis diebus campaniam petiverat Cæsar, & Cumas usque progressus, Petronius illic attinebatur. Nec tulit ultra timoris aut spei moras. Neque tamen præceps vitam expulit, sed incisas venas, ut libitum obligatas, aperire rursum, & alloqui amicos, non per seria, aut quibus constantiæ gloriam peteret. Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & sapientium placitis, sed levia carmina & faciles versus. Servorum alios largitione, quosdam verberibus affecit. Iniit & vias, somno indulsit, ut quamquam coacta mors, fortuita similis esset. Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigellinum, aut quem alium potentium adulatus est; sed flagitia principis sub nominibus exo-*

& ſans mentir, il faut bien que ç'ait été un des plus honnêtes hommes du monde, puiſqu'il a obligé un Hiſtorien ſi ſévere de renoncer à ſon naturel, & de s'étendre avec plaiſir ſur les louanges d'un voluptueux. Ce n'eſt pas qu'une volupté ſi exquiſe n'allât autant à la délicateſſe de l'eſprit qu'à celle du goût. Cet *erudito luxu*, cet *arbiter elegantiarum*, eſt le caractere d'une politeſſe ingénieuſe, fort éloignée des ſentimens groſſiers d'un vicieux : auſſi n'étoit-il pas ſi poſſedé de ſes plaiſirs, qu'il fût devenu incapable des affaires. La douceur de ſa vie ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations. Il eut le mérite d'un Gouverneur dans ſon Gouvernement de Bithynie ; la vertu d'un Conſul dans ſon Conſulat : mais, au lieu d'aſſujettir ſa vie à ſa dignité, comme font la plûpart des hommes, & de rapporter-là tous ſes chagrins & toutes ſes joies, Pétrone, d'un eſprit ſupérieur à ſes charges, les ramenoit à lui-même ; & pour m'expliquer à la façon de Montaigne, il ne renonçoit pas à l'homme en faveur du Magiſtrat. Pour

letorum, fœminarumque, & novitate cujuſque ſtupri perſcripſit, atque obſignata miſit Neroni. Fregitque annulum, ne mox uſui eſſet ad facienda pericula. C. TACITUS, *Annal.* Lib. XVI. cap. 18. 19. Au reſte, M. de Saint Evremond a crû que le *Pétrone* dont Tacite parle ici, eſt l'Auteur de la *Satire*, qui porte le nom de *Pétrone* : mais cela n'eſt pas vraiſemblable, comme je l'ai remarqué dans une Note ſur la VIE de *M. de Saint Evremond*, ſur l'année 1663.

ſa mort, après l'avoir bien examinée, ou je me trompe, ou c'eſt la plus belle de l'antiquité. Dans celle de Caton, je trouve du chagrin & même de la colére. Le déſeſpoir des affaires de la République, la perte de la liberté, la haine de Céſar, aiderent beaucoup ſa réſolution ; & je ne ſai ſi ſon naturel farouche n'alla point juſqu'à la fureur, quand il déchira ſes entrailles.

Socrate eſt mort véritablement en homme ſage & avec aſſez d'indifférence : cependant il cherchoit à s'aſſurer de ſa condition en l'autre vie, & ne s'en aſſuroit pas : il en raiſonnoit ſans ceſſe dans la priſon avec ſes amis aſſez foiblement ; & pour tout dire, la mort lui fut un objet conſidérable. Pétrone ſeul a fait venir la moleſſe & la nonchalance dans la ſienne. *Audiebatque referentes, nihil de immortalitate animæ, & ſapientium placitis, ſed levia carmina & faciles verſus.* Il n'a pas ſeulement continué ſes fonctions ordinaires à donner la liberté à des eſclaves, à en faire châtier d'autres ; il s'eſt laiſſé aller aux choſes qui le flattoient, & ſon ame, au point d'une ſéparation ſi fâcheuſe, étoit plus touchée de la douceur & de la facilité des vers, que de tous les ſentimens des Philoſophes.

Pétrone, à ſa mort, ne nous laiſſe qu'une image de la vie : nulle action, nulle parole, nulle circonſtance qui marque l'em-

barras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Le VIXIT des Romains lui appartient justement.

II. Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui croyent que Pétrone a voulu reprendre les vices de son temps, & qu'il a composé une Satire avec le même esprit qu'Horace écrivoit les siennes. Je me trompe, ou les bonnes mœurs ne lui ont pas tant d'obligation. C'est plûtôt un Courtisan délicat qui trouve le ridicule, qu'un Censeur public qui s'attache à blâmer la corruption. Et pour dire vrai, si Pétrone avoit voulu nous laisser une morale ingénieuse dans la description des voluptés, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût : mais c'est-là que paroît le vice avec toutes les graces de l'Auteur ; c'est-là qu'il fait voir avec plus de soin l'agrément & la politesse de son esprit.

Davantage, s'il avoit eu dessein de nous instruire par voie plus fine & plus cachée que celle des préceptes, pour le moins verrions-nous quelque exemple de la justice divine ou humaine sur ses débauchés. Tant s'en faut, le seul homme de bien qu'il introduit, le pauvre Lycas, marchand de bonne foi, craignant bien les Dieux, périt misérablement dans la tempête au milieu

de ces corrompus qui ſont conſervés. Encolpe & Giton s'attachent l'un avec l'autre, pour mourir plus étroitement unis enſemble, & la mort n'oſe toucher à leurs plaiſirs. La voluptueuſe Tryphéne ſe ſauve dans un eſquif avec toutes ſes hardes. Eumolpe fut ſi peu émû du danger, qu'il avoit le loiſir de faire quelque Epigramme. Lycas, le pieux Lycas (1), appelle inutilement les Dieux à ſon ſecours ; & à la honte de leur providence, il paye ici pour tous les coupables. Si l'on voit quelquefois Encolpe dans les douleurs, elles ne lui viennent pas de ſon repentir. Il a tué ſon hôte, il eſt fugitif, il n'y a ſorte de crime qu'il n'ait commis : grace à la bonté de ſa conſcience, il vit ſans remors ; ſes larmes, ſes regrets ont une cauſe bien diffé-

(1) M. Nodot a critiqué cet endroit dans ſes Notes ſur Pétrone ; mais mal-à-propos. Il a crû que M. de Saint Evremond appelloit Lycas *pieux*, à cauſe que Pétrone lui donne la qualité de *verecundiſſimus*. Ce n'eſt point cela. M. de Saint Evremond accuſe Pétrone de proteger l'impieté & le vice, pendant qu'il fait opprimer la vertu & la pieté ; & il le prouve par l'exemple de Lycas, qui étant le ſeul dans la tempête qui craignît la colere des Dieux, & mît tout en uſage pour l'appaiſer, fut auſſi le ſeul de la Troupe qui périt miſérablement. Ce n'eſt donc que par rapport à ces mouvemens de dévotion qu'il l'appelle le *pieux Lycas*. C'eſt à cauſe de l'empreſſement qu'il a de faire rendre le voile & le ſiſtre d'ISIS, & dès inſtances réiterées qu'il fait à Encolpe ſur ce ſujet. *Tu, inquit, Encolpi, ſuccurre periclitantibus ; id eſt, veſtem illam divinam, ſiſtrumque redde navigio. Per fidem, miſerere, quemadmodum quidem ſoles. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excuſſit, repetitumque infeſto gurgite procella circumegit, atque hauſit.*

rente ;

rente ; il ſe plaint de l'infidélité de Giton qui l'abandonne : ſon déſeſpoir eſt de ſe l'imaginer dans les bras d'un autre, qui ſe moque de la ſolitude où il eſt réduit. *Jacent nunc amatores obligati noctibus totis, & forſitan mutuis lubidinibus attriti, derident ſolitudinem meam.*

Tous les crimes lui ont ſuccedé heureuſement, à la réſerve d'un ſeul, qui lui a véritablement attiré une punition fâcheuſe ; mais c'eſt un péché, pour qui les loix divines & humaines n'ont point ordonné de châtiment. Il avoit mal répondu aux careſſes de Circé, & à la vérité ſon impuiſſance eſt la ſeule faute qui lui a fait de la peine. Il avoue qu'il a failli pluſieurs fois ; mais qu'il n'a jamais mérité la mort qu'en cette occaſion. Enfin, ſans m'attacher au détail de toute l'hiſtoire, il retombe dans le même crime, & reçoit le ſupplice mérité avec une parfaite réſignation. Alors il rentre en lui-même, & connoît la colere des Dieux :

Helleſpontiaci ſequitur gravis ira Priapi.

Il ſe lamente du pitoyable état où il ſe trouve, *funerata eſt pars illa corporis, quâ quondam Achilles eram* ; & pour recouvrer ſa vigueur, il ſe met entre les mains d'une Prêtreſſe de ce Dieu avec de très-bons ſentimens de religion, mais en effet les ſeuls

qu'il paroiſſe avoir dans toutes ſes avantures. Je pourrois dire encore que le bon Eumolpe eſt couru des petits enfans quand il récite ſes vers : mais quand il corrompt ſon Diſciple, la mere le regarde comme un Philoſophe; & couchés dans une même chambre, le pere ne s'éveille pas, tant le ridicule eſt ſévérement puni chez Pétrone, & le vice heureuſement protegé. Jugez, par-là, ſi la vertu n'a pas beſoin d'un autre orateur pour être perſuadée. Je penſe qu'il eſt du ſentiment de Bautru : » Qu'honnête » homme & bonnes mœurs ne s'accordent » pas enſemble. « *Si ergo Petronium adimus, adimus virum ingenio verè aulico elegantiæ arbitrum, non ſapientiæ.*

III. On ne ſauroit douter que Pétrone n'ait voulu décrire les débauches de Néron, & que ce Prince ne ſoit le principal objet de ſon ridicule : mais de ſavoir ſi les perſonnes qu'il introduit, ſont véritables ou feintes, s'il nous donne des caractéres à ſa fantaiſie, ou le propre naturel de certaines gens, la choſe eſt fort difficile, & on ne peut raiſonnablement s'en aſſurer. Je penſe, pour moi, qu'il n'y a aucun perſonnage dans Pétrone, qui ne puiſſe convenir à Neron. Sous Trimalcion, il ſe moque apparemment de ſa magnificence ridicule, & de l'extravagance de ſes plaiſirs.

Eumolpe nous repréſente la folle paſſion qu'il avoit pour le théatre : *Sub nominibus exoletorum fœminarumque, & novitate cujuſque ſtupri, flagitia Principis perſcripſit*; & par une agréable diſpoſition de différentes perſonnes imaginées, il touche diverſes impertinences de l'Empereur, & le déſordre ordinaire de ſa vie.

On pourra dire que Pétrone eſt bien contraire à ſoi-même, d'en blâmer les vices, la molêſſe & les plaiſirs, lui qui fût ſi ingénieux dans la recherche des voluptés : *Dum nihil amœnum, & molle afluentia putat, niſi quod ei Petronius approbaviſſet*. Car, à dire vrai, quoique le Prince fût aſſez corrompu de ſon naturel, au jugement de Plutarque, la complaiſance de ce Courtiſan a contribué beaucoup à le jetter dans toute ſorte de luxe & de profuſion. En cela, comme en la plûpart des choſes de l'hiſtoire, il faut regarder la différence des temps. Avant que Neron ſe fût laiſſé aller à cet étrange abandonnement, perſonne ne lui étoit ſi agréable que Pétrone; juſques-là, qu'une choſe paſſoit pour groſſière, quand elle n'avoit pas ſon approbation. Cette Cour étoit comme une Ecole de voluptés recherchées, où tout ſe rapportoit à la délicateſſe d'un goût ſi exquis. Je croi même que la politeſſe de notre Auteur devint pernicieuſe au public,

& qu'il fut un des principaux à ruiner des gens considérables, qui faisoient une profession particuliere de sagesse & de vertu. Il ne prêchoit que la liberalité à un Empereur déja prodigue, la molesse à un voluptueux. Tout ce qui avoit une apparence d'austérité, avoit pour lui un air ridicule.

Selon mes conjectures, Traséas eut son tour, Helvidius le sien; & quiconque avoit du mérite sans l'art de plaire, n'étoit pas fâcheux impunément. Dans cette sorte de vie, Néron se corrompoit de plus en plus; & comme la délicatesse des plaisirs vint à ceder au désordre de la débauche, il tomba dans l'extravagance de tous les goûts. Alors Tigellin, jaloux des agrémens de Pétrone & des avantages qu'il avoit sur lui dans la science des voluptés, entreprit de le ruiner, *quasi adversus æmulum & scientiam voluptatum potiorem.* Ce ne lui fut pas une chose mal-aisée; car l'Empereur, abandonné comme il étoit, ne pouvoit plus souffrir un témoin si délicat de ses infamies. Il étoit moins gêné par le remord de ses crimes, que par une honte secrette qu'il sentoit de ses voluptés grossieres, quand il se souvenoit de la délicatesse des passées. Pétrone, de son côté, n'avoit pas de moindres dégouts; & je pense que dans le temps de ses mécontentemens cachés, il composa cette Satire ingénieuse, que

nous n'avons malheureusement que défigurée.

Nous voyons dans Tacite l'éclat de sa disgrace ; & qu'ensuite de la conspiration de Pison, l'amitié de Scevinus fut le prétexte de sa perte.

IV. Petrone est admirable par tout, dans la pureté de son style, dans la délicatesse de ses sentimens ; mais ce qui me surprend davantage, est cette grande facilité à nous donner ingénieusement toute sorte de caracteres. Terence est peut-être l'Auteur de l'antiquité qui entre le mieux dans le naturel des personnes. J'y trouve cela à redire, qu'il a peu d'étendue : & tout son talent est borné à faire bien parler des valets & des vieillards, un pere avare, un fils débauché, une esclave, une espece de Briguelle (1). Voilà où s'étend la capacité de Terence. N'attendez de lui ni galanterie, ni passion, ni les sentimens, ni les discours d'un honnête homme. Pétrone, d'un esprit universel, trouve le génie de toutes les professions, & se forme comme il lui plaît à mille naturels différens. S'il introduit un déclamateur, il en prend si bien l'air & le style, qu'on di-

(1) Le premier qui fit les intrigues de la Comédie Italienne, étoit Provençal, & l'appelloit Briguelle. Il y réussit si bien, qu'on a donné depuis le nom de *Briguella* au Valet fourbe, qui conduit ses intrigues.

roit qu'il a déclamé toute ſa vie. Rien n'exprime plus naturellement le déſordre d'une vie débauchée, que les querelles d'Encolpe & d'Aſcylte, ſur le ſujet de Giton.

Quartilla ne repréſente-t'elle pas admirablement ces femmes proſtituées, *quarum ſic accenſa libido, ut ſæpius peterent viros, quam peterentur?* Les nôces du petit Giton & de l'innocente Pannychis, ne nous donnent-elles pas l'image d'une impudicité accomplie?

Tout ce que peut faire un ſot ridiculement magnifique dans un repas, un faux délicat, un impertinent, vous l'avez, ſans doute, au feſtin de Trimalcion.

Eumolpe nous fait voir la folie qu'avoit Néron pour le théatre, & ſa vanité à réciter ſes ouvrages; & vous remarquerez, en paſſant, par tant de beaux Vers dont il fait un méchant uſage, qu'un excellent Poëte peut être un malhonnête homme. Cependant comme Encolpe, pour repréſenter Eumolpe, un faiſeur de Vers fantaſques, ne laiſſe pas de trouver en ſa phyſionomie quelque choſe de grand, il obſerve judicieuſement de ne pas ruiner les idées qu'il nous en donne. Cette maladie qu'il a de compoſer hors de propos, même *in vicinia mortis*; ſa volubilité à dire ſes compoſitions en tous lieux & en tous temps, répond à ſon début ridicule: *& ego inquit*,

poëta sum, & ut spero, non humillimi spiritus, si modo aliquid coronis credendum est, quas etiam ad imperitos gratia deferre solet. Sa connoissance assez générale, ses actions extraordinaires, ses expédiens en de malheureuses rencontres, sa fermeté à soutenir ses compagnons dans le vaisseau de Lycas, cette Cour plaisante de chercheurs de successions, qu'il s'attire dans Crotone, ont toujours du rapport avec les choses qu'Encolpe s'en étoit promises : *Senex canus, exercitati vultus, & qui videretur nescio quid magnum promittere.*

Il n'y a rien de si naturel que le personnage de Chrysis : toutes nos confidentes n'en approchent pas ; & sans parler de sa premiere conversation avec Polyenos, ce qu'elle lui dit de sa maîtresse sur l'affront qu'elle a reçû, est d'une naïveté inimitable : *Verum enim fatendum est ex qua hora accepit injuriam, apud se non est.* Quiconque a lû Juvenal, connoît assez *impotentiam matronarum*, & leur méchante humeur, *si quando vir aut familiaris infelicius cum ipsis rem habuerat.* Mais il n'y a que Pétrone qui eût pû nous décrire Circé si belle, si voluptueuse & si galante.

Enothea, la Prêtresse de Priape, me ravit avec les miracles qu'elle promet, avec ses enchantemens, ses sacrifices, sa désolation sur la mort de l'Oye sacrée, & la

maniere dont elle s'appaise, quand Polyenos lui fait un présent, dont elle peut acheter une Oye & des Dieux, si bon lui semble.

Philuméne, cette honnête Dame, n'est pas moins bonne, qui après avoir escroqué plusieurs héritages dans la fleur de sa jeunesse & de sa beauté, devenue vieille, & par conséquent inutile à tout plaisir, tâchoit de continuer ce bel art par le moyen de ses enfans, qu'avec mille beaux discours elle introduisoit auprès des veillards qui n'en avoient point. Enfin, il n'y a naturel, il n'y a profession dont Pétrone ne suive admirablement le génie. Il est Poëte, il est Orateur, il est Philosophe quand il lui plaît.

Pour ses vers, j'y trouve une force agréable, une beauté naturelle, *naturali pulchritudine carmen exurgit*; ensorte que Douza (1) ne sauroit plus souffrir la fougue & l'impétuosité du Lucain, quand il a lû la *Prise de Troyes*, ou ce petit essai de la *Guerre Civile*, qu'il assure aimer beaucoup mieux:

Quam vel trecenta Cordubensis illius
Pharsalicorum versuum Volumina.

Je ne sai si je me trompe; mais il me semble que Lucréce n'a pas traité si agréa-

(1) Jan. Douza Pat. PRÆCIDANEORUM Petron. lib. II. cap. 12.

blement

blement la matiére des ſonges que Pétrone.

Somnia, quæ mentes ludunt, volitantibus umbris,
Non delubra Deum, nec ab æthere numina mittunt;
Sed ſibi quiſque facit. Nam cum proſtrata ſopore
Urget membra quies, & mens ſine pondere ludit,
Quidque luce fuit, tenebris agit. Oppida bello
Qui quatit, & flammis miſerandas ſævit in urbes,
Tela videt, &c.

Et qué peut-on comparer à cette nuit voluptueuſe, dont l'image remplit l'ame de telle ſorte, qu'on a beſoin d'un peu de vertu pour s'en tenir aux ſimples impreſſions qu'elle fait ſur l'eſprit?

Qualis nox fuit illa: Dii, Deæque!
Quàm mollis torus! Hæſimus calentes,
Et transfudimus hinc, & hinc labellis
Errantes animas. Valete Curæ.
Mortalis ego ſic perire cœpi.

» Quelle nuit, ô bons Dieux! Quelle
» chaleur! Quels baiſers! Quelle haleine!
» Quel mélange d'ames en ces chaudes &
» amoureuſes reſpirations!

Quoique le ſtyle de déclamateur ſemble ridicule à Pétrone, il ne laiſſe pas de montrer beaucoup d'éloquence en ſes déclamations; & pour faire voir que les plus débauchés ne ſont pas incapables de médita-

tion & de retour, la morale n'a rien de plus ſérieux, ni de mieux touché, que les réflexions d'Encolpe, ſur l'inconſtance des choſes humaines & ſur l'incertitude de la mort.

Quelque ſujet qui ſe préſente, on ne peut ni penſer plus délicatement, ni s'exprimer avec plus de netteté. Souvent en ſes narrations, il ſe laiſſe aller au ſimple naturel, & ſe contente des graces de la naïveté : quelquefois il met la derniere main à ſon ouvrage; & il n'y a rien de ſi poli. Catulle & Martial traitent les mêmes choſes groſſiérement; & ſi quelqu'un pouvoit trouver le ſecret d'envelopper les ordures avec un langage pareil au ſien, je répons pour les Dames, qu'elles donneroient des louanges à ſa diſcrétion.

Mais ce que Pétrone a de plus particulier, c'eſt qu'à la réſerve d'Horace en quelques Odes, il eſt peut-être le ſeul de l'Antiquité qui ait ſû parler de galanterie. Virgile eſt touchant dans les paſſions : les amours de Didon, les amours d'Orphée & d'Euridice ont du charme & de la tendreſſe : toutefois il n'a rien de galant; & la pauvre Didon, tant elle avoit l'ame pitoyable, devint amoureuſe du pieux Enée au récit de ſes malheurs. Ovide eſt ſpirituel & facile; Tibulle délicat : cependant il falloit que leurs maîtreſſes fuſſent plus

ſavantes que Mademoiſelle de Scuderi. Comme ils alléguent les Dieux, les fables & des exemples tirés de l'antiquité la plus éloignée, ils promettent toujours des ſacrifices ; & je penſe que M. Chapelain a pris d'eux la maniere de *brûler* les cœurs *en holocauſte* (1). Lucien, tout ingénieux qu'il eſt, devient groſſier ſi-tôt qu'il parle d'amour. Ses courtiſanes ont plûtôt le langage des lieux publics, que les diſcours des ruelles. Pour moi, qui ſuis grand admirateur des anciens, je ne laiſſe pas de rendre juſtice à notre Nation, & de croire que nous avons ſur eux en ce point un grand avantage. Et ſans mentir, après avoir bien examiné cette matiere, je ne ſache aucun de ces grands génies qui eût pû faire parler d'amour Maſſiniſſe & Sophonisbe, Céſar & Cléopatre, auſſi galamment que nous

(1) Chapelain fait parler le Comte de Dunois) amoureux de la Pucelle d'Orleans) en ces termes.

Pour ces céleſtes yeux, & ce front magnanime,
Je ſens un feu ſubtil, qui ſurpaſſe l'eſtime :
Je n'en ſouhaite rien ; & ſi j'en ſuis amant,
D'un amour ſans deſir je le ſuis ſeulement.
De ce feu toutefois, que me ſert l'innocence,
Si tout ſage qu'il eſt, il me fait violence ?
Hélas ! Il me dévore, & mon cœur embraſé,
Déja par ſa chaleur eſt de force épuiſé.
Et ſoit, conſumons-nous d'une flamme ſi belle,
Brûlons en holocauſte au feu de la Pucelle ;
Laiſſons-nous pour ſa gloire en cendres convertir,
Et tenons à bonheur d'en être le martir.

LA PUCELLE, Liv. II. à la fin.

les avons oüi parler en notre langue (1). Autant que les autres nous le cédent, autant Pétrone l'emporte sur nous. Nous n'avons point de Roman qui nous fournisse une histoire si agréable que la MATRONE D'EPHESE. Rien de si galant que les Poulets de Circé & de Polyenos : toute leur avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractere fort au-dessus de la politesse de notre siécle. Jugez cependant s'il eût traité délicatement une belle passion, puisque c'étoit ici une affaire de deux personnes, qui à leur premiere vûe, devoient goûter le dernier plaisir.

LA MATRONE D'EPHESE.

IL y avoit une Dame à Ephese (2) en si grande réputation de chasteté, que les femmes mêmes des pays voisins venoient la voir par curiosité comme une merveille. Cette prude ayant perdu son mari, ne se

(1) Voyez la SOPHONISBE & la mort DE POMPE'E, de Pierre Corneille.

(2) Jean de Salisbury, Evêque de Chartres, qui a inseré ce morceau de Pétrone dans son Livre *des Vanités de la Cour*, nous assûre, après un ancien Auteur, qu'il y

contenta pas, selon la coutume, d'assister au convoi toute échevelée, & de se battre la poitrine devant le peuple, elle voulut suivre le défunt jusqu'au monument ; & après l'avoir mis dans un sépulchre à la maniere des Grecs, garder le corps, & pleurer nuit & jour auprès de lui. Se désolant de la sorte, & résolue à se laisser mourir de faim, les parens, les amis ne l'en sûrent détourner. Les Magistrats rébutés les derniers, l'abandonnerent ; & une femme si illustre, pleurée de tous, comme une personne morte, passoit déja le cinquiéme jour sans manger. Une suivante fidelle & affectionnée étoit toujours auprès de la misérable, mêloit ses larmes aux siennes, & renouvelloit la lumiere toutes les fois qu'elle venoit à s'éteindre. On ne parloit d'autre chose dans la Ville, & tout le monde demeuroit d'accord que c'étoit le premier exemple d'amour & de chasteté qu'on eût jamais vû.

Il arriva qu'en ce même temps, le Gouverneur de la Province fit attacher en croix quelques voleurs tout proche de cette mê-

a effectivement eu à Ephese une Dame telle que Pétrone la représente ici ; & qu'elle fut punie comme elle le méritoit. *Tu historiam*, dit-il, *aut fabulam, quod his verbis refert Petronius, pro libitu appellabis. Ita tamen ex facto accidisse Ephesi, & Flavianus auctor est. Mulieremque tradit impietatis suæ, & sceleris parricidialis & adulterii pœnas luisse.* Joannes Saresberiensis POLICRATICUS, *sive de nugis Curialium, & vestigiis Philosophorum*, Lib. VIII. cap. 11.

me cave où la vertueuſe Dame ſe déſoloit ſur le corps de ſon cher époux. La nuit ſuivante, comme un Soldat qui gardoit les croix, de peur que les corps ne fuſſent enlevés, eut apperçu de la lumiere dans le monument, & entendu les plaintes d'une perſonne affligée, par un eſprit de curioſité, commun à tous les hommes, il voulut ſavoir ce que ce pouvoit être, & ce qu'on y faiſoit. Il deſcend donc au ſépulchre; & ſurpris à la vûe d'une fort belle femme, il demeure d'abord épouvanté, comme ſi c'eût été quelque fantôme; puis ayant vû un corps mort étendu devant ſes yeux, conſideré les larmes, un viſage déchiré avec les ongles, & toutes les autres marques de déſolation, il s'imagina à la fin ce que c'étoit; qu'une pauvre affligée s'abandonnoit aux regrets, & ne pouvoit ſouffrir, ſans déſeſpoir, la mort de celui qu'elle avoit perdu. Il apporte enſuite ſon petit ſouper au monument, & commence à l'exhorter de ne perſéverer pas davantage dans une douleur inutile & des gémiſſemens ſuperflus; que la ſortie de ce monde étoit la même pour tous les hommes; qu'il falloit aller tous en même lieu; n'oubliant rien de toutes ces raiſons dont on a coutume de guérir les eſprits les plus malades. Mais elle, irritée encore par une conſolation ſi peu attendue, redouble ſon

deüil, se déchire l'estomac avec plus de violence, & s'arrache des cheveux, qu'elle jette sur ce misérable corps.

Le Soldat ne se rebute point pour cela ; & avec les mêmes exhortations, il essaye de lui faire prendre quelque nourriture, jusqu'à ce que la suivante, gagnée sans doute par l'odeur du vin, autant que par son discours, tendit la main à celui qui les invitoit si obligeamment ; & comme elle eut repris quelque vigueur par le boire & le manger, elle vint à combattre elle-même l'opiniâtreté de sa maîtresse. » Et que » vous servira cela, *dit-elle*, de vous laisser » mourir de faim, de vous ensevelir » toute vive, & rendre à la destinée une » ame qu'elle ne demande pas encore ?

» Pensez-vous que des morts les insensibles cendres,
» Vous demandent des pleurs & des regrets si tendres ?

» Quoi ! Vous voulez ressusciter un mort » contre l'ordre de la nature ? Croyez-moi, » défaites-vous d'une foiblesse dont les seu» les femmes sont capables : jouissez des » avantages de la lumiere tant qu'il vous » sera permis ? Ce corps que vous voyez » devant vous, montre assez le prix de la » vie, & vous avertit que vous devez mieux » la ménager.

Perſonne n'écoute à regret, quand on la preſſe de manger en de pareilles occaſions : on ſe laiſſe perſuader aiſément de vivre. Ainſi cette femme, extenuée par une ſi longue abſtinence, laiſſa vaincre ſon obſtination, & ſe remplit de viande avec la même avidité que la ſuivante, qui s'étoit rendue auparavant. Au reſte, vous ſavez que les tentations viennent d'ordinaire après le repas. Avec les mêmes armes qu'employa le Soldat pour combattre ſon déſeſpoir, avec les mêmes il attaque ſa pudicité. Le jeune homme ne paroiſſoit à la Prude ni déſagréable, ni ſans eſprit; & la ſuivante n'oublioit rien pour lui rendre de bons offices; diſant à ſa maîtreſſe :

» Songez, ſongez à vous, voyez votre intérêt,
» Et ne combattez pas un amour qui vous plaît.

Enfin, pour ne vous plus tenir en ſuſpens, la bonne Dame eut la même abſtinence en ce qui regarde cette partie de ſon corps; & le Soldat pleinement victorieux, vint à bout de l'une & de l'autre. Ils demeurerent enſemble, non-ſeulement la premiere nuit de leur jouiſſance, mais encore le lendemain & le jour d'après; les portes ſi bien fermées, que quiconque fût venu au monument, ſoit connu, ſoit inconnu, auroit cru ſans doute que la plus honnête

femme du monde avoit expiré sur le corps de son mari.

Le Soldat charmé de la beauté de sa Dame, & du secret de sa bonne fortune, achetoit tout ce que son peu de bien lui pouvoit permettre; & à peine la nuit étoit-elle venue, qu'il l'apportoit dans le monument. Cependant comme les parens d'un de ces deux pendus s'apperçurent qu'il n'y avoit plus de garde, ils enleverent le corps une nuit, & lui rendirent les derniers devoirs. Mais le pauvre Soldat, qui s'étoit laissé abuser, pour demeurer trop long-temps attaché à son plaisir, voyant le lendemain une de ces croix sans cadavre, alla trouver sa maîtresse dans la crainte du supplice, & lui conta tout ce qui étoit arrivé: qu'au reste, il étoit résolu de ne point attendre sa condamnation; & que se faisant justice lui-même, il alloit punir sa négligence de sa propre main. Pour toute grace, qu'il la supplioit d'avoir soin de sa sépulture, & de lui préparer ce même tombeau fatal à son époux & à son galant. Cette femme, aussi charitable que prude: *Eh! aux Dieux ne plaisent*, dit-elle, *que je voye en même temps les funerailles de deux personnes si cheres: j'aime mieux pendre le mort que de faire périr le vivant.* Selon ce beau discours, elle tira le corps du cercueil, pour l'attacher à cette croix où il n'y avoit plus

rien. Le Soldat profita du conſeil ingénieux d'une femme ſi aviſée ; & le lendemain tout le peuple s'étonna de quelle maniere un homme mort avoit pû aller au gibet.

CONVERSATION DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT AVEC LE P. CANAYE.

COMME je dînois un jour chez Monſieur le Maréchal d'Hoquincourt (1), le Pere Canaye qui y dînoit auſſi, fit tomber le diſcours inſenſiblement ſur la ſoumiſſion d'eſprit que la Religion exige de nous ; & après nous avoir conté pluſieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peſte ces Eſprits forts, qui veulent examiner toutes choſes par la raiſon.

» A qui parlez-vous des Eſprits forts, » dit le Maréchal, & qui les a connus » mieux que moi ? Bardouville & Saint Ibal

(1) Le Maréchal d'Hoquincourt étoit alors (1654) à Peronne, dont le Roi lui avoit donné le Gouvernement.

» ont été les meilleurs de mes amis. Ce » furent eux qui m'engagerent dans le parti de Monsieur le Comte (1), contre le » Cardinal de Richelieu. Si j'ai connu les » Esprits forts ? Je ferois un livre de tout » ce qu'ils ont dit. Bardouville mort, & » Saint Ibal retiré en Hollande, je fis amitié avec la Frette & Sauvebœuf. Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves » gens. La Frette étoit un brave homme, » & fort mon ami. Je pense avoir assez » témoigné que j'étois le sien dans la maladie dont il mourut. Je le voyois mourir d'une petite fiévre, comme auroit pû » faire une femme, & j'enrageois de voir » la Frette, ce la Frette, qui s'étoit battu » contre Bouteville, s'éteindre ni plus ni » moins qu'une chandelle. Nous étions en » peine, Sauvebœuf & moi, de sauver » l'honneur à notre ami; ce qui me fit » prendre la résolution de le tuer d'un coup » de pistolet, pour le faire périr en homme de cœur. Je lui appuyois le pistolet » à la tête, quand un B .... de Jésuite, » qui étoit dans la chambre, me poussa le » bras, & détourna le coup. Cela me mit » en si grande colere contre lui, que je » me fis Janséniste.

Remarquez-vous, Monseigneur, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan*

(1) Le Comte de Soissons.

est toujours aux aguêts : circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer ; pis que dévorer, pour vous faire Janséniste.* Vigilate, vigilate : *on ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

» Le Pere a raison, *dit le Maréchal.* » J'ai oüi dire que le diable ne dort jamais. » Il faut faire de même ; bonne garde, » bon pied, bon œil. Mais quittons le dia» ble, & parlons de mes amitiés. J'ai aimé » la guerre devant toutes choses ; Madame de Montbazon après la guerre ; & tel que vous me voyez, la Philosophie après Mada» me de Montbazon. *Vous avez raison,* reprit le Pere, *d'aimer la guerre, Monseigneur : la guerre vous aime bien aussi ; elle vous a comblé d'honneur. Savez-vous que je suis homme de guerre aussi moi ? Le Roi m'a donné la direction de l'hôpital de son Armée de Flandre : n'est-ce pas être homme de guerre ? Qui eût jamais crû que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat ? Je le suis, Monseigneur, & ne rens pas moins de service à Dieu dans le Camp, que je lui en rendrois au Collége de Clermont. Vous pouvez donc aimer la guerre innocemment. Aller à la guerre, est servir son Prince ; & servir son Prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui regarde Madame de Montbazon, si vous l'avez convoitée, vous me*

permettrez de vous dire que vos desirs étoient criminels. Vous ne la convoitiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une amitié innocente.

» Quoi, mon Pere, vous voudriez que » j'aimasse comme un sot? Le Maréchal » d'Hoquincourt n'a pas appris dans les » ruelles à ne faire que soupirer. Je vou» lois, mon Pere, je voulois : vous m'en» tendez bien ». JE VOULOIS. *Quels* JE VOULOIS ! *En vérité, Monseigneur, vous raillez de bonne grace. Nos Peres de Saint Louis seroient bien étonnés de ces* JE VOULOIS. *Quand on a été long-temps dans les Armées, on a appris à tout écouter. Passons, passons : vous dites cela, Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertissement; » mon Pere : savez-vous à quel point je » l'aimois «? *Usque ad aras*, MONSEIGNEUR. » Point d'*aras*, mon Pere. Voyez» vous, *dit le Maréchal en prenant un cou» teau dont il serroit le manche*; voyez» vous, si elle m'avoit commandé de vous » tuer, je vous aurois enfoncé le couteau » dans le cœur. « Le Pere surpris du discours, & plus effrayé du transport, eut recours à l'oraison mentale, & pria Dieu secrettement qu'il le délivrât du danger où il se trouvoit : mais ne se fiant pas tout-à-fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement de

feſſe imperceptible. Le Maréchal le ſuivoit par un autre tout ſemblable ; & à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre ſon ordre en exécution.

La malignité de la nature me fit prendre plaiſir quelque temps aux frayeurs de la Réverence : mais craignant à la fin que le Maréchal dans ſon tranſport, ne rendît funeſte ce qui n'avoit été que plaiſant, je le fis ſouvenir que Madame de Montbazon étoit morte (1), & lui dis qu'heureuſement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une perſonne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, *reprit* » *le Maréchal.* La plus belle du monde (2) » commençoit à me lanterner, lorſqu'elle » mourut. Il y avoit toujours auprès d'elle » un certain Abbé de Rancé (3), un petit » Janſéniſte, qui lui parloit de la GRACE

(1) Madame la Ducheſſe de Montbazon, fille du Comte de Vertus, étoit encore en vie : elle ne mourut qu'en 1657. M. de Saint Evremond ne l'ignoroit pas; mais il a crû qu'on lui pardonneroit aiſément cet anachroniſme, ſi on penſoit qu'il étoit difficile de tirer autrement le P. Canaye de la frayeur qui l'avoit ſaiſi. Il y a long-temps que M. Baile a fait cette remarque. Voyez les NOUVELLES DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES, Decembre 1686. Article IV.

(2) C'eſt ainſi que le Maréchal d'Hoquincourt appelloit Madame de Montbazon.

(3) Armand-Jean le Bouthillier de Rancé, ſi connu depuis ſous le nom d'*Abbé de la Trappe*, étoit un des amans de la Ducheſſe de Montbazon ; & quoiqu'en diſent ſes panégyriſtes, il eſt ſûr que la mort prompte & inopinée de cette Dame, fut le principal motif de ſa converſion & de ſa retraite. Voici comment cela arriva. Madame de Montbazon mourut de la petite vérole dans une maiſon de campa-

» devant le monde, & l'entretenoit de toute
» autre chose en particulier. Cela me fit
» quitter le parti des Jansénistes. Aupara-
» vant je ne perdois pas un sermon du Pere
» Desmâres, & je ne jurois que par Mes-
» sieurs de Port Royal. J'ai toujours été à
» confesse aux Jésuites depuis ce temps-là;
» & si mon fils a jamais des enfans, je veux
» qu'ils étudient au Collége de Clermont,
» sur peine d'être deshérités.

Oh ! que les voyes de Dieu sont admirables ! s'écria le Pere Canaye. *Que le secret de sa justice est profond ! Un petit coquet de Janséniste poursuit une Dame, à qui Monseigneur vouloit du bien. Le Seigneur miséricordieux se sert de la jalousie, pour mettre la conscience de Monseigneur entre nos mains.* Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eût fini ses pieuses réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en discours, & je demandai à Monsieur le Maréchal, si l'amour de la Philosophie n'avoit pas succedé à la pas-

gne. L'Abbé, qui étoit parti de Paris, sur la premiere nouvelle de sa maladie, arrive dans cette maison. Ne trouvant personne à l'entrée, il monte dans l'Appartement de la Duchesse par un degré dérobé qu'il connoissoit; & le premier objet qui se présente à sa vûe, c'est la tête toute sanglante de Madame de Montbazon qu'on avoit coupée, parce que le cercueil s'étoit trouvé trop court, & à côté de la tête ses yeux sur une assiette. Cela fit une impression si vive sur lui, qu'il renonça au monde, & établit dans son Abbaye de la Trappe une réforme très-austere. Il mourut le 26 d'Octobre 1700.

ſion qu'il avoit eûe pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée la Philoſo-
» phie, *dit le Maréchal*, je ne l'ai que trop
» aimée ; mais j'en ſuis revenu, & je n'y
» retourne pas. Un diable de Philoſophe
» m'avoit tellement embrouillé la cervelle
» de *premiers parens*, de *pomme*, de *ſer-*
» *pent*, de *paradis terreſtre* & de *cherubins*,
» que j'étois ſur le point de ne rien croire.
» Le diable m'emporte ſi je croyois rien.
» Depuis ce temps-là je me ferois crucifier
» pour la Religion. Ce n'eſt pas que j'y
» voye plus de raiſon ; au contraire, moins
» que jamais : mais je ne ſaurois que vous
» dire, je me ferois crucifier ſans ſavoir
» pourquoi.

Tant mieux, Monſeigneur, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot, *tant mieux : ce ne ſont point mouvemens humains ; cela vient de Dieu.* POINT DE RAISON ! *C'eſt la vraye Religion cela.* POINT DE RAISON ! *Que Dieu vous a fait, Monſieur, une belle grace !* Eſtote ſicut infantes ; *ſoyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi ? Parce qu'il n'ont point de raiſon.* Beati pauperes ſpiritu ; *bienheureux les pauvres d'eſprit ; ils ne pêchent point. La raiſon ? C'eſt qu'ils n'ont point de raiſon.* POINT DE RAISON ; JE NE SAUROIS QUE VOUS DIRE ; JE NE SAI POUR-

QUOI.

QUOI. *Les beaux mots! Ils devroient être écrits en lettres d'or.* CE N'EST PAS QUE J'Y VOYE PLUS DE RAISON; AU CONTRAIRE, MOINS QUE JAMAIS. *En vérité, cela est divin pour ceux qui ont le goût des choses du Ciel.* POINT DE RAISON! *Que Dieu vous a fait, Monseigneur, une belle grace* (1)!

Le Pere eut poussé plus loin la sainte haine qu'il avoit contre la raison: mais on apporta des Lettres de la Cour à Monsieur le Maréchal; ce qui rompit un si pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas; & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient. » Si je voulois faire le politique, comme » les autres, je me retirerois dans mon ca- » binet, pour lire les dépêches de la Cour; » mais j'agis, & je parle toujours à cœur » ouvert. Monsieur le Cardinal me mande » que Stenay est pris (2), que la Cour » sera ici dans huit jours, & qu'on me don- » ne le commandement de l'Armée qui a » fait le siége, pour aller secourir Arras » avec Turenne & la Ferté. Je me souviens » bien que Turenne me laissa battre par » Monsieur le Prince (3), lorsque la Cour » étoit à Gien: peut-être que je trouverai

(1) Voyez le Jugement que M. Bayle a fait de ce passage dans le troisiéme ECLAIRCISSEMENT mis à la fin de son DICTIONNAIRE.

(2) Stenay fut pris le 6 d'Aoust 1654.

(3) A Bleneau le 7 d'Avril 1652.

» l'occasion de lui rendre la pareille. Si
» Arras étoit sauvé, & Turenne battu, je
» serois content : j'y ferai ce que je pour-
» rai : je n'en dis pas davantage (1).

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne ; mais on nous avertit que le convoi étoit déja assez loin de la Ville ; ce qui nous fit prendre congé plûtôt que nous n'aurions fait.

Le Pere Canaye, qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui le pût porter au Camp. » Et quel cheval voulez-
» vous, mon Pere? dit le Maréchal. « *Je vous répondrai, Monseigneur, ce que répondit le bon Pere Suarez au Duc de Medina Sidonia dans une pareille rencontre :* qualem me decet esse, mansuetum ; *tel qu'il faut que je sois, doux, paisible.* Qualem me decet esse, mansuetum. » J'entens un peu de latin,
» dit le Maréchal : *mansuetum*, seroit meil-
» leur pour des Brebis que pour des Che-
» vaux. Qu'on donne mon cheval au Pere,
» j'aime son ordre, je suis son ami, qu'on
» lui donne mon bon cheval.

J'allai dépêcher mes petites affaires, & ne demeurai pas long-temps sans rejoindre

(1) Ces trois Maréchaux ayant forcé les lignes en trois endroits, battirent les Espagnols, entrerent dans Arras, & obligerent M. le Prince à se retirer.

le convoi. Nous passâmes heureusement, mais ce ne fut pas sans fatigue pour le pauvre Pere Canaye. Je le rencontrai dans la marche sur le bon cheval de M. d'Hoquincourt : c'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action ; il mâchoit éternellement son mords, alloit toujours de côté, hennissoit de moment en moment ; &, ce qui choquoit fort la modestie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales. » Et que vois-je, mon Pere, *lui » dis-je en l'abordant ;* quel cheval vous a-» t-on donné là ? Où est la monture du » bon Pere Suarez, que vous avez tant de-» mandée « ? *Ah ! Monsieur, je n'en puis plus, je suis roué....* Il alloit continuer ses plaintes, lorsqu'il part un liévre : cent Cavaliers se débandent pour courir après, & on entend plus de coups de pistolets qu'à une escarmouche. Le cheval du Pere accoutumé au feu sous le Maréchal, emporte son homme, & lui fait passer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une chose plaisante de voir le Jésuite à la tête de tous, malgré lui. Heureusement le liévre fut tué, & je trouvai le Pere au milieu de trente Cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chasse qu'on eût pû nommer une occasion. Le Pere recevoit la louange avec une modestie appa-

dit en les ſauvant ; & à vous parler franchement, l'intérêt du Directeur va preſque toujours devant le ſalut de celui qui eſt ſous la direction. Je vous parle tout autrement que je ne parlois à Monſieur le Maréchal. J'étois purement Jéſuite avec lui, & j'ai la franchiſe d'un homme de guerre avec vous. Je le louai fort du nouvel eſprit que ſa derniere profeſſion lui avoit fait prendre ; & il me ſembloit que la louange lui plaiſoit aſſez : je l'euſſe continuée plus longtemps ; mais, comme la nuit approchoit, il fallut nous ſéparer l'un de l'autre ; le Pere auſſi content de mon procédé, que j'étois ſatisfait de ſa confidence.

CONVERSATION

DE M. D'AUBIGNY

AVEC

M. DE S. EVREMOND.

AYant raconté un jour à Monſieur d'Aubigny (1) la converſation que j'avois eue avec le Pere Canaye : » Il n'eſt

(1) Louis Stuart d'Aubigny, oncle du Duc de Richemond & de Lenox. Voyez la VIE de M. de S. Evremond, ſur les années 1662 & 1666.

» pas raiſonnable, *me dit-il*, que vous
» rencontriez plus de franchiſe parmi les
» Jéſuites que parmi nous : prenez la pei-
» ne de m'écouter, & je m'aſſûre que vous
» ne me trouverez pas moins d'honneur
» qu'au révérend Pere dont vous me par-
» lez.

» Je vous dirai que nous avons de fort
» beaux eſprits, qui font valoir le Janſé-
» niſme par leurs ouvrages ; de vains diſ-
» coureurs qui, pour ſe faire honneur
» d'être Janſéniſtes, entretiennent une diſ-
» pute continuelle dans les maiſons ; des
» gens ſages & habiles, qui gouvernent
» prudemment les uns & les autres. Vous
» trouverez dans les premiers de grandes
» lumieres, aſſez de bonne foi, ſouvent
» trop de chaleur, quelquefois un peu
» d'animoſité. Il y a dans les ſeconds beau-
» coup d'entêtement & de fantaiſie : les
» moins utiles fortifient le parti par le
» nombre ; les plus conſidérables lui don-
» nent de l'éclat par leur qualité. Pour les
» politiques, ils s'employent chacun ſelon
» ſon talent, & gouvernent la machine
» par des moyens inconnus aux perſonnes
» qu'ils font agir.

» Ceux qui prêchent ou qui écrivent ſur
» la GRACE, qui traitent cette queſtion
» ſi célébre & ſi ſouvent agitée ; ceux qui
» mettent le Concile au-deſſus du Pape ;

» qui s'oppoſent à ſon infaillibilité, qui
» choquent les grandes prétentions de la
» Cour de Rome, ſont perſuadés de ce
» qu'ils diſent : capables toutefois de chan-
» ger de ſentiment, s'il arrive un jour que
» les Jéſuites trouvent à propos de chan-
» ger d'opinion. Nos Directeurs ſe met-
» tent peu en peine de la doctrine ; leur
» but eſt d'oppoſer ſociété à ſociété, de
» ſe faire un parti dans l'Egliſe, & du
» parti dans l'Egliſe une cabale dans la
» Cour. Ils font mettre la réforme dans
» un Couvent ſans ſe réformer : ils exal-
» tent la pénitence ſans la faire : ils font
» manger des herbes à des gens qui cher-
» chent à ſe diſtinguer par des ſingularités,
» tandis qu'on leur voit manger tout ce
» que mangent les perſonnes de bon goût.
» Cependant nos Directeurs, tels que je
» les dépeins, ſervent mieux le Janſéniſme
» par leur direction, que ne font nos meil-
» leurs Ecrivains par leurs beaux livres.

» C'eſt une conduite ſage & prudente
» qui nous maintient : &, ſi jamais M. de
» Bellievre, M. de Legue & M. du Gué-
» Bagnols viennent à nous manquer, je
» me trompe, ou l'on verra un grand
» changement dans le Janſéniſme. La rai-
» ſon eſt, que nos opinions auront de la
» peine à ſubſiſter d'elles-mêmes : elles
» font une violence éternelle à la nature ;
» elles

» elles ôtent de la Religion ce qui nous
» console, elles y mettent la crainte, la
» douleur, le désespoir. Les Jansénistes
» voulant faire des Saints de tous les hom-
» mes, n'en trouvent pas dix dans un
» Royaume, pour faire des Chrétiens tels
» qu'ils les veulent. Le christianisme est
» divin, mais ce sont des hommes qui le
» reçoivent; & quoi qu'on fasse, il faut
» s'accommoder à l'humanité. Une Philo-
» sophie trop austere fait peu de sages;
» une politique trop rigoureuse peu de
» bons sujets; une Religion trop dure peu
» d'ames religieuses qui le soient long-
» temps. Rien n'est durable, qui ne s'ac-
» commode à la nature : la GRACE dont
» nous parlons tant, s'y accommode elle-
» même. Dieu se sert de la docilité de no-
» tre esprit & de la tendresse de notre cœur,
» pour se faire aimer. Il est certain que les
» Docteurs trop rigides donnent plus d'a-
» version pour eux que pour les péchés; la
» pénitence qu'ils prêchent, fait préférer
» la facilité qu'il y a de demeurer dans le
» vice, aux difficultés qu'il y a d'en sortir.

» L'autre extrémité me paroît égale-
» ment vicieuse. Si je hais les esprits cha-
» grins qui mettent du péché en toutes
» choses, je ne hais pas moins les Docteurs
» faciles & complaisans qui n'en mettent à
» rien, qui favorisent le déréglement de la

» nature, & se rendent partisans secrets
» des méchantes mœurs : l'Evangile entre
» leurs mains a plus d'indulgence que la
» morale : la Religion ménagée par eux,
» s'oppose plus foiblement au crime que
» la raison. J'aime les gens de bien éclai-
» rés, qui jugent sainement de nos actions,
» qui nous exhortent sérieusement aux
» bonnes, & nous détournent, autant qu'il
» leur est possible, des mauvaises. Je veux
» qu'un discernement juste & délicat leur
» fasse connoître la véritable différence
» des choses ; qu'ils distinguent l'effet d'une
» passion & l'exécution d'un dessein ; qu'ils
» distinguent le vice du crime, les plaisirs
» du vice ; qu'ils excusent nos foiblesses,
» condamnent nos désordres ; qu'ils ne
» confondent pas des appétits légers, sim-
» ples & naturels, avec de méchantes &
» perverses inclinations. Je veux, en un
» mot, une morale chrétienne, ni austere,
» ni relâchée.



LE PROPHÉTE IRLANDOIS, (1)

NOUVELLE.

DAns le temps que Monſieur de Comminges étoit Ambaſſadeur pour le Roi très-chrétien, auprès du Roi de la Grande Bretagne, il vint à Londres un Prophéte Irlandois qui paſſoit pour un grand faiſeur de miracles, ſelon l'opinion des crédules, & peut-être ſelon ſa propre perſuaſion. Quelques perſonnes de qualité ayant prié Monſieur de Comminges de le faire venir chez lui pour voir quelqu'un de ſes miracles, il voulut bien leur accorder cette ſatisfaction, tant par ſa curioſité naturelle, que par complaiſance pour eux; & il fit avertir le prétendu Prophéte de venir à ſa maiſon.

Au bruit qui ſe répandit par tout de cette nouvelle, l'Hôtel de Monſieur de Comminges fut bien-tôt rempli de malades qui venoient chercher, dans une pleine con-

(1) Il s'appelloit Valentin Grétérick. Après avoir aſſez long-temps abuſé l'Irlande, il paſſa en Angleterre, & y joua le même rôle. Voyez la VIE de M. de S. Evremond, ſur l'année 1664.

fiance, leur guérison. L'Irlandois se fit attendre quelque temps ; & après avoir été impatiemment attendu, les malades & les curieux le virent arriver avec une contenance grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à la fourberie. Monsieur de Comminges se préparoit à l'examiner profondément, espérant bien qu'il pourroit s'étendre avec plaisir sur tout ce qu'il avoit lû dans Helmont & dans Bodin ; mais il ne le put faire, à son grand regret; car la foule devint si grosse, & les infirmes se presserent si fort pour être guéris les premiers, qu'avec les menaces & la force même, on eut de la peine à venir à bout de régler leurs rangs.

Le Prophéte rapportoit toutes les maladies aux esprits : toutes les infirmités étoient pour lui des Possessions. Le premier qu'on lui présenta, étoit un homme accablé de goutes, & de certains rumatismes dont il lui avoit été impossible de guérir. Ce que voyant notre faiseur de miracles : *J'ai vû*, dit-il, *de cette sorte d'esprits en Irlande, il y a long-temps ; ce sont esprits aquatiques qui apportent des froidures, & excitent des débordemens d'humeurs en ces pauvres corps.* ESPRIT MALIN, QUI AS QUITTE' LE SEJOUR DES EAUX POUR VENIR AFFLIGER CE CORPS MISERABLE, JE TE COMMANDE D'ABANDONNER TA

DEMEURE NOUVELLE, ET DE T'EN RETOURNER A TON ANCIENNE HABITATION. Cela dit, le malade ſe retira; & il en vint un autre à ſa place, qui ſe diſoit tourmenté de vapeurs mélancoliques: à la vérité, il étoit de ceux qu'on appelle ordinairement hypocondriaques & malades d'imagination, quoiqu'ils ne le ſoient que trop en effet. ESPRIT AERIEN, dit l'Irlandois, RETOURNE DANS L'AIR EXERCER TON METIER POUR LES TEMPESTES, ET N'EXCITE PLUS DE VENTS DANS CE TRISTE ET MALHEUREUX CORPS.

Ce malade fit place à un autre qui, ſelon l'opinion du Prophéte, n'avoit qu'un ſimple Lutin, incapable de réſiſter un moment à ſa parole. Il s'imaginoit l'avoir bien reconnu à des marques qui ne nous paroiſſoient pas; &, faiſant un ſoûris à l'Aſſemblée: *Cette ſorte d'Eſprits*, dit-il, *afflige peu ſouvent, & divertit preſque toujours.* A l'entendre, il n'ignoroit rien en matiere d'Eſprits: il ſavoit leur nombre, leurs rangs, leurs noms, leurs emplois, toutes les fonctions auſquelles ils étoient deſtinés; & il ſe vantoit familiérement d'entendre beaucoup mieux les intrigues des démons, que les affaires des hommes.

Vous ne ſauriez croire à quelle réputation il parvint en peu de temps. Catholi-

ques & Proteſtans venoient le trouver de toutes parts : & vous euſſiez dit que la puiſſance du Ciel étoit entre les mains de cet homme-là, lorſqu'une aventure où l'on ne s'attendoit point, fit perdre au Public la merveilleuſe opinion qu'il en avoit.

Un homme & une femme de la Contrée (1), mariés enſemble, vinrent chercher du ſecours dans ſa vertu, contre certains eſprits de diſcorde, diſoient-ils, qui troubloient leur mariage, & ruinoient la paix de la maiſon. C'étoit un Gentilhomme âgé de quarante-cinq ans, qui ſentoit aſſez & ſa naiſſance & ſon bien. Il me ſemble que j'ai la Demoiſelle devant les yeux : elle avoit environ trente-cinq ans, & paroiſſoit bien faite de ſa perſonne ; mais on pouvoit déja voir qu'il y avoit eu autrefois plus de délicateſſe dans ſes traits. J'ai nommé l'époux le premier pour la dignité du rang : la femme voulut néanmoins parler la premiere, ſoit parce qu'elle ſe crût plus tourmentée de ſon Eſprit, ou qu'elle fût ſeulement preſſée de l'envie naturelle à ſon ſexe de parler.

» J'ai un mari, *dit-elle*, le plus hon-
» néte homme du monde, à qui je donne
» mille chagrins, & qui ne m'en donne
» pas moins à ſon tour. Mon intention

(1) Expreſſion Angloiſe ; c'eſt-à-dire, *de la Campagne*, ou *de Province*.

» seroit de bien vivre avec lui ; & je le se-
» rois toujours, si un Esprit étranger, dont
» je me sens saisir à certains momens, ne
» me rendoit si fiere & si insupportable,
» qu'il n'est pas possible de me souffrir.
» Mes agitations cessées, je reviens à ma
» douceur naturelle, & je n'oublie alors
» aucun soin ni aucun agrément, pour tâ-
» cher de plaire à mon époux ; mais son
» Démon le vient posséder quand le mien
» me laisse : & ce mari qui a tant de pa-
» tience pour mes transports, n'a que de
» la fureur pour ma raison «. Là se tut
une femme, en apparence assez sincere ;
& le mari qui ne l'étoit pas moins, com-
mença son discours de cette sorte :

» Quelque sujet que j'aye de me plain-
» dre du Diable de ma femme, je lui ai
» du moins l'obligation de ne lui avoir pas
» appris à mentir ; & il me faut avouer
» qu'elle n'a rien dit qui ne soit très-véri-
» table. Tout le temps qu'elle me paroît
» agitée, je suis patient ; mais aussi-tôt
» que son esprit la laisse en repos, le
» mien m'agite à son tour ; &, avec un
» nouveau courage & de nouvelles forces
» dont je me trouve animé, je lui fais sen-
» tir le plus fortement qu'il m'est possible,
» la dépendance d'une femme & la supé-
» riorité d'un mari. Ainsi, notre vie se
» passe à faire le mal ou à l'endurer, ce

» qui nous rend de pire condition que les
» plus misérables. Voilà nos tourmens,
» Monsieur; &, s'il est possible d'y appor-
» ter quelque reméde, je vous conjure de
» nous le donner : la cure d'un mal aussi
» étrange que le nôtre, ne sera pas celle
» qui vous fera le moins d'honneur.

Ce ne sont ici ni Lutins, ni Farfadets, dit l'Irlandois; *ce sont Esprits du premier ordre, de la légion de Lucifer; Démons orgueilleux, grands ennemis de l'obéissance, & fort difficiles à chasser. Vous ne trouverez pas mauvais, Messieurs*, poursuivit-il en se tournant vers l'assemblée, *que je regarde un peu dans mes livres, car j'ai besoin de paroles extraordinaires*. Là-dessus, il se retira dans un cabinet, pour y feuilleter ses papiers; &, après avoir rejetté cent formules, comme trop foibles contre de si grands ennemis, il tomba sur une, à la fin, capable, à son avis, de confondre tous les diables de l'enfer.

Le premier effet de la conjuration se fit sur lui-même; car les yeux commencerent à lui rouler en la tête avec tant de grimaces & de contorsions, qu'il pouvoit paroître le Possédé à ceux qui venoient chercher du reméde contre la possession. Après avoir tourné ses yeux égarés de toutes parts, il les fixa sur ces bonnes gens, & les frappant tous deux d'une baguette qui ne devoit pas

être sans vertu : ALLEZ, DEMONS, dit-il, ALLEZ, ESPRITS DE DISSENTION, EXERCER LA DISCORDE DANS L'ENFER, ET LAISSEZ RÉTABLIR, PAR VOTRE DÉPART, L'HEUREUSE UNION QUE MÉCHAMMENT VOUS AVEZ ROMPUE. Alors il s'approcha doucement de l'oreille des prétendus Possédés, & haussant un peu le ton de la voix : JE VOUS ENTENS MURMURER, DEMONS, DE L'OBÉ'ISSANCE QUE VOUS E'TES FORCE'S DE ME RENDRE ; MAIS, DEUSSIEZ-VOUS EN CREVER, IL FAUT PARTIR. PARTEZ. *Et vous, mes amis, allez goûter avec joie le repos dont vous êtes privés depuis long-temps.* » C'en est assez, Messieurs ; je » vous jure que je suis tout en sueur du » travail que m'a fait la résistance de ces » Diables obstinés. Je pense bien avoir » eu affaire à deux mille Esprits en ma » vie, qui tous ensemble ne m'ont pas » donné tant de peine que ceux-ci.

Les Démons expédiés, le bon Irlandois se retira : tout le monde sortit, & nos bonnes gens retournerent à leur logis avec une satisfaction plus merveilleuse que le prodige qui s'étoit fait en leur faveur. Etant de retour en leur maison, tout leur parut agréable, par un changement d'esprit qui mit une nouvelle disposition dans leurs sens. Ils trouverent un air riant en toutes

choſes : ils ſe regardoient eux-mêmes avec agrément ; & les paroles douces & tendres ne leur manquerent pas pour exprimer leur amour. Mais, vains plaiſirs, qu'il faut peu ſe fier à votre durée ! & que les perſonnes nées pour l'infortune ſe réjouiſſent mal-à-propos quand il leur arrive un petit bonheur !

Telle étoit la douceur de nos mariés, lorſqu'une Dame de leurs amies vint leur témoigner ſa joie de celle qu'ils recevoient de leur guériſon : ils répondirent à cette civilité avec toute la diſcrétion du monde ; & les complimens ordinaires en ces occaſions faits & rendus, le mari commença une converſation fort raiſonnable ſur l'heureux état où ils ſe trouvoient, après le miſérable où ils avoient été. Notre épouſe, ou pour faire admirer des choſes merveilleuſes, ou pour ſe plaire aux malignes, s'étendit avec agrément ſur les tours que ſon Démon lui avoit inſpirés pour tourmenter ſon mari : ſur quoi le mari jaloux de l'honneur du ſien, ou de ſa propre autorité, lui fit entendre » que c'étoit trop » parler des choſes paſſées dont le ſouve» nir lui étoit fâcheux : il ajouta, qu'au » bon état où ils ſe trouvoient rétablis, » elle ne devoit plus ſonger qu'à l'obéiſ» ſance qu'une femme doit à ſon époux ; » comme il ne ſongeroit de ſon côté qu'à

» user légitimement de ses droits, pour
» rendre leur condition aussi heureuse à
» l'avenir, qu'elle avoit été jusques-là in-
» fortunée.

La femme offensée du mot *d'obéir*, & plus encore de l'ordre de se taire, n'oublia rien pour établir l'égalité dans le Mariage, disant que *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils ne pûssent être rappellés en cas que cette égalité fût violée.*

Cette amie dont j'ai parlé, discrette & judicieuse autant que personne de son sexe, lui représentoit sagement le devoir des femmes, sans oublier la conduite & les ménagemens où les maris étoient obligés. Mais sa raison, au lieu de l'adoucir, ne faisoit que l'irriter; ensorte qu'elle devint plus insupportable qu'auparavant. *Vous aviez raison, ma femme,* reprit le mari, *les Diables n'étoient pas si loin, qu'ils n'ayent pû être rappellés : ou plûtôt, vous avez été si chere au vôtre, qu'il a voulu demeurer avec vous, malgré le commandement qu'on lui a fait de vous quitter. Je suis trop foible pour avoir affaire moi seul contre vous deux; ce qui m'oblige à me retirer, exposé que je suis à des forces si dangereuses.* » Et moi,
» je me retire, *dit-elle*, avec cet Esprit
» qui ne me veut pas quitter : il sera de
» bien méchante humeur, s'il n'est plus
» traitable qu'un mari si fâcheux & si vio-

» lent ». Puis ſe tournant vers ſon amie :
» Avant que de me retirer, *lui dit-elle*,
» je ſuis bien aiſe de vous dire, Madame,
» que j'attendois toute autre choſe de vo-
» tre amitié, & de l'intérêt que vous de-
» viez prendre en celui d'une femme,
» contre la violence d'un mari. C'eſt une
» choſe bien étrange de me voir inſulter
» par celle qui me devroit ſoutenir. Adieu,
» Madame, adieu : vos viſites ſont beau-
» coup d'honneur; mais on s'en paſſera
» bien, ſi elles ſont auſſi peu favorables
» que celle-ci.

Qui fut bien étonné ? Ce fut la bonne & trop ſage Dame, inſtruite par ſa propre expérience, que la ſageſſe même a ſon excès, & qu'on fait d'ordinaire un uſage indiſcret de la raiſon, avec les perſonnes qui n'en ont point. Vous pouvez juger qu'elle ne demeura pas long-temps ſeule dans un logis où l'on ne parloit que de Démons, & où l'on ne faiſoit rien qui ne fût de la derniere extravagance.

Le mari paſſa le reſte du jour & toute la nuit dans ſa chambre, honteux de la joie qu'il avoit eue, chagrin du préſent, & livré à de fâcheuſes imaginations pour l'avenir. Comme l'agitation de la femme avoit été beaucoup plus grande, elle dura moins auſſi ; & revenue aſſez tôt à ſon bon ſens, elle fit de triſtes réfléxions ſur la

perte des douceurs dont elle se voyoit privée.

Certaine nature d'Esprit laissoit écouler peu de momens, sans demander raison à celui de discorde, de la ruine de ses intérêts & de ses plaisirs. Cet Esprit qui régne plus encore chez les femmes, & particuliérement les nuits qu'elles passent sans dormir, prévalut sur toutes choses; ensorte que la bonne épouse, rendue purement à la nature, alla trouver son époux dès qu'il fut jour, pour rejetter tous les désordres passés sur une puissance étrangere qui n'avoit rien de naturel ni d'humain. *Je connois*, disoit-elle, *dans le bon intervalle où je suis présentement, que nos Esprits ne se sont point rendus au commandement de l'Irlandois ; & si vous m'en croyez, mon cher, mais trop malheureux mari, nous retournerons lui demander une plus forte & plus efficace conjuration.*

Le pauvre mari abattu de chagrin, comme il étoit, n'eut pas résisté à une injure : jugez s'il ne fut pas bien aise de se rendre à une douceur. Devenu tendre & sensible à cet amoureux retour : » Pleurons, mon » cœur, *lui dit-il*, pleurons nos communs » malheurs, & allons chercher une seconde » fois le remede, que la premiere n'a sû » nous donner.

La femme fut surprise agréablement de

ce diſcours ; car au lieu d'un fâcheux démon, dont elle attendoit les inſultes, elle trouva heureuſement un homme attendri, qui la conſola du mal qu'elle avoit ſû faire, & qu'il avoit eu à ſouffrir. Ils paſſerent une heure ou deux à s'inſpirer de mutuelles confiances ; & après avoir mis enſemble tout leur eſpoir en la vertu du Prophête, ils retournerent à l'Hôtel de Monſieur de Comminges chercher un plus puiſſant ſecours que celui qu'ils avoient eſſayé auparavant.

A peine étoient-ils entrés dans la Chapelle, que l'Irlandois les apperçut, & les appellant aſſez haut, pour être entendu de tout le monde. *Venez*, leur dit-il, *venez publier les merveilles qui ſe ſont operées en vous, & rendre témoignage à la vertu toute-puiſſante qui vous a délivrés de l'eſclavage malheureux dans lequel vous gémiſſiez.* La femme répondit auſſi-tôt, ſans conſulter, » que pour le témoignage qu'il demandoit, » ils étoient obligés de le rendre à l'opi- » niâtreté des démons, & non pas à ſa » vertu ; car, en vérité, vénérable Pere, » ajoûta-t'elle, depuis votre belle opéra- » tion, ils nous ont tourmenté, comme » par dépit, plus violemment que jamais. *Vous êtes des incrédules*, s'écria le bon Irlandois, animé d'un grand couroux, *ou des ingrats pour le moins, qui taiſez mali-*

cieusement le bien qu'on vous a fait. Venez, approchez, que je vous convainque d'incrédulité ou de malice.

Quand ils se furent approchés, il examina exactement tous les traits de leur visage : il observa particulierement leurs regards ; & comme s'il eût découvert dans la prunelle de leurs yeux quelques impressions de ces Esprits : *Vous avez raison*, dit-il tout confus, *vous avez raison ; ils ne sont pas délogés encore. Ils étoient trop enracinés dans vos corps ; mais ils y tiendront bien, si je ne les en arrache, par la vertu des paroles que je vais proférer :* QUITTEZ, RACE MAUDITE, UN SEJOUR DE REPOS TROP DOUX POUR VOUS, ET ALLEZ FREMIR POUR JAMAIS EN DES LIEUX OU HABITENT L'HORREUR, LA RAGE ET LE DESESPOIR. *C'en est fait, mes amis, vous étes assurément délivrés : mais ne revenez pas, je vous prie. Je dois mon temps à tout le monde, & vous en avez eu ce que vous devez en avoir.*

Ce fut-là que nos patiens crurent être à la fin de tous leurs maux. Ce jour leur parut comme le premier de leur mariage ; & la nuit fut attendue avec la même impatience que celle de leurs nôces l'avoit été autrefois. Elle vint cette nuit tant desirée : mais, hélas ! qu'elle répondit mal à leurs desirs ! Le trop d'amour fait la honte des

amans ; & je laiſſe à l'imagination du Lecteur la confuſion d'une avanture ,

Où l'excès des deſirs
Fait manquer des plaiſirs.

Heureuſement pour le mari , la femme accuſa les démons innocens ; & le Prophête fameux ne fut plus à ſon égard qu'un pauvre Hibernois , qui n'avoit pas la vertu de venir à bout d'un feu-folet.

Quelquefois elle ſe chargeoit elle-même de la honte de ſon époux , à l'exemple des Eſpagnoles , qui s'imputent en ces rencontres la faute de leurs amans , pour être perſuadées que la force de leurs charmes ne doit reconnoître ni foibleſſe de nature , ni puiſſance de maléfice. Ainſi la femme , qui accuſoit le mari en toute autre choſe , lorſqu'il étoit le plus innocent , le juſtifie , quand il a le plus failli à ſon égard , aimant mieux attribuer un manque de vigueur en lui , à un manque d'appas en elle , que d'envisager nettement un vrai défaut , ruineux pour jamais à ſes plaiſirs. Mais comme une Dame n'entretient pas volontiers une penſée qui bleſſe l'intérêt de ſa beauté , elle rappella bientôt en ſon eſprit la malice des démons , & tourna la confuſion en dépit contre l'Irlandois , qui n'avoit ſû les en délivrer. *Il y a long-temps* , dit-elle bruſquement , & comme ſi elle avoit été inſpi-
rée ;

rée ; il y a long-temps que la ſimplicité de l'Irlandois amuſe la nôtre, & je crois bien que nous attendrions vainement de lui notre guériſon ; mais ce n'eſt pas aſſez d'être détrompés, la charité nous oblige à détromper les autres auſſi bien que nous, & à faire connoître ſa vanité, ou ſa ſottiſe.

» Ma mie, *reprit le mari*, il n'y a rien » de ſi vrai que le malheur de cette nuit » eſt un pur ouvrage de nos démons. L'Ir- » landois s'étoit voulu moquer d'eux, ils » ont voulu ſe moquer de lui & de nous, à » leur tour. Vous me connoiſſez, & je me » connois. Naturellement ce que vous ſa- » vez n'a pû être ; & voilà ce que les con- » jurations nous ont valu. Au reſte, ma » mie, quand vous ferez vos reproches à » ce beau Prophête, prenez garde de ne » pas deſcendre à aucune particularité de » cette nature ; qu'il ne vous échappe rien, » je vous prie, qui nous ſoit honteux. » Tous ſecrets de famille doivent être ca- » chés ; mais celui-ci doit ſe réveler moins » que pas un autre.

La femme étoit prête à s'offenſer de ſe voir ſoupçonnée d'une telle indiſcretion : mais pour ne pas rebrouiller les choſes qui alloient à un bon accommodement, elle promit de parler & de ſe taire ſi à propos, que l'Irlandois auroit à ſe plaindre de ſon procedé.

On cherche ordinairement la nuit pour cacher ſa honte ; le jour parut ici pour la diſſiper ; & ces pauvres gens, qui n'étoient pas encore bien remis de leur malheur, ſe tournerent avec le Soleil qui réjouit tout, à l'eſpérance d'un meilleur ſuccès pour l'avenir. Ils ſortirent du lit avec plus de tranquillité qu'ils n'y avoient demeuré ; & après un petit déjeuné & un peu de converſation, pour fortifier les corps & concilier les eſprits, ils marcherent en paix vers la maiſon où ils avoient été deux fois avec confiance, & d'où ils étoient revenus deux fois ſans aucun fruit. Ils apprirent que l'Irlandois étoit allé à S. James pour y faire quelques prodiges, à la priere de Monſieur d'Aubigny. C'étoit ce Monſieur d'Aubigny, ſi connu de tout le monde pour le plus agréable homme qui fût jamais. Voici donc quelques-uns des miracles que je remarquai à S. James, avec moins de crédulité que la multitude, & moins de prévention que Monſieur d'Aubigny.

Déja les aveugles penſoient voir la lumiere qu'ils ne voyoient pas : déja les ſourds s'imaginoient entendre, & n'entendoient point : déja les boiteux croyoient aller droit, & les perclus penſoient retrouver le premier uſage de leurs membres. Une forte idée de la ſanté avoit fait oublier aux

malades leurs maladies ; & l'imagination, qui n'agissoit pas moins dans les curieux, que dans les malades, faisoit aux uns une fausse vûe de l'envie de voir, comme aux autres une fausse guérison de l'envie de guérir. Tel étoit le pouvoir de l'Irlandois sur les esprits ; telle étoit la force des esprits sur les sens. Ainsi l'on ne parloit que des prodiges ; & ces prodiges étoient appuyés d'une si grande autorité, que la multitude étonnée les recevoit avec soumission, pendant que quelques gens éclairés n'osoient les rejetter par connoissance. La connoissance timide & assujettie respectoit l'erreur impérieuse & autorisée : l'ame étoit foible où l'entendement étoit sain ; & ceux qui voyoient le mieux en ces cures imaginaires, n'osoient déclarer leurs sentimens parmi un peuple prévenu ou enchanté.

Tel étoit le triomphe de l'Irlandois ; quand notre couple fendit la presse courageusement, pour lui venir faire insulte dans toute sa majesté. *N'as-tu point de honte*, lui dit la femme, *d'abuser le peuple simple & crédule, comme tu fais, par l'ostentation d'un pouvoir que tu n'eus jamais ? Tu avois ordonné à nos démons de nous laisser en repos, & ils n'ont fait que nous tourmenter encore davantage. Tu leur avois commandé de sortir, & ils s'opiniâ-*

trent à demeurer en dépit de tes ordres ; se moquant également de notre crédulité & de ton imbécile puissance. Le mari continua les mêmes reproches avec les mêmes mépris, jusqu'à lui refuser le nom *d'imposteur*, parce qu'il falloit de l'esprit, disoit-il, pour l'imposture, & que ce misérable n'en avoit point.

Le Prophête perdit la parole, en perdant l'autorité qui le rendoit vénérable ; & ce redoutable pouvoir établi dans un assujettissement superstitieux des esprits, devint à rien aussi-tôt qu'il y eut des gens assez hardis pour ne le pas reconnoître. Alors l'Irlandois surpris, étonné, sortit promptement par la porte de derriere ; moins confus toutefois, moins mortifié que le peuple ; n'y ayant rien que l'esprit humain reçoive avec tant de plaisir que l'opinion des choses merveilleuses, ni qu'il laisse avec plus de peine & de regret. Pour M. d'Aubigny, il mit bien-tôt le Prophête au rang de cent autres qu'il avoit essayés inutilement.

Tout le monde se retira honteux de s'être laissé abuser de la sorte, & chagrin néanmoins d'avoir perdu son erreur. Nos mariés, glorieux & triomphans, jouissoient des douceurs de la victoire ; & Monsieur d'Aubigny, qui passoit d'un esprit à un autre avec une facilité incroyable, quitta le mer-

veilleux à l'inſtant, pour ſe donner le plaiſir du ridicule avec moi, ſur ce qui étoit arrivé. Il n'en demeura pas-là ; ſa curioſité le porta à faire plus particulierement connoiſſance avec la Dame, qui lui apprit toutes les avantures de leur imaginaire poſſeſſion.

AVERTISSEMENT.

LA LETTRE A M. LE MARECHAL DE GRAMMONT, *qu'on trouvoit ici, eſt inſerée dans la* VIE *de M. de Saint-Evremond, ſur l'année* 1665.



A MADAME DE COMMINGES ;

Sur ce qu'elle dit un jour à M. d'Aubigny, qu'elle aimeroit mieux avoir été Hélene, que d'être une beauté médiocre.

STANCES IRRÉGULIERES.

Consolez-vous d'être moins belle
Qu'on ne vous a vûe autrefois :
C'est le destin d'une mortelle !
Hélene même en a subi les loix.

✤

Vous avez fait mille conquêtes
Dans le temps de votre beauté :
Songez moins à ce que vous êtes,
Qu'à ce que vous avez été.

✤

Remettez à notre mémoire
Tout l'intérêt de votre gloire ;
Il seroit peu judicieux
De le confier à nos yeux.

✤

Notre esprit conserve l'image
De votre jeune & beau visage ;
Et ce bien détaché de vous,
Se trouve heureusement en sûreté chez nous.



C'est comme un dépôt de vos charmes,
Que nous exemtons des allarmes,
De vent, de froid & de chaleur.
Ici, l'on ne craint point le hâle,
La fraîcheur est toujours égale ;
C'est toujours la même couleur.



Si la personne étoit gardée
Comme nous gardons notre idée,
Sans déchet & sans changement,
Vous seriez un objet charmant.



J'ai vû que la moindre louange
Etoit de vous nommer un *Ange* ;
J'ai vû qu'on faisoit de vos yeux
La honte de l'astre des Cieux.



Tantôt, sous le nom de *Clarice*,
Vous faisiez des cœurs le supplice ;
Tantôt vous étiez en *Iris*,
Le charme de tous les esprits.



Vous fûtes *Caliste* adorable,
Cloris fiere, *Philis* aimable;
Vous avez usé tous ces noms,
Epuisé les comparaisons
Qu'on fait à l'objet de sa flamme:
Après tant de titres si doux,
Vous étes réduite à *Madame*,
Qui porte simplement le nom de son Epoux.
Mais pour ce changement, ne soyez pas moins vaine;
Vous régnez dans le souvenir:
Un jour on parlera de vous comme d'Héléne;
Vous régnerez dans l'avenir.

✦

Une chétive heure présente
Peut-elle faire l'importante
Contre les temps passés, contre les temps futurs?
La beauté la plus adorée,
D'un moment n'est pas assûrée;
Et tous les siécles vous sont sûrs.

✦

Lasse de vos rigueurs & de notre souffrance,
Vous vous étes démise enfin de la beauté,
Comme fit autrefois Sylla de la puissance:
Comme lui, vous avez rendu la liberté;
Comme lui, ne craignez aucune violence:
Vous pouvez marcher seule en toute sûreté.

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE GRAMMONT.

Il n'est qu'un Chevalier au monde :
Et que ceux de la Table ronde,
Que les plus fameux aux Tournois,
Aux aventures, aux exploits,
Me pardonnent, si je les quitte
Pour chanter un nouveau mérite.
  C'est celui qu'on vit à la Cour,
Jadis si galant sans amour ;
Le même qui fut à Bruxelles,
Comme ici, plaire aux Demoiselles,
Gagner tout l'argent des maris,
Et puis revenir à Paris,
Ayant couru toute la terre,
Dans le jeu, l'amour & la guerre :
Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité :
L'ame en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale :
Qui n'a changé, ni changera,
Et seul au monde qu'on verra

Soutenir la blanche vieilleſſe
Comme il a paſſé la jeuneſſe.
Rare merveille de nos jours !
N'étoient vos trop longues amours ;
N'étoit la ſincere tendreſſe
Dont vous aimez votre Princeſſe (1) ;
N'étoit qu'ici les beaux deſirs
Vous font pouſſer de vrais ſoupirs,
Et qu'enfin vous quittez pour elle
Votre mérite d'infidelle ;
Cher & parfait original,
Vous n'auriez jamais eu d'égal.
Il eſt des Héros pour la guerre,
Mille grands hommes ſur la terre ;
Mais, au ſens de Saint-Evremond,
Rien qu'un Chevalier de Grammont ;
Et jamais ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

(1) Mademoiſelle Hamilton, de la Maiſon d'Hamilton en Ecoſſe, qui ſe dit de la Famille Royale. M. de Grammont l'épouſa.

SUR LA MORT DE LA BELLE MARION DE LORME,

STANCES.

PHILIS n'eſt plus ; tous ſes appas ,
Auſſi-bien que toutes mes larmes ,
Contre la rigueur du trépas
Ont été d'inutiles armes.

Ici, les Amours ſont en deuil ;
Et la Volupté déſolée
Cherche à l'entour de ſon cercueil
Où ſon Ombre s'en eſt allée.

On l'entend gémir quelquefois
Comme une miſérable amante,
Qui du triſte accent de ſa voix
Se plaint du mal qui la tourmente.

En des lieux inconnus au jour,
Loin du Soleil qui nous éclaire,
Les ſeules peines de l'amour
Font ſa douleur & ſa miſere.



Bien loin de ces grands criminels
Dont le ſort eſt ſi déplorable ;
Bien loin de ces feux éternels
Dont le Ciel punit un coupable,



Philis n'a pour toute rigueur
Que le ſupplice de ſa flamme ;
Et rien qu'une triſte langueur
Ne conſume cette belle ame.



Tantôt elle veut retenir
L'image des choſes paſſées ;
Et le plus tendre ſouvenir
Entretient ſes molles penſées.



Tantôt, excitant ſes deſirs,
Son ame encor voluptueuſe,
Qui ſoupire après les plaiſirs,
S'attache à quelqu'ombre amoureuſe.



Dans ses inutiles desseins,
Elle va chercher une bouche;
Elle pense trouver des mains,
Et ne trouve rien qui la touche.



L'esprit veut imiter le corps;
Et parmi ces faux exercices,
Les desirs qui sont ses efforts,
Aspirent enfin aux délices.



Cependant il aime toujours;
Son soin est de se satisfaire;
Et la rigueur de ses amours,
De vouloir, & de ne rien faire.

LETTRE A M. LE MARQUIS DE CRÉQUI (1).

APrès avoir vécu dans la contrainte des Cours, je me console d'achever ma vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le

(1) M. de Saint-Evremond écrivit cette Lettre après avoir repassé en Hollande.

moins rien à craindre. Quand on est jeune, il seroit honteux de ne pas entrer dans le monde avec le dessein de faire sa fortune : quand nous sommes sur le retour, la nature nous rappelle à nous ; & revenus des sentimens de l'ambition au desir de notre repos, nous trouvons qu'il est doux de vivre dans un pays où les loix nous mettent à couvert des volontés des hommes, & où, pour être sûrs de tout, nous n'ayions qu'à être sûrs de nous-mêmes.

Ajoûtons à cette douceur, que les Magistrats sont fort autorisés dans leurs Charges pour l'intérêt du Public, & peu distingués en leurs personnes par des avantages particuliers. Vous ne voyez donc point de différences odieuses, dont les honnêtes gens soient blessés ; point de dignités inutiles, de rangs incommodes ; point de ces fâcheuses grandeurs, qui gênent la liberté sans contribuer à la fortune. Ici, les Magistrats procurent notre repos, sans attendre de reconnoissance, ni de respect même pour les services qu'ils nous rendent. Ils sont séveres dans les ordres de l'Etat, fiers dans l'intérêt de leur pays avec les Nations étrangeres, doux & commodes avec leurs Citoyens, faciles avec toutes sortes de personnes privées. Le fond de l'égalité demeure toujours malgré la puissance ; & par-là le crédit ne devient point insolent ; la conduite jamais dure.

Pour les contributions, véritablement elles sont grandes ; mais elles regardent sûrement le bien public, & laissent à chacun la consolation de ne contribuer que pour soi-même. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner de l'amour qu'on a pour la Patrie, puisqu'à le bien prendre, c'est un véritable amour propre. C'est trop parler du Gouvernement, sans rien dire de celui qui paroît y avoir le plus de part (1). A lui faire justice, rien n'est égal à sa suffisance, que son désintéressement & sa fermeté.

Les choses spirituelles sont conduites avec une pareille modération. La différence de religion, qui excite ailleurs tant de troubles, ne cause pas ici la moindre altération dans les esprits. Chacun cherche le Ciel par ses voyes, & ceux qu'on crois égarés, plus plaints que haïs, s'attirent une charité pure & dégagée de l'indiscrétion du faux zéle.

Comme il n'y a rien en ce monde qui ne laisse quelque chose à desirer, nous voyons moins d'honnêtes gens que d'habiles, plus de bons sens dans les affaires, que de délicatesse dans les entretiens. Les Dames y sont fort civiles, & les hommes ne trouvent pas mauvais qu'on préfere à leur compagnie celle de leurs femmes : elles sont assez sociables, pour nous faire

(1) M. le Pensionnaire de Wit.

un amuſement ; trop peu animées, pour troubler notre repos. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait quelques-unes de très-aimables : mais il n'y a rien à eſperer d'elles, ou par leur ſageſſe, ou par une froideur qui leur tient lieu de vertu. De quelque façon que ce ſoit, on voit en Hollande un certain uſage de pruderie établi par tout, & je ne ſai quelle vieille tradition de continence qui paſſe de mere en fille comme une eſpece de religion.

A la vérité, on ne trouve pas à redire à la galanterie des filles, qu'on leur laiſſe employer bonnement, comme une aide innocente à ſe procurer des époux. Quelques-unes terminent ce cours de galanterie par un mariage heureux : quelques malheureuſes s'entretiennent de la vaine eſpérance d'une condition qui ſe differe toujours, & n'arrive point. Ces longs amuſemens ne doivent pas s'attribuer au deſſein d'une infidélité méditée. On ſe dégoûte avec le temps, & le dégoût pour la maîtreſſe prévient la réſolution bien formée d'en faire une femme. Ainſi, dans la crainte de paſſer pour trompeur, on n'oſe ſe retirer, quand on ne veut pas conclure ; & moitié par habitude, moitié par un ſot honneur qu'on ſe fait d'être conſtant, on entretient languiſſamment les miſérables reſtes d'une paſſion uſée. Quelques exemples

de cette nature font faire de ſérieuſes réflexions aux plus heureuſes filles, qui regardent le mariage comme une avanture, & leur naturelle condition, comme le véritable état où elles doivent demeurer.

Pour les femmes, s'étant données une fois, elles croyent avoir perdu toute diſpoſition d'elles-mêmes; & ne connoiſſant plus que la ſimplicité du devoir, elles feroient conſcience de ſe garder la liberté des affections, que les plus prudes ſe réſervent ailleurs, ſans aucun égard à leur dépendance. Ici, tout paroît infidélité; & l'infidélité, qui fait le mérite galant des Cours agréables, eſt le plus gros des vices chez cette bonne Nation, fort ſage dans la conduite & dans le gouvernement, peu ſavante dans les plaiſirs délicats & les mœurs polies. Les maris payent cette fidélité de leurs femmes d'un grand aſſujettiſſement; & ſi quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maiſon, la femme ſeroit plainte de tout le monde comme une malheureuſe, & le mari décrié comme un homme de très-méchant naturel.

Une miſérable expérience me donne aſſez de diſcernement pour bien démêler toutes ces choſes, & me fait regretter le temps où il eſt bien plus doux de ſentir que de connoître. Quelquefois je rappelle ce

pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car, pour dire la vérité, il est difficile de louer tout & d'être sincere. J'ai obligation à EMILIE, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace, je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flatteries. Par elle, je puis louer aujourd'hui sans complaisance; par elle, les observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans un nouvel esprit qu'elle leur inspire, ils passent avec joie de leur censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plûpart des femmes doivent plus à nos adulations qu'à leur mérite, en toutes les louanges qui leur sont données. EMILIE n'est obligée qu'à elle-même de la justice qu'on lui rend; & sûre du bien qu'on en doit dire, elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet, si ses ennemis parlent d'elle, il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience; ils avouent avec autant de vérité que de chagrin les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître. Si ses amis s'étendent sur ses louanges, il ne leur est pas possible de rien ajoûter au mérite qui

les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la raison, quand ils voudroient suivre la malignité de leurs mouvemens ; & les autres sont purement justes avec toute leur amitié, sans pouvoir être ni officieux, ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'inclination, comme elle n'appréhende rien de la mauvaise volonté dans les jugemens qu'on fait d'elle. Mais puisque l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, Emilie auroit à craindre la malice du silence, seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu générales pour venir à une description plus particuliere de sa personne.

Tous ses traits sont réguliers, ce qu'on voit fort peu : tous ses traits sont réguliers & agréables, ce qu'on ne voit presque jamais ; car il semble qu'un caprice de la nature fasse naître les agrémens de l'irrégularité, & que les beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer, ayent rarement le secret de savoir plaire. Emilie a les yeux touchans, le teint séparé, délicat, uni ; la blancheur des dents, le vermeil des lévres sont des expressions trop générales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle, ce tour, ce bas de visage où l'on mettoit la grande beauté chez les anciens, ne se

trouveroit plus que dans l'idée de quelque peintre, ou dans les descriptions que l'antiquité nous a laissées ; & pour animer de si belles choses, vous voyez sur son visage une fraîcheur vive, un air de santé, un plein embonpoint qui n'en laisse pas appréhender davantage.

Sa taille est d'une juste grandeur, bien prise, aisée, d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte, que de cette excessive liberté, où paroît comme une espece de déhanchement, qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoûtez-y un port noble, un maintien sérieux, mais naturel, qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire, le parler, l'action accompagnés d'agrément & de bienséance.

Son esprit a de l'étendue sans être vaste, n'allant jamais si loin dans les pensées générales, qu'il ne puisse revenir aisément aux considérations particulieres. Rien n'échappe à sa pénétration : son discernement ne laisse rien à connoître, & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées, qu'à juger sainement de celles qui nous paroissent. Secrette, point mystérieuse, sachant à propos également se taire & parler. Dans sa conversation ordinaire, elle ne dit rien avec étude & rien par hazard. Les moindres choses marquent de l'attention ; il ne paroît aux plus sérieu-

ſes aucun effort : ce qu'elle a de vif ne laiſſe pas d'être juſte, & ſes penſées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces imaginations heureuſes qui échappent à l'eſprit ſans choix & ſans connoiſſance, qui ſe font admirer quaſi toujours, & qui font ordinairement peu eſtimer ceux qui les ont.

Dans toute ſa perſonne, vous voyez je ne ſai quoi de grand & de noble, qui ſe trouve par un ſecret rapport dans l'air du viſage, dans les qualités de l'eſprit, dans celles de l'ame.

Naturellement elle ſeroit trop magnifique ; mais une juſte conſidération de ſes affaires retient ce beau ſentiment ; & elle aime mieux contraindre la générosité de ſon humeur, que de tomber dans un état où elle eût beſoin de celle d'un autre : auſſi fiére à ne vouloir aucune grace des ſiens même, qu'officieuſe aux étrangers, & pleine de chaleur dans les intérêts de ſes amis. Ce n'eſt pas que ces conſidérations lui faſſent perdre une inclination ſi noble ; elle la regle dans l'uſage de ſon bien : ſon naturel & ſa raiſon formant un déſintéreſſement ſans négligence.

Elle a du bon ſens & de la dextérité dans les affaires, où elle entre volontiers, ſi elle y trouve un avantage ſolide pour elle ou pour ſes amis : mais elle haît d'agir pour

agir par esprit d'inquiétude ; également ennemie d'un mouvement inutile & de la mollesse d'un repos, qui se fait honneur du nom de tranquillité, pour couvrir une véritable nonchalance.

Après avoir dépeint tant de qualités si belles, il faut voir quelles impressions elles font sur notre ame, & ce qui se passe dans la sienne. Elle a je ne sai quoi de majestueux, qui imprime du respect ; je ne sai quoi de doux & d'honnête, qui gagne les inclinations. Elle vous attire, elle vous retient, & vous approchez toujours d'elle avec des desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'intérieur, je ne la croi pas incapable des sentimens qu'elle donne : mais impérieuse sur elle comme sur vous, elle maîtrise en son cœur, par la raison, ce que le respect fait contraindre dans le vôtre. La nature imbécille en quelques ames, n'y laisse pas la force de rien desirer : impétueuse en quelques autres, elle pousse des passions emportées : juste en Emilie, elle a fait le cœur sensible qui doit sentir, & a donné à la raison qui doit commander, un empire absolu sur ses mouvemens. Heureuse qui se laisse aller à la tendresse de ses sentimens, sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite : heureuse qui dans un commerce établi pour la

douceur de sa vie, se contente de l'approbation des honnêtes gens, & de sa satisfaction propre, qui ne craint point le murmure des envieuses, jalouses de tous les plaisirs & chagrines contre toutes les vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant; & l'amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de notre raison. Sur le sujet d'EMILIE, nos sentimens deviennent plus passionnés, à mesure que nos lumieres sont plus épurées; & la passion qui a toujours paru une marque de folie, est ici le plus véritable effet de notre bon sens.

Les grands ennemis d'EMILIE sont les méchans connoisseurs: ses amis, tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse, & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits par où l'aimer encore davantage. Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement ni d'une étude si lente. A la premiere vûe, ils sont touchés de son mérite sans le connoitre; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'estime, aussi bien que d'inclination. A peine a-t'elle dit six paroles, qu'ils la trouvent la plus raisonnable du monde: personne ne leur a paru ni si honnête, ni

si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procedé, ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa vertu ; & la raison consultée depuis, au lieu de démentir la surprise, n'a fait qu'approuver de si heureuses & de si justes préventions.

Parmi les avantages d'EMILIE, un des plus grands, à mon avis, c'est d'être toujours la même & de toujours plaire : car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser & vous font tomber avec eux dans la langueur : les vivacités les plus animées, ou vous rebutent, ou vous lassent, d'où vient que les femmes ont besoin de caprices quelquefois pour nous piquer, ou sont obligées de mêler à leur entretien des divertissemens qui nous réveillent. Celle que je dépeins, plaît par elle seule & en tout temps : une égalité éternelle ne donne jamais un quart-d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable : on se plaindroit de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être, en quelque occasion que ce soit, vous allez à un agrément certain & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une imagination qui vous surprenne, & bien-tôt après qui vous

importune : ce n'eſt point un ſérieux qui faſſe acheter une converſation ſolide par la perte de la gaieté : c'eſt une raiſon qui plaît, & un bon ſens agréable.

Je veux finir par la qualité qui doit être conſiderée devant toutes les autres. Elle eſt dévote ſans ſuperſtition, ſans mélancolie : éloignée de cette imbécillité qui ſe forge ſur tout des miracles, & ſe perſuade à tous momens des ſottiſes ſurnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées, qui mêlent inſenſiblement dans l'eſprit la haine du monde & l'averſion des plaiſirs.

Elle ne croit pas qu'il faille ſe retirer de la ſocieté humaine, pour chercher Dieu dans l'horreur de la ſolitude : elle ne croit pas que ſe détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raiſonnables & les plus chers, ſoit s'unir à Dieu ; mais s'attacher à ſoi-même, & ſuivre follement ſa propre imagination ; elle penſe trouver Dieu parmi les hommes où ſa bonté agit plus, & où ſa providence paroît plus dignement occupée ; & là, elle cherche avec lui à éclairer ſa raiſon, à perfectionner ſes mœurs, à bien regler ſa conduite, & dans le ſoin du ſalut & dans les devoirs de la vie.

Voilà le portrait de *la femme qui ne ſe trouve point*, ſi on peut faire le portrait d'une choſe qui n'eſt pas. C'eſt plûtôt l'idée

d'une *perſonne accomplie*. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les *hommes*, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne ſai quelle douceur qu'on rencontre en celui des *femmes* ; & j'ai crû moins impoſſible de trouver dans une femme la plus forte & la plus ſaine raiſon des hommes, que dans un homme les charmes & les agrémens, naturels aux femmes.

LETTRE
A M. LE COMTE
DE LIONNE (1).

MONSIEUR,

Si je pouvois m'acquitter de toutes les obligations que je vous ai, par des remercimens, je vous rendrois mille graces très-humbles ; mais, comme la moindre des peines que vous avez priſes pour moi, vaut mieux que tous les complimens du

(1) Premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, neveu de Monſieur le Marquis de Lionne, Sécretaire d'Eſtat, pour les affaires étrangeres.

monde, je vous laisserai vous payer vous-même du plaisir que sent un honnête homme d'en faire aux autres. Peut-être direz-vous que je suis un ingrat : si cela est, au moins, ce n'est pas d'une façon ordinaire; & , connoissant la délicatesse de votre goût, je croi vous plaire mieux par une ingratitude recherchée, que par une reconnoissance trop commune. Si, par malheur, ce procédé ne vous plaisoit pas; justifiez-moi vous-même; & par ce que vous avez fait pour moi, croyez que je sens tout ce que je dois sentir pour vous. Quelque succès que puissent avoir vos soins, je vous serai toujours infiniment obligé; & les bonnes intentions de ceux qui veulent me rendre service, ont toujours quelque chose de fort doux & fort agréable pour moi, quand même elles ne réussiroient pas.

Pour les papiers dont vous me parlez, vous en êtes le maître : rien n'est mieux à nous que ce que nous donne notre industrie. L'adresse que vous avez eue à faire votre larcin, méritoit d'être mieux récompensée, en vous faisant rencontrer quelque chose de plus rare. Vous ne pouviez pas me dire plus ingénieusement, qu'ÉMILIE n'est pas fort au goût des Dames de Paris. A vous dire vrai, elle est un peu Hollandoise; son *embonpoint* me

fait aſſez juger à moi-même qu'elle boit de la bierre ; & ſa *dévotion*, qu'elle porte ſa Bible ſous ſon bras tous les Dimanches. Je vous prie de ne point donner de copie à perſonne des petits Ouvrages que je vous envoye, hormis celle de la LETTRE que M. de Turenne vous a demandée, pour trouver moyen de me ſervir, & que vous auriez bien fait de lui avoir déja donné. J'ai ajouté quelque choſe à la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE de M. Racine, qui me l'a fait paroître plus raiſonnable que vous ne l'avez vûe. Si M. le Comte de Saint-Albans a envie de voir ce qui eſt entre vos mains, vous pouvez le lui montrer, car je n'ai penſée au monde dont je ne le fiſſe confident.

J'aurois bien de la joie que le mariage du fils du Marquis de Cœuvres ſe fît avec la fille de M. de Lionne le Miniſtre, ayant toujours été ſerviteur de Meſſieurs d'Eſtrées & de Monſieur de Lionne, autant qu'on ſauroit l'être. Mais, quand je ſonge que j'ai vû marier M. le Marquis de Cœuvres ; que j'ai vû ſon fils à la bavette, venir donner le bon-jour à Monſieur de Laon (1), qu'il appelloit ſon tonton, je fais une fâcheuſe réfléxion ſur mon âge ; & levant les yeux au Ciel avec un petit mouvement

(1) Enſuite Cardinal d'Eſtrées.

des épaules, je chante moins agréablement que Noblet :

> Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
> Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Le bruit court ici comme à Paris, que la paix de Portugal est faite (1) ; mais la nouvelle en vient de Madrid. L'Ambassadeur de Portugal (2), avec qui je joue à l'hombre tous les jours, n'en a aucune nouvelle de Lisbonne : il se plaint, dans la créance qu'on donne à cette nouvelle-là, que le *Portugal* soit compté pour rien ; & voici son raisonnement : *On croit*, dit-il, *la paix faite, parce qu'on sait que l'Espagne nous offre tout : mais qui sait si nous voulons recevoir tout ? Ce qui vient des Castillans m'est suspect. Je ne croirai rien que je ne sois informé par les avis de Lisbonne.* Il y a dépêché un Exprès pour cela & pour les affaires qu'il a en ce pays-ci. L'Electeur de Cologne est à Amsterdam *incognitò*, & le Prince de Toscane y arrive dans quelques jours. Le Prince de Strasbourg est à la Haye, prêchant que la paix se fera, & peu de gens le veulent croire. On est persuadé qu'avant que les Espagnols se soient bien résolus de traiter, on aura mis en campagne : ne leur enviez pas l'honneur de

(1) Elle se fit le 25 de Février 1668.

(2) Dom Francisco de Mélos.

perdre avec patience ; ils laiſſent gagner tout ce qu'on veut, car, par la longue habitude qu'ils ont avec les malheurs, ils ſe donnent peu d'action pour les éviter.

Voilà tout ce que vous aurez de moi. Ce que vous me demandez par honnêteté, pour me témoigner que vous vous ſouvenez de mes bagatelles de la Haye, eſt en ſi méchant ordre & ſi mal écrit, que vous ne pourriez pas ſeulement le lire ; outre que je ſais aſſez bien vivre pour vous exempter de l'ennui que vous en auriez. Dans la vérité, il y a bien quelques endroits qui me plaiſent aſſez ; mais il y en a beaucoup à retrancher. Si vous voulez des obſervations que j'ai faites ſur quelques hiſtoires latines, je vous les envoyerai.

Je vous prie de faire bien mes remercimens à M***. Quelque eſtime que vous ayiez pour lui, ſi vous le connoiſſiez autant que moi, vous l'eſtimeriez encore davantage. Adieu, Monſieur ; je ſuis né ſi reconnoiſſant, que, par deſſein ou par étude, je ne ſaurois devenir ingrat ; &, quelque réſolution que j'aye eue au commencement de ma Lettre, je ne puis la finir ſans vous aſſûrer qu'il me ſouviendra toute ma vie des obligations que je vous ai : je ſouhaite que ce ſoit long-temps ;

Mais, hélas ! Quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

SI

Si vous ne vous piquiez plus d'avoir des bras à casser, des jambes à rompre pour la campagne, que d'écrire, je vous dirois que votre Lettre est aussi délicatement écrite qu'elle sauroit l'être.

AU MESME.

MONSIEUR,

SI vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie que nous retranchions ce MONSIEUR, & toute la cérémonie qui gêne la liberté d'un commerce de Lettres. Je vous prierai ensuite de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des bagatelles : l'inutilité les a produites, & je n'en fais cas que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses : je souhaiterois qu'elles pûssent faire le vôtre. Telles qu'elles sont, je ne laisserai pas de vous envoyer, par le premier ordinaire, les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE, desquels je vous ai parlé. Le premier, donne tout au naturel : chez lui, les affaires sont de purs effets du tempérament, d'où vient que son plus grand soin

eſt de donner la véritable connoiſſance des hommes par les éloges admirables qu'il nous en a laiſſés. L'autre, tourne tout en politique, & fait des myſtéres de tout, ne laiſſant rien deſirer de la fineſſe & de l'habileté, mais ne donnant preſque rien au naturel. Je paſſe de-là à la difficulté qu'il y a de trouver enſemble une connoiſſance des hommes, & une profonde intelligence des affaires; & en huit ou dix lignes, je fais voir que M. de Lionne le Miniſtre a réuni deux talens ordinairement ſéparés, qui ſe trouvent en lui dans la plus grande perfection où ils ſauroient être. Il fait ſi froid, que pour un empire je n'écrirois pas une feuille de papier. Je vous envoyerai auſſi la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE, à mon avis, beaucoup plus raiſonnable que vous ne l'avez. Voilà tout ce que je puis faire pour toutes les graces que vous me faites.

Je vous ſuis fort obligé de m'avoir envoyé la traduction qu'a fait M. *Corneille* du petit Poëme latin des conquêtes du Roi. Je louerois extrêmement le Latin, ſi je n'étois obligé en conſcience à louer davantage le François. Notre Langue eſt plus majeſtueuſe que la Latine, & les Vers plus harmonieux, ſi je me puis ſervir de ce terme. Mais ce n'eſt pas merveille que celui qui a donné plus de force & plus de

majesté aux pensées de Lucain, ait eu le même avantage sur un Auteur Latin de notre temps. Avec cela, j'admire encore plus ce que Corneille a fait de lui-même sur le retour du Roi, que sa traduction, toute admirable qu'elle est (1). Je n'ai jamais vû rien de plus beau. Si nous avions un Poëme de cette force-là, je ne ferois pas grand cas des Homeres, des Virgiles & des Tasses. Je mets entre les bonnes fortunes du Roi, d'avoir un homme qui puisse parler si dignement de ses grandes actions.

Je vous prie d'assûrer M. de Lionne de mes très-humbles respects. Je ne doute point qu'il n'ait la bonté de me rendre ses bons offices quand il en trouvera l'occasion; & j'attens de vous une sollicitation discrette qui ne l'importune pas, mais qui le fasse souvenir de temps en temps de l'affaire de votre très-humble & très-obéissant serviteur.

Monsieur Van Beuninghen s'en va Ambassadeur extraordinaire en France (2): ce seroit bien mon fait de m'en retourner avec lui.

(1) Le Pere de la Rue est l'Auteur du Poëme Latin, sur *Les Victoires du Roi en l'année* 1667. La traduction de M. Corneille est imprimée à la fin du V. Tome de son THEATRE, suivie de son Poëme *au Roi, sur son retour de Flandre.*

(2) Il y alla sur la fin de Février 1668.

AU MESME.

J'Aurois à vous faire de grandes excuſes de ne vous pas envoyer ce que je vous ai promis, s'il en valoit la peine. Je ſuis ingénieux à différer l'ennui que mes bagatelles vous peuvent donner; & c'eſt une marque d'amitié que je vous donne aſſez délicate; cependant je paſſerai par-deſſus votre intérêt & le mien, pour vous envoyer les Piéces que je fais copier préſentement: j'en adreſſe une à M. Voſſius, mon ami de Lettres, & avec qui il y a plus à apprendre qu'avec homme que j'aye vû en ma vie. Je vous dirai cependant que j'écris aux gens de Guerre & de Cour, comme un bel eſprit & un ſavant, & que je vis avec les Savans, comme un homme qui a vû la guerre & le monde.

Pour la confeſſion galante de ma faute dont vous me parlez, je n'aurois pas manqué de la faire, ſi j'avois eu deſſein de faire voir ce que vous m'avez volé. Perſonne ne ſait mieux que vous combien cela étoit éloigné de ma penſée. Vous me ferez plaiſir de me faire ſavoir ſi je dois eſpérer quelque retour en France, ou ſi je me dois réſoudre à habiter le reſte de mes jours les

pays étrangers. L'eſpérance eſt la ſource, ou du moins une des premieres cauſes de l'inquiétude ; & l'inquiétude n'eſt ſupportable qu'en amour, où elle a même des plaiſirs, puiſque, comme vous ſavez ;

Amour,
Tous les autres plaiſirs ne valent pas tes peines ;

par tout ailleurs c'eſt un grand tourment. Nous n'avons point ici l'ATTILA de Corneille : vous m'obligerez de me l'envoyer avec quelques Piéces de Moliere, s'il y en a de nouvelles : je n'ai de curioſité que pour leurs ouvrages. Les anciens ont appris à Corneille à bien penſer, & il penſe mieux qu'eux. L'autre s'eſt formé ſur eux à bien dépeindre les mœurs de ſon ſiécle dans la Comédie ; ce qu'on n'avoit pas vû encore ſur nos théâtres. Inſenſiblement me voilà ſavant avec vous : je vais recevoir une viſite de M. Voſſius, à qui je parlerai de la guerre de Flandre. Adieu, Monſieur ; j'ai banni le premier une cérémonie ennuyeuſe, je vous prie de le trouver bon.

J'oubliois de vous prier d'aſſurer M. le Comte de Grammont, que je ſuis ravi de le voir Protecteur de la Maiſon de Grammont (1).

(1) M. le Comte de Guiche, après avoir été long-temps exilé, avoit enfin obtenu ſon retour en France, par le crédit de M. le Comte de Grammont. M. de

AU MESME.

VOus n'êtes pas de ces gens qui cherchent plus à se satisfaire de l'honnêteté de leur conduite avec leurs amis, qu'à pousser à bout leurs affaires. Le premier soin que vous avez pris de moi, me laissoit assez d'obligations : votre persévérance & toutes ces peines industrieuses que vous vous donnez, me font une espece de honte, & je les souffrirois mal-aisément, si je ne croyois qu'elles pourront me mettre en état de vous aller témoigner ma reconnoissance. Vous savez que rien n'égale la tendresse d'un malheureux : je suis naturellement assez sensible aux graces que je reçois : jugez ce que la mauvaise fortune ajoûte encore à ce bon naturel. Du tempérament dont je suis, & en l'état où je me voi, je m'abandonne à l'impression que fait sur moi votre générosité, & fais mon plaisir le plus doux & le plus tendre de me laisser toucher : mais quelquefois des réflexions ingrates veulent intéresser mon jugement, & je me mets dans l'esprit d'exa-

Saint Evremond plaisante ici, sur ce que le Comte de Grammont avoit sû faire ce que le Maréchal de Grammont, son frere, avoit tenté plusieurs fois inutilement.

miner de ſens froid les obligations que je vous ai. Je vous jure de bonne foi qu'après avoir bien conſideré tout ce que vous faites pour moi, je m'étonne qu'une connoiſſance arrivée par haſard, ait pû produire les empreſſemens que vous avez dans les intérêts d'un nouvel ami.

Il ſemble que par une juſtice ſecrette, les proches de M. de Lionne veuillent reconnoître la grande eſtime & la vénération que j'ai toujours eûe pour lui. M. le Marquis de Leſſeins Lionne (1), au retour de Hollande, faiſoit ſes affaires de toutes les miennes. Votre chaleur paſſe encore celle qu'il avoit. J'eſpere que vous en inſpirerez quelque mouvement à M. le Marquis de * * *, & qu'enfin les bons offices de Monſieur ſon pere feront le bon effet que vous avez préparé. Vous ne ſauriez vous imaginer combien je me ſens touché de la nouvelle grace que M. le Marquis de * * * vient de recevoir. Les grands ſervices du pere, les grandes eſpérances que donne le fils, l'ont attirée : j'entens les eſpérances des ſervices qu'on attend de lui ; car pour le mérite, il eſt déja pleinement formé, & il n'eſt pas beſoin de rien attendre de ce côté-là.

A peine ai-je eu le loiſir de jetter les

(1) Neveu de M. de Lionne le Miniſtre, du côté de ſa mere.

yeux ſur ANDROMAQUE (1), & ſur ATTILA (2) : cependant il me paroît qu'ANDROMAQUE a bien de l'air des belles choſes ; il ne s'en faut preſque rien qu'il n'y ait du grand. Ceux qui n'entreront pas aſſez dans les choſes, l'admireront : ceux qui veulent des beautés pleines, y chercheront je ne ſai quoi qui les empêchera d'être tout-à-fait contens. Vous avez raiſon de dire que cette Piéce eſt déchûe par la mort de Montfleury ; car elle a beſoin de grands Comédiens qui rempliſſent par l'action ce qui lui manque. Mais à tout prendre, c'eſt une belle Piéce, & qui eſt fort au-deſſus du médiocre, quoiqu'un peu au-deſſous du grand. ATTILA au contraire a dû gagner quelque choſe par la mort de Montfleury. Un grand Comédien eût trop pouſſé un rôle aſſez plein de lui-même, & eût fait faire trop d'impreſſion à ſa férocité ſur les ames tendres. Ce n'eſt pas que cette Tragédie n'eût été admirable du tems de Sophocle & d'Euripide, où l'on avoit plus de goût pour la ſcéne farouche & ſanglante, que pour la douce & la tendre. Tout y eſt bien penſé, & j'y ai trouvé de fort beaux vers. Pour le ſujet & l'œconomie des Piéces, je n'ai pas eu le loiſir d'y faire la moindre réflexion.

Je ſouhaite de tout mon cœur que Cor-

(1) Tragédie de Racine. | (2) Tragédie de Corneille.

neille traite le ſujet d'Annibal; & s'il y peut faire entrer la conférence qu'il eut avec Scipion avant la bataille, je m'imagine qu'on leur fera tenir des diſcours dignes des plus grands hommes du monde, comme ils l'étoient. Je vous envoye les OBSERVATIONS SUR SALLUSTE, dont je vous ai parlé, & je vous envoyerai bien-tôt la DISSERTATION SUR L'ALEXANDRE; tout cela mal copié. Pour les portraits, ils ſont tellement attachés à cette CONVERSATION AVEC M. DE CANDALE, qu'on ne peut pas les en ſéparer, & je ne puis pas envoyer encore l'ouvrage. Adieu. Aimez-moi toujours, & me croyez à vous plus qu'homme du monde.

Je ne ſai pas ſi M. de Lionne veut qu'on le croye auſſi poli, auſſi délicat, autant homme de plaiſir qu'il eſt. Quand ces qualités-là ne produiſent qu'une molle pareſſe, elles conviennent mal à un Miniſtre: mais quand un Miniſtre profond & conſommé dans les affaires, ſe peut mettre au-deſſus d'elles, pour les poſſéder pleinement, & ſe faire encore quelque loiſir agréable & voluptueux même, le mérite ne peut pas aller plus loin, à mon avis.



OBSERVATIONS SUR SALLUSTE ET SUR TACITE,

A MONSIEUR VOSSIUS (1).

J'AI voulu faire autrefois un jugement fort exact de Sallufte & de Tacite; mais ayant connu depuis que d'autres l'avoient déja fait, pour ne ſuivre ni perdre entierement ma penſée, je me ſuis réduit à une ſeule obſervation que je vous envoye.

Il me ſemble que le dernier tourne toute choſe en politique. Chez lui la nature & la fortune ont peu de part aux affaires; & je me trompe, ou il nous donne ſouvent des cauſes bien recherchées, de certaines actions toutes ſimples, ordinaires & naturelles.

Quand Auguſte veut donner des bornes à l'Empire, c'eſt, à ſon avis, par une jalouſe appréhenſion qu'un autre n'ait la gloire de les étendre. Le même Empereur, s'il en eſt crû, prend des meſures pour s'aſſurer les regrets du Peuple Ro-

(1) Iſaac Voſſius, fils du fameux Gerard Jean Voſſius.

main, ménageant artificieusement les avantages de sa mémoire, par le choix de son successeur (1).

L'esprit dangereux de Tibére, ses dissimulations, sont connues de tout le monde : mais ce n'est pas assez connoître le naturel de l'homme, que de donner à ce Prince un artifice universel : la nature n'est jamais si fort réduite, qu'elle ne se garde autant de droits sur nos actions, que nous en pouvons prendre sur ses mouvemens. Il entre toujours quelque chose du tempérament dans les desseins les plus concertés ; & il n'est pas croyable que Tibere assujetti tant d'années aux volontés de Séjan, ou à ses infames plaisirs, ait pu avoir toujours dans cette foiblesse & cet abandonnement, un art si recherché & une politique si étudiée.

L'empoisonnement de Britannicus ne fait pas autant d'horreur qu'il devroit faire, par l'attachement que donne Tacite à observer la contenance des spectateurs. Tandis qu'un lecteur s'occupe à considérer leurs divers mouvemens, l'imprudence effrayée des uns, les profondes réfléxions des autres, la froideur dissimulée de Néron, les craintes secrettes d'Agrippine, l'esprit détourné de la noirceur de l'action & de la funeste image de cette mort, laisse

(1) Voyez les REFLEXIONS, *sur les divers Génies du Peuple Romain*, Chap. XVI. pag. 88.

échaper le parricide à sa haine, & le pauvre mourant à sa pitié.

La cruauté du même Néron dans la mort de sa mere, a une conduite trop délicate. Quand Agrippine auroit péri véritablement par une petite intrigue de Cour si bien menée, il eût fallu supprimer la moitié de l'art; car le crime trouve moins d'aversion dans les esprits, & si je l'ose le dire, il se concilie le jugement des lecteurs, lorsqu'on met tant d'adresse & de dextérité à le conduire.

Presque en toutes choses, Tacite fait des tableaux trop finis, où il ne laisse rien à desirer de l'art, mais où il donne trop peu au naturel. Rien n'est plus beau que ce qu'il représente. Souvent, ce n'est pas la chose qui doit être représentée: quelquefois il passe au-delà des affaires, par trop de pénétration & de profondeur: quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets, pour mettre en leur place de belles idées. Ce que l'on peut dire en sa faveur, c'est que peut-être il nous oblige davantage qu'il n'eût fait en nous donnant des choses grossieres, dont la vérité n'importe plus.

Salluste, d'un esprit assez opposé, donne autant au naturel, que Tacite à la politique. Le plus grand soin du premier, est de bien connoître le génie des hommes:

les affaires viennent après naturellement, par des actions peu recherchées de ces mêmes personnes qu'il a dépeintes.

Si vous considérez avec attention l'éloge de Catilina, vous ne vous étonnerez ni de cet horrible dessein d'opprimer le Sénat, ni de ce vaste projet de se rendre maître de la République, sans être appuyé des Légions. Quand vous ferez réfléxion sur sa souplesse, ses insinuations, son talent à inspirer ses mouvemens & à s'unir les factieux ; quand vous songerez que tant de dissimulations étoient soutenues par tant de fierté où il étoit besoin d'agir, vous ne serez pas surpris qu'à la tête de tous les ambitieux & de tous les corrompus, il ait été si près de renverser Rome, & de ruiner sa Patrie. Mais Salluste ne se contente pas de nous dépeindre les hommes dans les éloges, il fait qu'ils se dépeignent eux-mêmes dans les harangues, où vous voyez toujours une expression de leur naturel. La harangue de César nous découvre assez qu'une conspiration ne lui déplaît pas : sous le zéle qu'il témoigne à la conservation des loix & à la dignité du Sénat, il laisse appercevoir son inclination pour les Conjurés : il ne prend pas tant de soin à cacher l'opinion qu'il a des enfers : les Dieux lui sont moins considérables que les Consuls ; &, à son avis, la mort n'est au-

tre chose que la fin de nos tourmens & le repos des misérables. Caton fait lui-même son portrait, après que César a fait le sien. Il va droit au bien, mais d'ùn air farouche: l'austérité de ses mœurs est inséparable de l'intégrité de sa vie : il mêle le chagrin de son esprit & la dureté de ses manieres, avec l'utilité de ses conseils. Ce seul mot d'*optimo Consuli*, qui fâcha tant Cicéron, pour ne pas donner à son mérite assez d'étendue, me fait pleinement comprendre, & les bonnes intentions, & la vaine humeur de ce Consul. Enfin, par diverses peintures de différens acteurs, non-seulement je me représente les personnes, mais il me semble voir tout ce qui se passa dans la conjuration de Catilina.

Vous pouvez observer la même chose dans l'Histoire de Jugurtha. La description de ses qualités & de son humeur, vous prépare à voir l'invasion du Royaume; & trois lignes nous dépeignent toute sa maniere de faire la guerre. Vous voyez dans le caractere de Metellus, avec le rétablissement de la discipline, un heureux changement des affaires des Romains.

Marius conduit l'Armée en Affrique du même esprit qu'il harangue à Rome. Sylla parle à Bocchus avec le même génie qui paroît dans son éloge; peu attaché au devoir & à la régularité, donnant toutes cho-

ses à la passion de se faire des amis : *deis parentes abundè habemus, amicorum, neque nobis neque cuiquam omnium satis fuit.* Ainsi Salluste fait agir les hommes par tempéramment, & croit assez obliger son Lecteur de les bien faire connoître. Toute personne extraordinaire qui se présente est exactement dépeinte, quand même elle n'auroit pas une part considérable à son sujet. Tel est l'éloge de Sempronia, selon mon jugement, inimitable. Il va même chercher des considérations éloignées, pour nous donner les portraits de Caton & de César, si beaux, à la vérité, que je les préfererois à des histoires toutes entieres.

Pour conclure mon observation sur ces deux Auteurs, l'ambition, l'avarice, le luxe, la corruption, toutes les causes générales des désordres de la République, sont très-souvent alléguées par celui-ci. Je ne sai s'il descend assez aux intérêts & aux considérations particulieres. Vous diriez que les conseils subtils & rafinés lui semblent indignes de la grandeur de la République ; & c'est peut-être par cette raison qu'il va chercher dans la spéculation peu de choses, presque tout dans les passions & dans le génie des hommes.

On voit dans l'histoire de Tacite plus de vices encore, plus de méchancetés, plus de crimes ; mais l'habileté les conduit, &

la dextérité les manie : on y parle toujours avec dessein, on n'agit point sans mesure ; la cruauté est prudente, & la violence avisée. En un mot, le crime y est trop délicat, d'où il arrive que les plus gens de bien goûtent un art de méchanceté qui ne se laisse pas assez connoître, & qu'ils apprennent, sans y penser, à devenir criminels, croyant seulement devenir habiles : mais laissant-là Sallufte & Tacite dans leurs caracteres différens, je dirai qu'on rencontre peu souvent ensemble une connoissance délicate des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Ceux qui sont élevés dans les compagnies, qui parlent dans les assemblées, apprennent l'ordre, les formes & toutes les matieres qui s'y traitent. Passant de-là par les Ambassades, ils s'instruisent des affaires du dehors ; & il y en a peu, de quelque nature qu'elles soient, dont ils ne deviennent capables par l'aplication & l'expérience : mais quand ils viennent à s'établir dans les Cours, on les voit grossiers au choix des gens, sans aucun goût de mérite ; ridicules dans leurs dépenses & dans leurs plaisirs.

Nos Ministres en France sont tout-à-fait exempts de ces défauts-là ; je le puis dire de tous sans flatterie, & m'étendre un peu sur Monsieur de Lionne, que je connois davantage.

davantage. C'eſt en lui proprement que les talens ſéparés ſe raſſemblent ; c'eſt en lui que ſe rencontre une connoiſſance délicate du mérite des hommes, & une profonde intelligence des affaires.

Dans la vérité, je me ſuis étonné mille fois qu'un Miniſtre qui a confondu toute la politique des Italiens, qui a mis en déſordre la prudence concertée des Eſpagnols, qui a tourné dans nos intérêts tant de Princes d'Allemagne, & fait agir, ſelon nos deſſeins, ceux qui ſe remuent ſi difficilement pour eux-mêmes ; je me ſuis étonné, dis-je, qu'un homme ſi conſommé dans les négociations, ſi profond dans les affaires, puiſſe avoir toute la délicateſſe des plus polis Courtiſans pour la converſation & pour les plaiſirs. On peut dire de lui ce qu'a dit Salluſte d'un grand homme de l'antiquité, que ſon loiſir eſt voluptueux : mais que par une juſte diſpenſation de ſon temps, avec la facilité du travail dont il s'eſt rendu le maître, jamais affaire n'a été retardée par ſes plaiſirs (1).

Parmi les divertiſſemens de ce loiſir, parmi ces occupations les plus importan-

(1) *Igitur Sulla gentis patriciæ nobilis fuit, familia prope jam exſtincta majorum ignavia literis Græcis atque Latinis juxta atque doctiſſimè eruditus, animo ingenti, cupidus voluptatum, ſed gloriæ cupidior. otio luxurioſo eſſe ; tamen ab negotiis numquam voluptas remorata, &c.* SALLUSTII Bellum Jugurt.

tes, il ne laiſſe pas de donner quelques heures aux belles Lettres, dont Atticus, cet honnête homme des anciens, n'avoit pas acquis une connoiſſance plus délicate dans la douceur de ſon repos & la tranquillité de ſes études. Il ſait de toutes choſes infiniment, & la ſcience qui gâte bien ſouvent le naturel, ne fait qu'embellir le ſien : elle quitte ce qu'elle a d'obſcur, de difficile, de rude, & lui apporte pleinement tous ſes avantages, ſans intéreſſer la netteté & la politeſſe de ſon eſprit. Perſonne ne connoît mieux que lui les beaux ouvrages ; perſonne ne les fait mieux : il ſait également juger & produire ; & je ſuis en peine ſi on doit eſtimer plus en lui la fineſſe du diſcernement, ou la beauté du génie. Il eſt tems de quitter le ſien, pour venir à celui des courtiſans.

Comme ils ſont nourris auprès des Rois, comme ils font leur ſéjour ordinaire auprès des Princes, ils ſe forment un talent particulier à les bien connoître : il n'y a point d'inclination qui leur ſoit cachée, point d'averſion inconnue, point de foible qui ne leur ſoit découvert. Delà viennent les inſinuations, les complaiſances, & toutes ces meſures délicates qui font un art de gagner les cœurs, ou de ſe concilier au moins les volontés : mais ſoit manque d'application, ſoit pour tenir au-deſ-

ſous d'eux les emplois où l'on s'inſtruit des affaires, ils les ignorent toutes également, & leurs agrémens venant à manquer avec l'âge, rien ne leur apporte de la conſidération & du crédit. Ils vieilliſſent donc dans les cabinets, expoſés à la raillerie des jeunes gens, qui ne peuvent ſouffrir leur cenſure; avec cette différence que ceux-ci d'ordinaire font les choſes qui leur conviennent, & que les autres ne peuvent s'abſtenir de celles qui ne leur conviennent plus; & certes le plus honnête homme dont perſonne n'a beſoin, a de la peine à s'exempter du ridicule en vieilliſſant: mais il en eſt comme de ces femmes galantes, à qui le monde plaît encore, quand elles ne lui plaiſent plus. Si nous étions ſages, notre dégoût répondroit à celui qu'on a pour nous: car dans l'inutilité des conditions où l'on ne ſe ſoutient que par le mérite de plaire, la fin des agrémens doit être le commencement de la retraite. Les gens de robe au contraire paroiſſent moins honnêtes gens quand ils ſont jeunes, par un faux air de Cour qui les fait réuſſir dans la Ville, & les rend ridicules aux courtiſans: mais enfin, la connoiſſance de leur intérêt les raméne à leur profeſſion; & devenus habiles avec le temps, ils ſe trouvent en des poſtes conſidérables, où tout le monde généralement a beſoin d'eux. Il

eſt bien vrai que les courtiſans qui s'élevent aux honneurs par de grands emplois, ne laiſſent rien à deſirer en leur ſuffiſance; & leur mérite ſe trouve pleinement achevé, quand ils joignent à une délicateſſe de Cour la connoiſſance des affaires, & l'expérience dans la guerre.

DISSERTATION
SUR LA TRAGÉDIE
DE RACINE,
INTITULÉE
ALEXANDRE LE GRAND,
A MADAME BOURNEAU.

DEpuis que j'ai lû LE GRAND ALEXANDRE, la vieilleſſe de Corneille me donne bien moins d'allarmes, & je n'appréhende plus tant de voir finir avec lui la Tragédie : mais je voudrois qu'avant ſa mort il adoptât l'Auteur de cette Piéce, pour former avec la tendreſſe d'un pere ſon vrai ſucceſſeur. Je voudrois qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité, qu'il poſſéde ſi avantageuſement; qu'il le fit en-

trer dans le génie de ces nations mortes, & connoître sainement le caractére des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit. Il a des pensées fortes & hardies, des expressions qui égalent la force de ses pensées : mais vous me permettrez de vous dire après cela, qu'il n'a pas connu Alexandre ni Porus. Il paroît qu'il a voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir; car l'histoire d'Alexandre, toute vraie qu'elle est, a bien de l'air du Roman : & faire un plus grand héros, c'est donner dans le fabuleux ; c'est ôter à son ouvrage, non-seulement le crédit de la vérité, mais l'agrément de la vraisemblance. N'imaginons donc rien de plus grand que ce maître de l'Univers, ou nos imaginations seront trop vastes & trop élevées. Si nous voulons donner avantage sur lui à d'autres Héros, ôtons-leur les vivacités qu'il avoit, & donnons-leur les vertus qu'il n'avoit pas : ne faisons pas Scipion plus grand, quoiqu'on n'ait jamais vû chez les Romains une ame si élevée que la sienne ; il le faut faire plus juste, allant plus au bien, plus modéré, plus tempérant & plus vertueux.

Que les plus favorables à César contre Alexandre, n'alléguent en sa faveur ni la

passion de la gloire, ni la grandeur de l'ame, ni la fermeté du courage. Ces qualités sont si pleines dans le Grec, que ce seroit en avoir trop que d'en avoir plus. Mais qu'ils fassent le Romain plus sage en ses entreprises, plus habile dans les affaires, plus étendu dans ses intérêts, plus maître de lui dans ses passions.

Un Juge fort délicat du mérite des hommes, s'est contenté de faire ressembler à Alexandre celui dont il vouloit donner la plus haute idée : il n'osoit pas lui attribuer de plus grandes qualités, il lui ôtoit les mauvaises : *Magno illi Alexandro, sed sobrio neque iracundo simillimus* (1).

Peut-être que notre Auteur est entré dans ces considérations en quelque sorte : peut-être que pour faire Porus plus grand, sans donner dans le fabuleux, il a pris le parti d'abaisser son Alexandre. Si ç'a été son dessein, il ne pouvoit pas mieux réussir; car il en fait un Prince si médiocre, que cent autres le pourroient emporter sur lui comme Porus. Ce n'est pas qu'Ephestion n'en donne une belle idée; que Taxile, que Porus même ne parlent avantageusement de sa grandeur : mais, quand il paroît lui-même, il n'a pas la force de la soutenir, si ce n'est que par modestie il

(1) Velleius Paterculus (Hist. *Lib. II, c.* 41.) parlant de César.

veuille paroître un ſimple homme chez les Indiens, dans le juſte repentir d'avoir voulu paſſer pour un Dieu parmi les Perſes. A parler ſérieuſement, je ne connois ici d'Alexandre que le ſeul nom : ſon génie, ſon humeur, ſes qualités, ne me paroiſſent en aucun endroit. Je cherche dans un Héros impétueux des mouvemens extraordinaires qui me paſſionnent, & je trouve un Prince ſi peu animé, qu'il me laiſſe tout le ſang froid où je puis être. Je m'imaginois en Porus une grandeur d'ame qui nous fût plus étrangere; le Héros des Indes devoit avoir un caractére différent de celui des nôtres. Un autre Ciel, pour ainſi parler, un autre Soleil, une autre Terre y produiſent d'autres animaux & d'autres fruits : les hommes y paroiſſent tout autres par la différence des viſages, & plus encore, ſi je l'oſe dire, par une diverſité de raiſon : une morale, une ſageſſe ſinguliere à la région y ſemble régler & conduire d'autres eſprits dans un autre monde. Porus, cependant, que Quint-Curce dépeint tout Etranger aux Grecs & aux Perſes, eſt ici purement François : au lieu de nous tranſporter aux Indes, on l'améne en France, où il s'accoutume ſi bien à notre humeur, qu'il ſemble être né parmi nous, ou du moins y avoir vécu toute ſa vie.

Ceux qui veulent repréſenter quelque

Héros des vieux ſiécles, doivent entrer dans le génie de la nation dont il a été, dans celui du temps où il a vécu, & particuliérement dans le ſien propre. Il faut dépeindre un Roi de l'Aſie autrement qu'un Conſul Romain : l'un parlera comme un Monarque abſolu, qui diſpoſe de ſes ſujets comme de ſes eſclaves ; l'autre comme un Magiſtrat qui anime ſeulement les loix, & fait reſpecter leur autorité à un peuple libre. Il faut dépeindre autrement un vieux Romain furieux pour le bien public, & agité d'une liberté farouche, qu'un flatteur du temps de Tibere, qui ne connoiſſoit plus que l'intérêt, qui s'abandonnoit à la ſervitude. Il faut dépeindre différemment des perſonnes de la même condition & du même temps, quand l'hiſtoire nous en donne de différens caracteres. Il ſeroit ridicule de faire le même portrait de Caton & de Céſar, de Catilina & de Ciceron, de Brutus & de Marc-Antoine, ſous ombre qu'ils ont vécu dans la République en même temps. Le Spectateur, qui voit repréſenter ces Anciens ſur nos Théatres, ſuit les mêmes regles pour en bien juger, que le Poëte pour les bien dépeindre ; & pour y réuſſir mieux, il éloigne ſon eſprit de tout ce qu'il voit en uſage ; tâche à ſe défaire du goût de ſon temps, renonce à ſon propre naturel, s'il eſt oppoſé à celui

des

des perſonnes qu'on repréſente : car les morts ne ſauroient entrer en ce que nous ſommes ; mais la raiſon, qui eſt de tous les temps, nous peut faire entrer en ce qu'ils ont été.

Un des grands défauts de notre Nation, c'eſt de ramener tout à elle, juſqu'à nommer *Etrangers* dans leur propre Pays ceux qui n'ont pas bien ou ſon air, ou ſes maniéres. De-là vient qu'on nous reproche juſtement de ne ſavoir eſtimer les choſes que par le rapport qu'elles ont avec nous, dont Corneille a fait une injuſte & fâcheuſe expérience dans ſa SOPHONISBE. Mairet qui avoit dépeint la ſienne infidelle au vieux Syphax, & amoureuſe du jeune & victorieux Maſſiniſſe, plut quaſi généralement à tout le monde, pour avoir rencontré le goût des Dames, & le vrai eſprit des gens de la Cour. Mais Corneille qui fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parloient eux-mêmes : Corneille, qui preſque ſeul a le bon goût de l'Antiquité, a eu le malheur de ne plaire pas à notre ſiécle, pour être entré dans le génie de ces Nations, & avoir conſervé à la fille d'Aſdrubal ſon véritable caractére. Ainſi, à la honte de nos jugemens, celui qui a ſurpaſſé tous nos Auteurs, & qui s'eſt peut-

être ici ſurpaſſé lui-même à rendre à ces grands noms tout ce qui leur étoit dû, n'a pû nous obliger à lui rendre tout ce que nous lui devions, aſſervis par la coutume aux choſes que nous voyons en uſage, & peu diſpoſés par la raiſon à eſtimer des qualités & des ſentimens qui ne s'accommodent pas aux nôtres.

Concluons, après une conſidération aſſez étendue, qu'Alexandre & Porus devoient conſerver leur caractére tout entier; que c'étoit à nous à les regarder ſur les bords de l'Hydaſpe, tels qu'ils étoient, non pas à eux de venir ſur les bords de la Seine étudier notre naturel, & prendre nos ſentimens. Le diſcours de Porus devoit avoir quelque choſe de plus étranger & de plus rare. Si Quinte-Curce s'eſt fait admirer dans la harangue des Scythes, par des penſées & des expreſſions naturelles à leur Nation, l'Auteur ſe pouvoit rendre auſſi merveilleux, en nous faiſant voir, pour ainſi parler, la rareté du génie d'un autre monde.

La condition différente de ces deux Rois, où chacun remplit ſi bien ce qu'il ſe devoit dans la ſienne; leur vertu diverſement exercée dans la diverſité de leur fortune, attire la conſidération des Hiſtoriens, & les oblige à nous en laiſſer une peinture. Le Poëte, qui pouvoit ajoûter à la vérité des choſes, ou les parer du moins de tous

les ornemens de la Poëſie, au lieu d'en employer les couleurs & les figures à les embellir, a retranché beaucoup de leur beauté; & ſoit que le ſcrupule d'en dire trop, ne lui en laiſſe pas dire aſſez, ſoit par ſéchereſſe & ſtérilité, il demeure beaucoup au-deſſous du véritable. Il pouvoit entrer dans l'intérieur, & tirer du fond de ces grandes ames, comme fait Corneille, leurs plus ſecrets mouvemens : mais il regarde à peine les ſimples dehors, peu curieux à bien remarquer ce qui paroît, moins profond à pénétrer ce qui ſe cache.

J'aurois ſouhaité que le fort de la Piéce eût été à nous repréſenter ces grands hommes, & que dans une Scéne digne de la magnificence du ſujet, on eût fait aller la grandeur de leurs ames juſqu'où elle pourroit aller. Si la converſation de Sertorius & de Pompée (1) a tellement rempli nos eſprits, que ne devoit-on pas eſpérer de celle de Porus & d'Alexandre, ſur un ſujet ſi peu commun? J'aurois voulu encore que l'Auteur nous eût donné une plus grande idée de cette Guerre. En effet, ce paſſage de l'Hydaſpe, ſi étrange qu'il ſe laiſſe à peine concevoir : une grande Armée de l'autre côté avec des Chariots terribles, & des Eléphans alors effroyables, des éclairs, des foudres, des tempêtes qui

(1) Voyez le SERTORIUS de Corneille, Act. III. Sc. I.

mettoient la confuſion par tout, quand il fallut paſſer un fleuve ſi large ſur de ſimples peaux ; cent choſes étonnantes qui épouvanterent les Macédoniens, & qui ſûrent faire dire à Alexandre ; qu'enfin *il avoit trouvé un péril digne de lui.* Tout cela devoit fort élever l'imagination du Poëte, & dans la peinture de l'appareil, & dans le récit de la Bataille.

Cependant on parle à peine des Camps des deux Rois, à qui l'on ôte leur propre génie, pour les aſſervir à des Princeſſes purement imaginées. Tout ce que l'intérêt a de plus grand & de plus précieux parmi les hommes, la défenſe d'un Pays, la conſervation d'un Royaume n'excite point Porus au combat : il y eſt animé ſeulement par les beaux yeux d'Axiane, & l'unique but de ſa valeur eſt de ſe rendre recommandable auprès d'elle. On dépeint ainſi les Chevaliers errans, quand ils entreprennent une avanture ; & le plus bel eſprit, à mon avis, de toute l'Eſpagne, ne fait jamais entrer Don Quichote dans le combat, qu'il ne ſe recommande à Dulcinée.

Un faiſeur de Romans peut former ſes Héros à ſa fantaiſie : il importe peu auſſi de donner la véritable idée d'un Prince obſcur, dont la réputation n'eſt pas venue juſqu'à nous ; mais ces grands perſonnages de l'antiquité, ſi célébres dans leur ſié-

cle, & plus connus parmi nous que les vivans même, les Alexandres, les Scipions, les Césars ne doivent jamais perdre leur caractére entre nos mains; car le Spectateur le moins délicat sent qu'on le blesse, quand on leur donne des défauts qu'ils n'avoient pas, ou qu'on leur ôte des vertus qui avoient fait sur son esprit une impression agréable. Leurs vertus établies une fois chez nous, intéressent l'amour propre comme notre vrai mérite : on ne sauroit y apporter la moindre altération, sans nous faire sentir ce changement avec violence. Sur tout, il ne faut pas les défigurer dans la Guerre, pour les rendre plus illustres dans l'amour. Nous pouvons leur donner des maîtresses de notre invention; nous pouvons mêler de la passion avec leur gloire ; mais gardons-nous de faire un Antoine d'un Alexandre, & ne ruinons pas le Héros établi par tant de siécles, en faveur de l'amant que nous formons à notre fantaisie.

Rejetter l'amour de nos Tragédies comme indigne des Héros, c'est ôter ce qui nous fait tenir encore à eux par un secret rapport, par je ne sai quelle liaison qui demeure encore entre leurs ames & les nôtres : mais pour les vouloir ramener à nous par ce sentiment commun, ne les faisons pas descendre au-dessous d'eux, ne

ruinons pas ce qu'ils ont au-dessus des hommes. Avec cette retenuë, j'avouerai qu'il n'y a point de sujets où une passion générale que la nature a mêlée en tout, ne puisse entrer sans peine & sans violence. D'ailleurs, comme les femmes sont aussi nécessaires pour la représentation que les hommes, il est à propos de les faire parler autant qu'on peut, de ce qui leur est le plus naturel, & dont elles parlent mieux que d'aucune chose. Otez aux unes l'expression des sentimens amoureux, & aux autres l'entretien secret où les fait aller la confidence, vous les réduisez ordinairement à des conversations ennuyeuses. Presque tous leurs mouvemens, comme leurs discours, doivent être des effets de leur passion; leurs joyes, leurs tristesses, leurs craintes, leurs desirs doivent sentir un peu d'amour pour nous plaire.

Introduisez une mere qui se réjouit du bonheur de son cher fils, ou s'afflige de l'infortune de sa pauvre fille, sa satisfaction ou sa peine fera peu d'impression sur l'ame des spectateurs. Pour être touchés des larmes & des plaintes de ce sexe, voyons une amante qui pleure la mort d'un amant, non pas une femme qui se désole à la perte d'un mari. La douleur des maîtresses tendre & précieuse nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou inté-

ressée, & qui toute sincere qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée noire des enterremens & de leurs cérémonies lugubres.

De toutes les veuves qui ont jamais parû sur le théatre, je n'aime à voir que la seule Cornelie (1); parce qu'au lieu de me faire imaginer des enfans sans pere, & une femme sans époux, ses sentimens tous Romains rappellent dans mon esprit l'idée de l'ancienne Rome & du grand Pompée.

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théatres : mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité même pourroit être interessée, & que ses plus grands partisans ne croyent pas que le premier but de la Tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs. Aux sujets véritablement héroïques, la grandeur d'ame doit être menagée devant toutes choses. Ce qui seroit doux & tendre dans la maîtresse d'un homme ordinaire, est souvent foible & honteux dans l'amante d'un Héros. Elle peut s'entretenir, quand elle est seule, des combats intérieurs qu'elle sent en elle-même; elle peut soupirer en secret de son tourment, confier à une chere & sûre confidente ses craintes & ses douleurs : mais soutenue de sa gloire, & fortifiée par sa raison,

(1) Voyez le POMPE'E de Corneille.

elle doit toujours demeurer maîtresse de ses sentimens passionnés, & animer son amant aux grandes choses par sa résolution, au lieu de l'en détourner par sa foiblesse.

En effet, c'est un spectacle indigne de voir le courage d'un Héros amolli par des soûpirs & des larmes : & s'il méprise fiérement les pleurs d'une belle personne qui l'aime, il fait moins paroître la fermeté de son cœur que la dureté de son ame.

Pour éviter cet inconvénient-là, Corneille n'a pas moins d'égard au caractere des femmes illustres, qu'à celui de ses Héros. Emilie anime Cinna à l'exécution de leur dessein (1), & va dans son cœur ruiner tous les mouvemens qui s'opposent à la mort d'Auguste. Cléopatre a de la passion pour César, & met tout en usage pour sauver Pompée (2) : elle seroit indigne de César, si elle ne s'oppose à la lâcheté de son frere ; & César indigne d'elle, s'il est capable d'approuver cette infamie. Dircé dans l'ŒDIPE, conteste de grandeur de courage avec Thésée, tournant sur soi l'explication funeste de l'Oracle, qu'il vouloit s'appliquer pour l'amour d'elle.

Mais il faut considerer Sophonisbe, (3)

(1) Voyez le CINNA, Act. I. Sc. III.

(2) Dans la Tragédie de POMPE'E.

(3) Voyez la SOPHONISBE.

dont le caractere eût pû être envié des Romains même. Il faut la voir sacrifier le jeune Massinisse au vieux Syphax, pour le bien de sa Patrie : il faut la voir écouter aussi peu les scrupules du devoir en quittant Syphax, qu'elle avoit fait les sentimens de son amour, en se détachant de Massinisse : il faut la voir qui soûmet toutes sortes d'attachemens, ce qui nous lie, ce qui nous unit, les plus fortes chaînes, les plus douces passions à son amour pour Carthage, à sa haine pour Rome : il faut la voir enfin, quand tout l'abandonne, ne se pas manquer à elle-même, & dans l'inutilité des cœurs qu'elle avoit gagnés pour sauver son pays, tirer du sien un dernier secours pour sauver sa gloire & sa liberté.

Corneille fait parler ses Héros avec tant de bienséance, que jamais il ne nous eût donné la conversation de César avec Cléopatre (1), si César eût crû avoir les affaires qu'il eut dans Alexandrie, quelque belle qu'elle puisse être, jusqu'à rendre l'entretien d'un amoureux agréable aux personnes indifférentes qui l'écoutent : il s'en fut passé assûrément, à moins que de voir la Bataille de Pharsale pleinement gagnée ; Pompée mort, & le reste de ses partisans en fuite. Comme César se croyoit alors le maître de tout, on a pû lui faire offrir une

(1) Voyez le POMPE'E, Act. IV. Sc. III.

gloire acquiſe & une puiſſance apparemment aſſûrée : mais quand il a découvert la conſpiration de Ptolomée, quand il voit ſes affaires en mauvais état & ſa propre vie en danger, ce n'eſt plus un amant qui entretient ſa maîtreſſe de ſa paſſion, c'eſt le Général Romain qui parle à la Reine du péril qui les regarde, & la quitte avec empreſſement, pour aller pourvoir à leur ſûreté commune.

Il eſt donc ridicule d'occuper Porus de ſon ſeul amour, ſur le point d'un grand combat qui alloit décider pour lui de toutes choſes : il ne l'eſt pas moins d'en faire ſortir Alexandre, quand les Ennemis ſe rallient. On pouvoit l'y faire entrer avec empreſſement pour chercher Porus, non pas l'en tirer avec précipitation, pour aller revoir Cléophile, lui qui n'eut jamais ces impatiences amoureuſes, & à qui la victoire ne paroiſſoit aſſez pleine, que lorſqu'il avoit ou détruit ou pardonné. Ce que je trouve pour lui de plus pitoyable, c'eſt qu'on lui fait perdre beaucoup d'un côté, ſans lui faire rien gagner de l'autre. Il eſt auſſi peu Héros d'amour que de guerre : l'hiſtoire ſe trouve défigurée, ſans que le Roman ſoit embelli : Guerrier, dont la gloire n'a rien d'animé qui excite notre ardeur ; amant, dont la paſſion ne produit rien qui touche notre tendreſſe.

Voilà ce que j'avois à dire sur Alexandre & sur Porus. Si je ne me suis pas attaché regulierement à une critique exacte, c'est que j'ai moins voulu examiner la Piéce en détail, que m'étendre sur la bienséance qu'on doit garder à faire parler les Héros, sur le discernement qu'il faut avoir dans la différence de leurs caracteres, sur le bon & le mauvais usage des tendresses de l'amour dans la Tragédie, rejettées trop austérement par ceux qui donnent tout aux mouvemens de *la crainte* & de *la pitié*, & recherchées avec trop de délicatesse par ceux qui n'ont de goût que pour cette sorte de sentimens.

CONVERSATION
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
AVEC
LE DUC DE CANDALE.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces; mais on ne sauroit trouver mau-

vais, sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma vie passée, & que je détourne mon esprit de quelques fâcheuses considérations sur des pensées un peu moins désagréables : cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs personnes de grand mérite seront mêlées dans ce discours, qui me fera trouver plus de douceur qu'aucune conversation ne m'en peut donner depuis que j'ai perdu celle de M. d'Aubigny (1).

A la prison de Monsieur le Prince (2), j'avois un fort grand commerce avec M. de Candale : les plaisirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de simples agrémens, sans dessein & sans intérêt. Il avoit vécu auparavant dans une étroite amitié avec Moret (3) & le Chevalier de la Vieuville; & Vineuil avoit donné à cette union le nom de *Ligue*, par une espece de ridicule qu'elle méritoit assez. En effet, ils avoient mille secrets de bagatelles : ils faisoient des mysteres de rien, & se retiroient en particulier dix fois le jour, sans aucun plaisir d'être ensemble, que celui d'être séparés des autres. Je ne laissois pas d'être de leur société, mais jamais de leur confidence, laquelle se rompit à la fin sans au-

(1) M. d'Aubigny mourut en 1665.

(2) En 1650.

(3) Le Comte de Moret, frere aîné du Marquis de Vardes.

cun ſujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

Monſieur de Vardes, en s'en allant à l'armée, avoit laiſſé à Paris une maîtreſſe auſſi aimable que femme du monde (1); mais elle avoit été aimée & avoit aimé: &, comme ſa tendreſſe s'étoit épuiſée dans ſes premieres amours, elle n'avoit plus de paſſion véritable. Ses affaires n'étoient plus qu'un intérêt de galanterie qu'elle conduiſoit avec un grand art, d'autant plus qu'elle paroiſſoit naturelle, & faiſoit paſſer la facilité de ſon eſprit pour une naïveté de ſentimens. Son hiſtoire étant connue, elle ne prenoit pas le parti de faire la prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle ſe voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de deſſein une fauſſe négligence. Elle n'alloit pas au Louvre diſputer un galant contre ces jeunes beautés qui font tout le bruit dans le monde; elle ſavoit l'en tirer avec adreſſe, & n'avoit pas moins d'induſtrie pour le conſerver, qu'elle en avoit eu pour ſe l'acquérir. Un ſimple commerce de bienſéance ne lui eût pas été permis avec une femme tant ſoit peu aimable; & une amitié ordinaire avec les hommes, ſe reprochoit comme une tendreſſe dérobée à ſon amour. Les plaiſirs particuliers lui faiſoient craindre un attachement. Elle

(1) Madame de Saint-Loup.

appréhendoit d'être oubliée dans les divertissemens de foule : sur-tout elle crioit contre les repas du Commandeur (1), où l'on respiroit certain air de liberté, ennemi des passions délicates. Enfin, si elle n'avoit tous vos soins, elle se plaignoit d'être abandonnée ; & parce qu'elle se disoit toute à vous, elle vouloit que vous fussiez tout à elle.

Monsieur de Vardes absent ne put maintenir long-temps une maîtresse de cette humeur. Elle se rendit à la vûe du jeune Monsieur de Candale ; encore dit-on que ses desseins avoient prévenu l'impression que fait la présence, & qu'elle avoit songé à se le mettre entre les mains avant que de le connoître. Monsieur de Vardes fut sensible à ce changement, comme à la perte d'un plaisir qui lui étoit fort cher ; mais en honnête homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monsieur de Candale avec le dépit d'un rival, sans jamais y mêler la haine d'un ennemi.

Moret, dont la gravité représentoit l'honneur en toutes choses, se tint offensé en la personne de son frere, & prit pour un véritable affront ce que l'intéressé avoit reçû comme un simple déplaisir. Ses plaintes furent d'abord assez fieres : les voyant mal reçûes dans le monde, il changea de

(1) Le Commandeur de Souvré.

discours sans changer de procédé. Il se disoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une personne pour laquelle il avoit eu tant de considération toute sa vie: il disoit que Monsieur de Candale étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des amis plus dignes de son amitié, & qu'avec beaucoup de déplaisir il se voyoit obligé d'en chercher d'autres sur lesquels il pût faire plus de fondement: c'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde, avec une fausse modestie qui marque plus la bonne opinion qu'on a de soi, que ne feroit une présomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de la Vieuville, il se tint désobligé aussi-tôt que Moret pensa l'être; &, tant pour lui plaire, que par la vivacité de son naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monsieur de Candale à l'ordinaire; &, comme il lui falloit toujours quelque confident, je le devins aussi-tôt de ses plaintes sur le procédé de ces Messieurs, &, peu de temps après, de sa passion pour Madame de Saint-Loup. Dans la chaleur de cette nouvelle confidence, il ne pouvoit se passer de moi, pour me confier en secret de petites choses fort cheres aux amans, & très-indifférentes à ceux qui sont obligés de les écouter: je les recevois comme des mysteres, & les sentois comme des bagatelles importunes.

Mais ſon humeur étoit agréable, je trouvois ſon procédé obligeant, & il avoit un air ſi noble en toute ſa perſonne, que je prenois plaiſir à le regarder au même temps que j'en avois peu à l'entendre. Juſques-là, je n'avois pas eu le moindre deſſein dans ſon commerce. Quand je me vis maître de ſon eſprit, ſi je l'oſe dire, je penſai que je ne ferois pas mal de ménager une perſonne qui devoit être un jour fort conſidérable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être ſenſible. Je louois ſa maîtreſſe ſans trahir mes ſentimens, car elle me paroiſſoit fort aimable, & je blâmois le procédé de Moret & du Chevalier de la Vieuville, qui, ſelon mon ſens, n'avoient aucune raiſon.

Il y a des inſinuations honnêtes, dont le moins artificieux ſe peut ſervir; il y a des complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Comme Monſieur de Candale avoit l'ame paſſionnée, je mêlois dans nos entretiens ce que je connoiſſois de plus tendre. La douceur de ſon eſprit faiſoit une certaine délicateſſe; & de cette petite délicateſſe il ſe formoit aſſez de diſcernement pour les choſes qui n'avoient pas beſoin d'être approfondies : outre le naturel, il y tournoit ſon eſprit par étude;

&

& par étude, je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpéce de lumiere. Ainſi, nous nous ſéparions ſans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des converſations; & content de moi, pour l'être de lui, il augmentoit ſon amitié à meſure qu'il ſe plaiſoit davantage.

Ceux qui cherchent de la docilité dans les eſprits, établiſſent rarement la ſupériorité du leur, ſans faire ſentir avec chagrin une humeur impérieuſe. Le mérite ne fait pas toujours des impreſſions ſur les plus honnêtes gens : chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir aiſément celui d'un autre. Une complaiſance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par-là qu'on reçoit, le plaiſir d'être flatté ſe paye chérement quelquefois, par la peine qu'on ſe fait à flatter un autre : mais, qui veut bien ſe rendre approbateur, & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là oblige, à mon avis, doublement; il oblige de la louange qu'il donne, & de l'approbation dont il diſpenſe. C'eſt un grand ſecret dans la familiarité d'un commerce, de détourner les hommes, autant qu'on le peut honnêtement, à leur amour-propre : quand on ſait les rechercher à propos, & leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'uſage, ils nous ſavent gré

de la joie ſecrette qu'ils ſentent de ce mérite découvert, & peuvent d'autant moins ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choſes particulieres, pour m'étendre ſur des obſervations générales : j'y ſerois plus ſcrupuleux, ſi j'avois à entretenir le Public d'affaires de grande conſidération. Comme je ne parle qu'à moi ſeul ſur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre ; &, ne cherchant qu'à me plaire, je ſuis ingénieux à tirer de mon eſprit des penſées qui me contentent. Je veux donc me laiſſer aller à ma fantaiſie, pourvû que ma fantaiſie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance ; car il faut éviter le déréglement auſſi-bien que la contrainte : & pour revenir à quelque ſorte de régularité, je reprens la narration que j'ai commencée.

La premiere choſe que fit la Cour à la détention de Monſieur le Prince, fut d'aller en Normandie pour en chaſſer Madame de Longueville, & ôter aux créatures de ſa Maiſon les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monſieur de Candale ; & deux jours entiers d'un temps & d'un chemin aſſez fâcheux, nous eûmes une converſation preſque continue & aſſez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuisés à parler de sa passion, de celle de quelques autres, & indifféremment de tous les plaisirs, nous vînmes à tomber insensiblement sur le misérable état où se trouvoit Monsieur le Prince, avec tant de gloire & après tant de grandeurs. Je lui dis : » Qu'un Prince » si grand & si malheureux devoit être » plaint de tout le monde ; que sa con- » duite, à la vérité, avoit été peu respec- » tueuse pour la Reine, & un peu fâcheuse » pour Monsieur le Cardinal, mais que » c'étoient des fautes à l'égard de la Cour, » & non pas des crimes contre l'Etat, ca- » pables de faire oublier les services im- » portans qu'il avoit rendus ; que ses ser- » vices avoient soutenu Monsieur le Car- » dinal, & assuré le pouvoir dont son Emi- » nence venoit de se servir pour le perdre ; » que la France eût peut-être succombé au » commencement de la Regence, sans la » Bataille de Rocroi qu'il avoit gagnée ; » que la Cour avoit fait toutes les fautes » sans lui, après la Bataille de Lens, & ne » s'étoit sauvée que par lui dans la Guerre » de Paris ; qu'après avoir si bien servi, il » n'avoit fait que déplaire par l'impétuosité » d'une humeur dont il n'avoit pû être le » maître ; mais que tous ses desseins & ses » actions alloient pleinement au service du » Roi & à la grandeur du Royaume. Je ne

» ſai pas, ajoûtai-je, ce que la Cour ga-
» gnera par ſa priſon, mais je ſai bien que
» les Eſpagnols ne pouvoient rien ſouhai-
» ter de plus favorable.

Je ſuis obligé, dit Monſieur de Candale, *je ſuis obligé à Monſieur le Prince, de mille honnêtetés qu'il a eües pour moi, malgré ſon chagrin contre Monſieur d'Eſpernon, mon pere. J'ai été, peut-être, un peu plus ſenſible que je ne devois à des obligations ſi légeres, & je n'ignore point qu'on m'a accuſé de ne prendre pas aſſez de part aux intérêts de ma Maiſon. Tous ces diſcours ne m'ont pas empêché d'être ſon ſerviteur, & ſes diſgraces ne m'en empêchent pas encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur ſecrette à ſes malheurs ; inutile pour lui en l'état qu'il eſt, & ruineuſe pour moi, ſi je la fais paroître.*

» Voilà, *repris-je*, les ſentimens d'un
» fort honnête homme, & que je trouve
» d'autant plus généreux, que la priſon de
» Meſſieurs les Princes eſt la choſe la plus
» avantageuſe que vous puiſſiez deſirer. Je
» vous regarde aujourd'hui comme le plus
» conſidérable homme de France, ſi vous
» voulez l'être. On vient de mettre nos
» Princes du Sang au Bois de Vincennes,
» dont apparemment ils ne ſortiront pas
» ſi-tôt. Monſieur de Turenne & Monſieur
» de Bouillon ſe ſont éloignés pour les ſer-

» vir. Monſieur de Nemours n'eſt de rien,
» tout honnête homme qu'il eſt, & ne ſait
» préſentement quel parti prendre. M. de
» Guiſe eſt priſonnier en Eſpagne. Tout le
» reſte de nos grands Seigneurs eſt ſuſpect,
» négligé de Monſieur le Cardinal. Dans
» la ſituation où ſont les choſes, ſi vous
» ne ſavez pas faire valoir la conſidération
» de vos établiſſemens & les bonnes qua-
» lités de votre perſonne, ne rejettez rien
» ſur la fortune qui vous ſert ſi bien; pre-
» nez-vous-en à vous ſeul; car c'eſt vous
» qui manquerez à vous-même.

Il m'écouta avec la plus grande attention du monde; & plus touché de mon diſcours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que je lui avois données. Il me dit bonnement que la jeuneſſe & les plaiſirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de ſérieux juſques-là; mais qu'il étoit réſolu de quitter ſon inutilité, & de mettre tout en uſage pour ſe donner de la conſidération. *Je vais vous faire une confidence*, pourſuivit-il, *que je n'ai jamais faite à perſonne : vous ne ſauriez croire l'inclination que Monſieur le Cardinal a pour moi. Vous ſavez qu'il a quelque deſſein de me faire épouſer une de ſes nieces, & l'on croira aiſément que ſa bonne volonté eſt fondée ſur le projet de cette alliance : j'y en attribue moi-même une part*

tie ; mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque foible. Je vous confierai encore un plus grand secret, c'est que je ne me sens aucune amitié pour lui ; & à vous parler nettement, j'ai le cœur aussi dur pour son Eminence, que son Eminence le sauroit avoir pour le reste des Courtisans.

» J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-je*, » que vous eussiez quelque tendresse ; car » il sera difficile que vos véritables sentimens échappent à sa pénétration. Si vous » m'en croyez, vous le verrez rarement » en particulier ; & lorsque vous y serez » obligé, entretenez-le de votre dévouement en général, sans vous laisser con» duire dans un détail curieux, qui lui » donne le loisir de vous examiner & la » facilité de vous connoître. Quand le Roi » & la Reine seront chez lui, quand il cher» chera à se divertir avec ses Courtisans or» dinaires, ne manquez jamais de vous y » trouver ; & là, par toutes sortes de com» plaisances & d'agrémens, tâchez d'en» tretenir une amitié qu'il est assez disposé » à entretenir de lui-même. S'il étoit d'hu» meur à se faire un vrai favori, sa fami» liarité vous seroit avantageuse : mais sa » bonne volonté ne pouvant être si pure, » qu'il n'y entre du dessein, un grand com» merce lui fera découvrir tous vos foibles » avant que vous ayez trouvé le moindre

» des ſiens. Quelque diſſimulation qu'un
» homme de votre âge puiſſe avoir, ce ne
» lui eſt pas un petit malheur d'avoir à ſouf-
» frir les obſervations d'un vieux Miniſtre,
» ſupérieur par l'avantage du poſte & par
» celui de l'expérience. Croyez-moi, Mon-
» ſieur, il eſt dangereux de voir trop ſou-
» vent un habile homme, quand la diffé-
» rence & ſouvent la contrarieté des inté-
» rêts ne permet pas de s'y fier. Si cette
» maxime peut être reçûe chez les autres
» Nations, elle eſt comme infaillible dans
» la nôtre, où la pénétration pour décou-
» vrir va plus loin que la diſſimulation pour
» ſe cacher. Ne préſumez donc pas de pou-
» voir combattre Monſieur le Cardinal par
» ſon art, ni de faire conteſter vos fineſſes
» avec les ſiennes. Contentez-vous de mé-
» nager vos agrémens avec beaucoup de
» conduite, & laiſſez agir ſon inclination.
» L'inclination eſt un mouvement agréa-
» ble, qui nous eſt d'autant plus cher, qu'il
» nous ſemble purement nôtre. Il naît
» dans le fond de nos tendreſſes, & s'y en-
» tretient mollement avec plaiſir; en quoi
» il différe de l'eſtime, laquelle eſt reçûe
» comme une choſe qui ne s'établit & ne
» ſe maintient point en nous par la faveur
» de nos ſentimens, mais par la juſtice que
» nous ſommes obligés de rendre aux per-
» ſonnes vertueuſes.

» Nous allons tomber dans un temps où » apparemment Monſieur le Cardinal aura » beſoin de ſes ſerviteurs. Il faut vous faire » conſidérer comme un homme utile, après » vous être fait aimer comme une perſon- » ne agréable. Le moyen d'être tout-à-fait » bien avec lui, c'eſt de remplir ſes vûes » d'intérêt, auſſi bien que les ſentimens de » ſon affection; c'eſt ce que vous ferez » infailliblement, en lui promettant une » grande conſidération que vous vous ſe- » rez donnée. Elle ne vous manquera pas, » ſi vous vous éloignez de la conduite de » Monſieur d'Eſpernon, ſans vous éloi- » gner de ſes intérêts, qui doivent toujours » être les vôtres. Heureuſement la nature » vous a donné une humeur trop oppoſée » à la ſienne. Il n'y a rien de ſi contraire » que la douceur de votre eſprit & l'auſté- » rité du ſien, que votre complaiſance & » ſes chagrins, que vos inſinuations & ſa » fierté. Laiſſez-vous donc aller à votre » naturel preſqu'en toutes choſes; mais » donnez-vous garde de prendre, ſans y » penſer, les ſentimens d'une fauſſe gloire. » On démêle mal-aiſément la fauſſe d'avec » la véritable : une hauteur mal-entendue » paſſe pour une grandeur d'ame; & trop » ſenſible à ce qui vient de la qualité, on » eſt moins animé qu'on ne doit pour les » grandes choſes. Voici le Portrait de M.

» D'EPERNON,

» d'Espernon, si je ne me trompe. Dans
» le respect qu'il exige, dans les devoirs
» qu'on lui rend, il oubliera ce qu'on doit
» au Gouverneur & au Colonel (1), pour-
» vû qu'on rende à M. d'Espernon ce qu'on
» ne lui doit pas. Je ne dis point que la
» distinction ne doive être agréable aux
» personnes de grande qualité : mais il faut
» se l'attirer, & non pas se la faire pré-
» somptueusement soi-même.

» Il seroit honteux de laisser perdre les
» choses établies par le mérite & par le cré-
» dit de ses prédecesseurs : on ne sauroit
» avoir trop de fermeté à maintenir ces
» sortes de droits, quand la possession en
» est laissée : mais il n'en va pas ainsi en
» des prétentions nouvelles qui doivent
» être établies par délicatesse & par dou-
» ceur, avant que d'être apperçûes. C'est-
» là qu'il vous faut aller adroitement aux
» autres, pour les faire venir insensible-
» ment à vous ; & au lieu de prendre avec
» justice, un habile homme employe toute
» son industrie à se faire donner ce qu'il
» ne demande pas.

» Soyez honnête, officieux, libéral ;
» que chacun trouve chez vous sa commo-
» dité & son plaisir, on vous portera vo-
» lontairement ce que vous exigerez sans

(1) Le Duc d'Espernon étoit alors Gouverneur de Guyenne & Colonel Général de l'Infanterie.

» succès par une hauteur affectée. Personne
» n'est blessé du respect qu'il veut bien ren-
» dre, parce qu'il peut ne le rendre pas, &
» qu'il pense donner des marques de son
» amitié, plûtôt que de son devoir. La ja-
» lousie de la liberté est commune à tous
» les hommes, mais diverses gens la font
» consister en diverses choses. Les uns ré-
» jettent toute supériorité : le choix des
» supérieurs tient lieu de liberté à quelques
» autres. Le François particuliérement est
» de cette humeur : impatient de votre
» autorité & de sa franchise, il ne sauroit
» recevoir des maîtres sans chagrin, ni
» demeurer le sien sans dégoût : ennuyé
» de sa propre possession, il cherche à se
» donner; & trop content de la disposition
» de sa volonté, il s'assujettit avec plaisir,
» si on lui laisse faire sa dépendance. C'est
» à peu près notre naturel, que vous de-
» vez consulter plûtôt que le vôtre dans la
» conduite que vous avez à tenir.

» Il y a deux choses parmi nous, qui
» apportent des distinctions fort considéra-
» bles; la faveur du Roi déclarée, & un
» grand mérite à la Guerre bien reconnu.
» La faveur qui ne diminue rien en Espa-
» gne de la jalousie des rangs, leve bien
» des contestations en France, où chacun
» se laisse conduire purement à l'intérêt,
» sous prétexte d'honorer la confiance ou

» l'inclination du Prince. Les plus corrom-
» pus, dont le nombre eſt grand, portent
» leur ſervitude où ils croyent trouver leur
» fortune ; & ceux qui s'abandonnent le
» moins, ne laiſſent pas de ſe faire un
» mérite de leur ſoupleſſe. On voit bien
» quelques faux généreux qui mettent ridi-
» culement leur honneur à mépriſer les
» Miniſtres : on voit des eſprits rudes qui
» penſent être fermes : mais il eſt peu de
» gens habiles & honnêtes, qui ſachent
» conſerver de la dignité en ménageant
» leurs affaires. A le bien prendre, tout
» céde à nos favoris, ſi la Cour ne ſort
» pas de ſa ſituation ordinaire. Pour le mé-
» rite de la Guerre, il apporte une conſi-
» dération fort grande; & quand on a com-
» mandé dignement de groſſes Armées,
» il reſte une impreſſion de cette autorité,
» qui ſe conſerve dans la Cour même. On
» honore avec plaiſir un Général qui a fait
» acquérir de l'honneur : ceux même qui
» en ont le moins acquis, ſe ſouviennent
» agréablement des fatigues dans la mo-
» leſſe. On s'entretient des actions paſſées
» dans l'inutilité préſente ; on rappelle la
» mémoire du péril dans la ſûreté : l'image
» de la Guerre enfin ne ſe préſente point
» dans la Paix, ſans un ſouvenir du com-
» mandement qu'on a exercé ſur nous, &
» de l'obéiſſance que nous avons rendue.

» C'eſt à ce mérite de la Guerre que l'am-
» bition vous doit pouſſer : c'eſt-là que
» vous devez appliquer tous vos ſoins,
» pour arriver quelque jour au comman-
» dement des Armées. Un Emploi ſi no-
» ble & ſi glorieux égale les ſujets aux Sou-
» verains dans l'autorité ; & comme il fait
» quelquefois d'un Particulier un Conqué-
» rant, il peut faire du Prince le mieux
» établi le dernier des miſérables, s'il né-
» glige une vertu néceſſaire à ſoutenir ſa
» fortune. Lorſque vous aurez bien reglé
» votre conduite pour la Cour & animé vo-
» tre ambition pour la Guerre, il vous reſ-
» tera encore à vous donner des amis, dont
» la réputation bien établie puiſſe contri-
» buer à la vôtre ; & qui faſſe valoir votre
» application nouvelle, quand vous vous
» donnerez plus de mouvement.

» De tous les hommes que je connois,
» il n'y en a point avec qui je ſouhaite un
» commerce plus particulier qu'avec M.
» de PALLUAU (1) & avec M. de MIOS-
» SENS (2). La grande liaiſon que j'ai
» avec l'un & l'autre, pourroit vous ren-
» dre ſuſpect le bien que j'en dis toujours :
» mais ne craignez pas en cela de déferer
» à mon ſentiment, & croyez qu'on trouve

(1) Philippe de Clerembaut, Comte de Palluau, fait Maréchal de France en 1653 : il mourut en 1665.

(2) Céſar-Phœbus d'Albret, Comte de Mioſſens, fait Maréchal de France en 1653, & mort en 1667.

» mal-aisément de si honnêtes gens qu'eux
» dans le monde. J'avoue pourtant que
» l'amitié de Monsieur le Marquis de CRE-
» QUI (1) me semble préférable à toute
» autre ; sa chaleur pour ses amis, si vive
» & si animée, sa fidélité si pure & si nette
» me le font estimer infiniment. D'ail-
» leurs, son ambition, son courage, son
» génie pour la guerre, un esprit univer-
» sel qui s'étend à tout, ajoutent à l'amitié
» une considération fort particuliére. On
» lui peut donner sans faveur ce bel éloge
» qu'on donnoit à un Ancien : *Ita ut ad id
» unum natus esse videretur quod aggrede-
» retur.* Quand son choix le détermina à
» sa profession, la nature l'avoit préparé
» à toutes, capable de cent choses diffé-
» rentes, aussi propre à ce qui regarde le
» métier des autres, qu'à ce qui touche le
» sien. Il pourroit se donner de la réputa-
» tion par les Lettres, s'il ne la vouloit
» toute par les Armes. Une gloire ambi-
» tieuse ne souffre point les petites vani-
» tés : mais il n'en est pas moins curieux,
» & cherchant dans une étude secrette le
» plaisir particulier de s'instruire, il joint
» à l'avantage de savoir beaucoup, le mé-
» rite de cacher discretement ses connois-
» sances. Peut-être ne croyez-vous pas

(1) François de Crequi, Marquis de Marines, fait Maréchal de France en 1668.

» pouvoir rencontrer dans la jeunesse où
» il est, ce qu'à peine on attend de l'âge le
» plus avancé, & j'avoue que nous donnons
» quelquefois aux jeunes gens une estime
» précipitée par la faveur de nos senti-
» mens. Quelquefois aussi nous rendons
» une justice bien lente à leur vertu, ou-
» bliant à louer ce qu'ils font de bien dans
» le temps de l'exercice & de l'action,
» pour donner des louanges à ce qu'ils ont
» fait dans la cessation & le repos. Rare-
» ment on ajuste la réputation à la vertu;
» & j'ai vû mille gens en ma vie estimés,
» ou du mérite qu'ils n'avoient pas encore,
» ou de celui qu'ils n'avoient déja plus.
» On trouve en M. le Marquis de Crequi
» un ajustement si rare. Quelques grandes
» espérances qu'il donne de l'avenir, il
» fournit dans le présent de quoi conten-
» ter les plus difficiles; & il a seulement
» à desirer ce que les autres ont à craindre,
» l'attention des observateurs & la délica-
» tesse des bons Juges.

» Un premier Ministre, un Favori qui
» chercheroit dans la Cour un sujet digne
» de sa confiance, n'en sauroit trouver, à
» mon avis, qui la mérite mieux que Mon-
» sieur de Ruvigny (1). Vous verrez peut-
» être en quelques autres, ou un talent plus
» brillant, ou de certaines actions d'un plus

(1) Le Marquis de Ruvigni, pere du Comte de Gallway.

» grand éclat que les siennes. A tout pren-
» dre, à juger des hommes par la considé-
» ration de toute la vie, je n'en connois
» point qu'on doive estimer davantage, &
» avec qui l'on puisse entretenir plus long-
» temps une confidence sans soupçon &
» une amitié sans dégoût. Quelques plain-
» tes que l'on fasse de la corruption du sié-
» cle, on ne laisse pas de rencontrer en-
» core des amis fidéles : mais la plûpart
» de ces gens d'honneur ont je ne sai quoi
» de rigide, qui feroit préférer les insinua-
» tions d'un fourbe à une si austére fidélité.
» Je remarque dans ces hommes qu'on
» appelle *solides & essentiels*, une gravité
» qui vous importune, ou une pesanteur
» qui vous ennuie. Leur bon sens même,
» pour vous être utile une fois dans vos
» affaires, entre mal-à-propos tous les
» jours dans vos plaisirs. Cependant il faut
» ménager des personnes qui vous gênent,
» dans la vûe que vous pourrez en avoir
» besoin ; & parce qu'ils ne vous trompe-
» ront pas, quand vous leur confierez quel-
» que chose, ils se font un droit de vous
» incommoder aux heures que vous n'avez
» rien à leur confier. La probité de M. de
» Ruvigny, aussi propre que la leur pour
» la confiance, n'a rien que de facile &
» d'accommodant pour la compagnie : c'est
» un ami sûr & agréable, dont la liaison

» est solide, dont la familiarité est douce;
» dont la conversation est toujours sensée
» & toujours satisfaisante.

» La prison de M. le Prince a fait sortir
» de la Cour une personne considérable
» que j'honore infiniment : c'est M. DE LA
» ROCHEFOUCAULT, que son courage &
» sa conduite feront voir capable de toutes
» les choses où il veut entrer. Il va trou-
» ver de la réputation où il trouvera peu
» d'intérêt; & sa mauvaise fortune fera pa-
» roître un mérite à tout le monde, que la
» retenue de son humeur ne laissoit con-
» noître qu'aux plus délicats. En quelque
» fâcheuse condition où sa destinée le ré-
» duise, vous le verrez également éloigné
» de la foiblesse & de la fausse fermeté,
» se possédant sans crainte dans l'état le
» plus dangereux, mais ne s'opiniâtrant
» pas dans une affaire ruineuse, par l'ai-
» greur d'un ressentiment, ou par quelque
» fierté mal-entendue. Dans la vie ordi-
» naire, son commerce est honnête, sa
» conversation juste & polie : tout ce qu'il
» dit est bien pensé; & dans ce qu'il écrit,
» la facilité de l'expression égale la netteté
» de la pensée. Je ne vous parle point de
» M. de Turenne; ce seroit trop de pré-
» somption à un particulier de croire que
» ses sentimens pussent être considerés par-
» mi les témoignages publics & la justice

» universelle que les Nations lui ont ren-
» due. D'ailleurs, il ne faut pas vous en-
» tretenir long-temps de personnes éloi-
» gnées, qui ne peuvent contribuer en
» rien à vos intérêts.

» Je reviens à M. de Palluau & à M. de
» Mioſſens, pour les dépeindre par des
» qualités qui vous ſeront ou agréables ou
» utiles. Vous trouverez dans le commerce
» de M. de Palluau tous les agrémens
» imaginables, autant de ſecret & de ſû-
» reté que vous en puiſſiez deſirer. N'atten-
» dez pas de lui les empreſſemens d'un
» jeune homme qui s'entête de vous ſer-
» vir, & dont vous avez plus à redouter
» l'imprudence, qu'à deſirer la chaleur. Il
» fera toujours à propos ce que vous exi-
» gerez de lui, & ne manquera pas aux
» offices que fait rendre un Courtiſan déli-
» cat. Si votre amitié eſt une fois bien liée,
» il s'intéreſſera dans votre conduite, plus
» utile pour la regler par ſes conſeils, que
» propre à pouſſer vos affaires à bout par
» ſa vigueur. Je l'ai toujours vû fort oppo-
» ſé aux faux généreux; & pour avoir tour-
» né en ridicule l'oſtentation d'une probité
» affectée, pluſieurs ont crû qu'il étoit aſſez
» indifférent pour la véritable. Je puis dire
» néanmoins que je n'ai jamais connu en
» perſonne une honnêteté plus naturelle,
» ſans fourbe, ſans artifice, ſans fineſſe

» avec ses amis, attaché à la Cour sans
» prostitution aucune, & tâchant de plaire
» avec une délicatesse éloignée de toute
» sorte d'adulation.

» Une liaison vous sera plus avantageuse
» pour vos affaires avec M. de Miossens,
» particuliérement dans une conjoncture
» comme celle-ci, où l'on devra presque
» tout à l'industrie. Il va être admirable
» dans une Cour où il y aura divers inté-
» rêts & beaucoup d'intrigues. Il entrera
» d'abord avec vous, espérant que vous lui
» serez bon à quelque chose; & si vous vi-
» vez bien avec lui, il se fera un honneur
» particulier de vous être bon à tout. Pour
» peu que vous soyez soigneux, vous atti-
» rerez tous ses soins; si vous étes com-
» plaisant, il sera flatteur; ayez quelque
» tendresse, il sera plus sensible qu'on ne
» croit & qu'il ne pensera lui-même. Alors
» il quitte les vûes d'intérêt, & animant
» son commerce de toute la chaleur de
» l'amitié, il se charge à la fin de vos affai-
» res comme des siennes; industrieux,
» ponctuel, diligent à les poursuivre, ne
» comptant pour rien ces offices généraux
» dont les liaisons ordinaires s'entretien-
» nent, il ne croira pas que vous deviez
» être content de lui, & ne le sera pas
» lui-même, qu'il ne vous ait effective-
» ment servi. Le seul danger qu'il y ait,

» c'eſt de choquer la délicateſſe de ſon hu-
» meur : un oubli, une indifférence té-
» moignée ſans y penſer, pourroit faire
» naître ſérieuſement la ſienne : une rail-
» lerie ſur une Demoiſelle qu'il aime, un
» diſcours qu'il aura fait, mal pris ou plai-
» ſamment tourné, lui ſeront des injures
» ſenſibles, & ſans proportion du reſſen-
» timent à l'offenſe, il cherchera peut-être
» à ſe venger dans les choſes qui vous im-
» portent le plus. Comme il n'y a perſonne
» plus capable de faire valoir vos bonnes
» qualités, quand il vous aime, il n'y en
» a point qui ſache pouſſer ſi loin vos foi-
» bles & vos défauts, quand il croit que
» vous lui donnez ſujet de ne vous aimer
» pas. Voilà ce que vous avez à craindre
» de ſon humeur : mais il n'eſt pas difficile
» de vous en garantir. Pour être ſûr de lui,
» vous n'avez qu'à être ſûr de vous-même;
» & ſi vous avez des égards ſur ce qui le
» touche, j'oſe aſſûrer qu'il en aura pour
» vous encore davantage.

Pour Monſieur de Palluau, reprit Monſieur de Candale, *j'avoue que je m'accommoderois auſſi-bien avec lui qu'avec homme du monde ; & vous m'obligerez, vous qui êtes ſi fort de ſes amis, de le rendre plus particulierement des miens. J'eſtime les bonnes qualités de Monſieur de Mioſſens autant que vous : je ſai qu'on ne peut pas en avoir de

meilleures : personne n'a plus d'esprit, & il l'employe aussi volontiers qu'utilement pour ses amis ; mais il a tenu jusques ici un procédé si désobligeant avec moi, que je ne me résoudrai jamais à lui faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûssiez nous unir insensiblement avec adresse, je n'y trouverois pas moins de plaisir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de la Vieuville avoient donné cette aversion-là à Monsieur de Candale ; & il l'auroit assez prise de lui-même par un secret sentiment de gloire, qui ne pouvoit souffrir la hauteur que Monsieur de Miossens avoit avec lui en toute occasion, & à laquelle son humeur molle & paresseuse ne se donnoit pas la peine de s'opposer. Je ne prétens pas intéresser par-là son courage : il en avoit véritablement ; mais la facilité de son esprit & sa nonchalance avoient un air de foiblesse, particulierement en de petites occasions qui ne lui sembloient pas assez importantes pour troubler la douceur de son repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit sa gloire, & sa gloire lui faisoit trouver le véritable usage de son cœur. Je l'ai vû même aller au-delà de ce qu'il se devoit, après avoir négligé des choses obscures, qui éclatoient à la fin, capables de hazarder ses établissemens & de se perdre lui-même, quand il voyoit

sa réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de prise sur lui par ses négligences, & le monde pouvoit le pousser trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faisoit perdre la modération de son humeur, ordinairement assez douce, & toujours moins douce que glorieuse.

Voilà quelques traits du portrait de Monsieur de CANDALE : comme il a eu assez d'éclat dans le monde, pour laisser la curiosité de le connoître tout-à-fait, il ne sera pas hors de propos d'en donner une peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui eussent tant de qualités différentes ; mais il avoit cet avantage dans le commerce des hommes, que la nature avoit exposé en vûe celles qui plaisoient, & caché au fond de son ame ce qui pouvoit donner de l'aversion. Je n'ai jamais vû un air si noble que le sien. Toute sa personne étoit agréable, & il faisoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un esprit médiocre, pour la douceur de la conversation & pour les plaisirs. Une légere habitude le faisoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas long-temps sans dégoût, peu soigneux qu'il étoit de ménager votre amitié, & fort léger en la sienne. Dans cette nonchalance pour ses amis, les habiles gens se retiroient sans éclat, & ramenoient la familiarité à une simple connoissance ; les

plus tendres se plaignoient de lui, comme d'une maîtresse ingrate dont ils ne pouvoient se détacher. Ainsi, les agrémens de sa personne le soutenoient malgré ses défauts, & trouvoient encore des sentimens pour eux en des ames irritées : pour lui, il vivoit avec ses amis, comme la plûpart des maîtresses avec leurs amans. Quelque service que vous lui eussiez rendu, il cessoit de vous aimer quand vous cessiez de lui plaire; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & sensible aux douceurs d'une nouvelle amitié, comme sont les Dames aux délicates tendresses d'une passion naissante. Cependant il laissoit les vieux engagemens sans les rompre; & vous lui eussiez fait de la peine de vous séparer tout-à-fait de lui; l'éclat des ruptures ayant je ne sai quelle violence éloignée de son humeur. D'ailleurs, il ne vouloit pas se donner l'exclusion des retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit sensible aux plaisirs & intéressé dans les affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ses besoins: il étoit fort avare & grand dépensier, aimant ce qui paroissoit dans la dépense, blessé de ce qui se consommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux, intéressé, mais fidéle; qualités bisarrement assorties, qui se trouvoient dans un même sujet en-

ſemble. Une de ſes plus grandes peines eût été de vous tromper ; & quand l'intérêt, maître ordinaire de ſes mouvemens, lui faiſoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué ; & peu content de lui, juſqu'à ce que vous euſſiez oublié le tort qu'il avoit : alors il ſe ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & ſe ſentoit obligé ſecretement que vous l'euſſiez réconcilié avec lui-même. Hors l'intérêt, il vous déſobligeoit rarement : mais vous vous attiriez auſſi peu d'offices par ſon amitié, que d'injures par ſa haine ; & c'eſt un aſſez grand ſujet de plainte entre les amis, de n'avoir à ſe louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les femmes, il fut aſſez long-temps indifférent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces. Quand il leur parut ſi aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du ſien dans ſa nonchalance ; & très-entendues dans leurs intérêts, elles commencerent à former des deſſeins ſur un homme qui attendoit un peu tard à en faire ſur elles. On l'aima donc, & il ſut aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux ſur lui : les plus retirées ne laiſſoient pas de ſoupirer en ſecret : les plus galantes ſe le diſputant, aſpiroient à le poſſéder, comme à leur

meilleure fortune. Après les avoir divisées par des intérêts de galanterie, il les réunit dans les larmes par sa mort : toutes le sentirent aimé ; & une tendresse commune fit bientôt une douleur générale : celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux sentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Plusieurs qui lui étoient indifférentes, se flattoient qu'elles ne l'auroient pas été toujours ; &, se prenant à la mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une personne si aimable, dont elles eussent pû être aimées. Il y en eut qui le regretterent par vanité ; & on vit des inconnues s'insinuer, avec les intéressées, dans un commerce de pleurs, pour se faire quelque mérite de galanterie : mais sa véritable maîtresse (1) se rendoit illustre par l'excès de son affliction : heureuse si elle ne se fût pas consolée ! Une seule passion fait honneur aux Dames ; & je ne sai si ce n'est pas une chose plus avantageuse à leur réputation, que de n'avoir rien aimé.

(1) La Comtesse d'Olonne.



LETTRE

LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE LIONNE.

JE ne ſai pas bien encore le ſuccès qu'auront tous vos ſoins ; mais je vous puis aſſûrer qu'ils laiſſent une grande reconnoiſſance à un homme très-ſenſible au moindre plaiſir qu'il reçoit. Votre maladie me touche plus par l'incommodité qu'elle vous donne, que par l'empêchement qu'elle apporte, à vos ſollicitations, dans mon affaire : je crains qu'elles ne ſoient trop preſſantes à l'égard de M. de Turenne, & que je ne lui devienne odieux par l'importunité que je lui cauſe. S'il ne m'avoit fait faire des complimens par Monſieur le Comte d'Auvergne & par Monſieur le Comte d'Eſtrade, je n'aurois pas pris la liberté de lui demander ſes bons offices. Je ne lui ai jamais rendu aucun ſervice qui l'oblige à s'intéreſſer dans mes affaires. Si je l'ai admiré toute ma vie, ç'a été pour rendre juſtice à ſes grandes qualités, & faire honneur à mon jugement ; mais je n'en ai rien attendu,

comme en effet je n'en devois rien prétendre. S'il a la bonté de me vouloir obliger, il me laissera beaucoup de gratitude : si je lui suis indifférent, je n'aurai aucun sujet de m'en plaindre.

Les bontés que vous me témoignez de M. de Lionne le Ministre, me donnent une satisfaction secrette, qui ne me laisse pas sentir le peu que j'en devrois avoir dans la situation où je me trouve : si j'en étois pleinement persuadé, elles occuperoient toute mon attention, & me déroberoient agréablement le loisir de songer à ma mauvaise fortune. En quelque lieu que je puisse être, assûrez-le, je vous prie, qu'il aura toujours un serviteur bien inutile malgré moi, & aussi zélé que vous pour tout ce qui le regarde : c'est ce qui m'a paru de plus fort, pour bien exprimer mon sentiment.

Modérez les louanges excessives que vous me donnez sur mes bagatelles. Dans le temps que vous me faites voir tant de sincérité aux choses solides & aux services effectifs, vous avez un peu moins de franchise à me dire nettement ce que vous pensez de ce que je vous envoye. Je vous pourrois dire avec plus de raison, que votre lettre est la mieux écrite que j'aye vûe de ma vie ; mais je crains de vous décrier par-là dans un pays délicat où l'on ne fau-

roit beaucoup & fort bien écrire, sans passer pour un pédant ou pour un auteur.

Votre ANDROMAQUE est fort belle; trois de mes amis m'en ont envoyé trois par la poste, sans considérer l'économie nécessaire dans une République. Je ne regarde point à l'argent; mais, si les Bourguemestres savoient cette dissipation, ils me chasseroient de Hollande, comme un homme capable de corrompre leurs citoyens. Vous savez ce que c'est qu'un Etat populaire, quand vous m'exemtez de ces dépenses dont vous chargez très-judicieusement Monsieur l'Ambassadeur (1), à qui il siéd très-bien de répandre son argent pour l'honneur de son Maître & pour la dignité de la Couronne. Néanmoins, comme toutes ces choses-là s'impriment à Amsterdam huit ou dix jours après qu'elles ont paru en France, je ne voudrois pas coûter à Monsieur l'Ambassadeur des ports si considérables, trop souvent. Ceux qui m'ont envoyé ANDROMAQUE, m'en ont demandé mon sentiment. Comme je vous l'ai dit, elle m'a semblé très-belle; mais je croi qu'on peut aller plus loin dans les passions, & qu'il y a encore quelque chose de plus profond dans les sentimens, que ce qui s'y trouve. Ce qui doit être tendre n'est que doux, ce qui doit exciter de

(1) M. le Comte d'Estrades, Ambassadeur à la Haye.

la pitié ne donne que de la tendreſſe : cependant, à tout prendre, Racine doit avoir plus de réputation qu'aucun autre, après Corneille.

AU MESME.

S'Il étoit bien vrai que Monſieur de Lionne le Miniſtre, agréât, comme vous dites, ces petits ouvrages que je vous ai adreſſés, le plaiſir de toucher un goût auſſi délicat que le ſien, effaceroit aiſément le chagrin de ma diſgrace ; & je me tiendrois obligé au malheur de mon exil, où, manque de divertiſſemens, je m'occupe à des bagatelles de cette nature-là. S'il n'eſt pas ſatisfait de la peinture que j'ai faite de ſes belles qualités, qu'il s'en prenne à ſon mérite que je n'ai pû aſſez heureuſement exprimer. Pourquoi eſt-il ſi habile & ſi honnête homme ? J'aime mieux lui voir plus de capacité & de délicateſſe que je ne lui en donne, que de le faire plus capable & plus délicat que je ne le trouverois. Il lui arrive la même choſe qu'à ces femmes trop belles qui laiſſent toujours quelque choſe à deſirer dans leurs portraits : elles doivent être ravies de ruiner la réputation de tous les peintres.

Madame Bourneau m'a fait un très-méchant tour, d'avoir montré un sentiment confus que je lui avois envoyé sur l'ALEXANDRE : c'est une femme que j'ai fort vûe en Angleterre, & qui a l'esprit très-bien fait : elle m'envoya cette piéce de Racine, avec priere de lui en écrire mon jugement. Je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & je lui écrivis en hâte ce que j'en pensois, la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses amis, il se trouve qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hais extrêmement de voir mon nom courir par le monde presqu'en toutes choses, & particuliérement en celles de cette nature. Je ne connois point Racine; c'est un fort bel esprit que je voudrois servir ; & ses plus grands ennemis ne pourroient pas faire autre chose que ce que j'ai fait sans y penser. Cependant, Monsieur, s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces petites piéces ramassées ne s'impriment, comme vous me le mandez, je vous prie que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux qu'elles soient imprimées comme vous les avez, & le plus correctement qu'il est possible, que dans le dé-

ſordre où elles paſſent de main en main jusqu'à celles d'un Imprimeur.

Je ne vous recommande point de donner à perſonne cette juſtification détournée de ce que je fis à Saint Jean de Luz (1) : vous en connoiſſez les raiſons auſſi bien que moi. J'ai prétendu louer celui qui regne, mais je ne ſai pas ſi on veut de mes louanges ; vous ne donnerez pas auſſi le petit portrait que vous ne copiâtes pas tout-à-fait. Du reſte, tout eſt à vous, vous en uſerez comme il vous plaira. Vous m'obligeriez pourtant d'employer toute votre induſtrie, pour empêcher que rien du tout ne s'imprimât. En cas que vous ne le puiſſiez pas, vous en uſerez de la maniere qui vous ſemblera la meilleure.

Vos Lettres ſont ſi polies & ſi délicates, que les Imprimeurs de ce pays-ci auſſi empreſſés que ceux de France, ne manqueroient pas de me les demander, s'ils ſavoient que j'euſſe quelque choſe d'auſſi bien fait & d'auſſi poli. Dans la vérité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites, ni ſi bien agir dans l'intérêt de vos amis. Quelqu'envie que j'aye de revoir la France, je ne voudrois pas être retourné avant que de vous avoir connu, autant par la

(1) Voyez la LETTRE de M. de Saint Evremond à *M. le Marquis de Lionne*, dans la VIE de Monſieur de Saint Evremond, ſur l'année 1667.

rareté de trouver un ami si soigneux, si passionné, que par la douceur du commerce. Pour les louanges d'ATTILA, vous les rendez plus ingénieuses que je n'ai prétendu. La vérité est que la piéce est moins propre au goût de votre Cour, qu'à celui de l'Antiquité ; mais elle me semble très-belle. Voilà bien des bagatelles dont je me dispenserois, si la confiance d'une amitié fort étroite n'admettoit dans le commerce jusqu'aux moindres choses.

AU MESME.

J'APPRÉHENDE avec raison que la continuation de notre commerce ne vous devienne odieuse par celle de mes disgraces. C'est ce qui m'obligera de prendre beaucoup sur ma propre satisfaction à l'avenir, pour ne pas abuser d'un zéle aussi ardent que le vôtre. La discrétion est une vertu que l'on doit pratiquer parmi ses vrais amis ; & j'ai trop d'intérêt de vous conserver, pour ne m'en pas servir avec circonspection. Si j'osois vous découvrir mon ame en cet endroit, vous la verriez pénétrée des bontés du plus désintéressé de tous les amis du monde : rien ne me soutenant dans votre cœur que votre pure générosité. C'est ce qui m'a fait croire que vous

voulez donner un exemple à la postérité ; pour la désesperer de ne pouvoir pas vous imiter. Enfin, je m'examine de tous les côtés, & je ne voi rien en moi qui ne justifie le dégoût que l'on devroit avoir de ma personne. Les réflexions me feroient très-fâcheuses, si elles n'étoient adoucies par le souvenir d'une personne pour qui j'ai les adorations qu'un mérite si accompli lui attire généralement de tout le monde.

Mais ne faisons pas souffrir plus long-temps une modestie aussi délicate que la vôtre, & passons au sentiment que vous me demandez de BRITANNICUS (1). Je l'ai lû avec assez d'attention pour y remarquer de belles choses. Il passe, à mon sens, l'ALEXANDRE & l'ANDROMAQUE : les vers en sont plus magnifiques ; & je ne serois pas étonné qu'on y trouvât du sublime. Cependant je déplore le malheur de cet Auteur d'avoir si dignement travaillé sur un sujet qui ne peut souffrir une représentation agréable. En effet, l'idée de Narcisse, d'Agrippine & de Néron ; l'idée, dis-je, si noire & si horrible qu'on se fait de leurs crimes, ne sauroit s'effacer de la mémoire du Spectateur ; & quelques efforts qu'il fasse pour se défaire de la pensée de leurs cruautés, l'horreur qu'il s'en forme détruit en quelque maniere la Piéce.

(1) Tragédie de Racine.

LETTRE

LETTRE
DE M. CORNEILLE
A MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND,

Pour le remercier des louanges qu'il lui avoit données dans la DISSERTATION fur l'ALEXANDRE de Racine.

MONSIEUR,

L'OBLIGATION que je vous ai eft d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; & dans la confufion où j'en fuis, je m'obftinerois encore dans le filence, fi je n'avois peur qu'il ne paffât auprès de vous pour ingratitude. Bien que les fuffrages de l'importance du vôtre, nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent infiniment le prix. Vous m'honorez de votre eftime, en un temps où il femble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laiffer aucune. Vous me foutenez, quand on fe per-

ſuade qu'on m'a abattu ; & vous me conſolez glorieuſement de la délicateſſe de notre ſiécle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'eſt un merveilleux avantage pour un homme, qui ne peut douter que la poſtérité ne veuille bien s'en rapporter à vous : auſſi je vous avoue après cela, que je penſe avoir quelque droit de traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit ſur le débris imaginaire des miens, & de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens Héros refondus à notre mode.

Me voulez-vous bien permettre d'ajoûter ici que vous m'avez pris par mon foible, & que ma SOPHONISBE, pour qui vous montrez tant de tendreſſe, a la meilleure part de la mienne ? Que vous flattez agréablement mes ſentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragédies, & la fidélité avec laquelle nous devons conſerver à ces vieux Illuſtres, ces caracteres de leur temps, de leur nation & de leur humeur ! J'ai crû juſques ici que l'Amour étoit une paſſion trop chargée de foibleſſe, pour être la dominante dans une Piéce héroïque : j'aime qu'elle y ſerve d'ornement, & non pas de corps ; & que les grandes ames ne la laiſſent agir qu'autant qu'elle eſt compatible avec de plus nobles

impressions. Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, & me dire toute ma vie ?

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, CORNEILLE.

REPONSE
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND
A M. CORNEILLE.

MONSIEUR,

Je ne doute pas que vous ne fussiez le plus reconnoissant homme du monde d'une grace qu'on vous feroit, puisque vous vous sentez obligé d'une justice qu'on vous rend. Si vous aviez à remercier tous ceux qui ont les mêmes sentimens que moi de vos ouvrages, vous devriez des remercimens à

tous ceux qui s'y connoiſſent. Je vous puis répondre que jamais réputation n'a été ſi bien établie que la vôtre en Angleterre & en Hollande. Les Anglois, aſſez diſpoſés naturellement à eſtimer ce qui leur appartient, renoncent à cette opinion ſouvent bien fondée, & croyent faire honneur à leur Benjamin Johnſon (1), de le nommer LE CORNEILLE D'ANGLETERRE. Monſieur Waller, un des plus beaux eſprits du ſiécle, attend toujours vos Piéces nouvelles, & ne manque pas d'en traduire un acte ou deux en vers anglois, pour ſa ſatisfaction particuliere (2). Vous étes le ſeul de notre Nation, dont les ſentimens ayent l'avantage de toucher les ſiens. Il

(1) Benjamin Johnſon, célébre Poëte Anglois, fleuriſſoit ſous les regnes de la Reine Eliſabeth, de Jacques I. & de Charles I. Comme il étoit verſé dans la lecture des Anciens, il en profita habilement, & donna au Théatre Anglois une forme & une régularité qu'il n'avoit point eu juſqu'alors. Il a fait des Tragédies, comme le SEJAN & le CATILINA, qui ont eu l'approbation des Connoiſſeurs. On eſtime infiniment ſes Comédies, particuliérement celles qui ont pour titre : VOLPONE OU LE RENARD, l'ALCHYMISTE, la FOIRE DE LA SAINT BARTHELEMI & la FEMME QUI NE PARLE POINT. Monſieur de Saint-Evremond étoit charmé de cette derniere Piéce. Ben. Johnſon mourut en 1637, âgé de 63 ans. Il eſt enterré dans l'Abbaye de Weſtminſter. Pour toute Epitaphe on s'eſt contenté de mettre ces paroles ſur ſa tombe. O RARE BEN. JOHNSON !

(2) M. Waller a travaillé à la traduction angloiſe du *Pompée* de Corneille, conjointement avec Charles Sackville, Comte de Dorſet, un des plus beaux eſprits d'Angleterre, mort en 1706. C'eſt tout ce qui nous reſte de ſes traductions de Corneille.

demeure d'accord qu'on parle & qu'on écrit bien en France : il n'y a que vous, dit-il, de tous les François qui ſache penſer. Monſieur Voſſius, le plus grand admirateur de la Grece, qui ne ſauroit ſouffrir la moindre comparaiſon des Latins aux Grecs, vous préfere à Sophocle & à Euripide.

Après des ſuffrages ſi avantageux, vous me ſurprenez de dire que votre réputation eſt attaquée en France. Seroit-il arrivé du bon goût comme des modes, qui commencent à s'établir chez les Etrangers, quand elles ſe paſſent à Paris ? Je ne m'étonnerois point qu'on prît quelque dégoût pour les vieux Héros, quand on en voit un jeune qui efface toute leur gloire : mais ſi on ſe plaît encore à les voir repréſenter ſur nos Théatres, comment ne peut-on pas admirer ceux qui viennent de vous ? Je croi que l'influence du mauvais goût s'en va paſſer ; & la premiere Piéce que vous donnerez au public, fera voir, par le retour de ſes applaudiſſemens, le recouvrement du bon ſens & le rétabliſſement de la raiſon. Je ne finirai pas ſans vous rendre graces très-humbles de l'honneur que vous m'avez fait. Je me trouverois indigne des louanges que vous donnez à mon jugement : mais comme il s'occupe le plus ſouvent à bien connoître la beauté de vos ou-

vrages, je confonds nos intérêts, & me laisse aller, avec plaisir, à une vanité mêlée avec la justice que je vous rends.

LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE LIONNE.

VOTRE impatience de mon retour augmente la mienne, pour avoir le plaisir de vous recevoir : mais vous ne sauriez m'ôter tout-à-fait la crainte que des sollicitations trop vives auprès de Monsieur de Lionne le Ministre, ne vous rendent moins agréable & mes intérêts importuns. Je dois être assez équitable pour ménager sa bonne volonté, & croire que les grandes affaires dont il est chargé tous les jours, ont quelque chose de plus pressant que les miennes. Votre activité pour vos amis me donne ce soupçon-là ; mais il ne me dure pas long-temps ; votre adresse me rassûre, & me persuade que vous prendrez toujours votre temps fort à propos. J'eusse été bien fâché que la comparaison de Monsieur le Prince, la Lettre détournée & le Portrait de ***, se fussent trouvés en la disposition

de Monſieur Barbin (1). Pour tout le reſte, il eſt devenu vôtre par votre larcin, pourvû que mon nom n'y paroiſſe point, & que je n'y contribue en rien : ainſi la choſe & les manieres dépendent de vous. Vous étes trop raiſonnable pour être auſſi piqué que vous ſemblez l'être, de ce que je vous écrivis ſur les Imprimeurs de Hollande. Je n'ai eu autre deſſein que de vous faire voir combien j'eſtime la délicateſſe d'un ſtile auſſi poli que le vôtre. Dans la vérité, on ne peut pas mieux écrire que vous faites.

Le nouvel Ecrit de Liſola (2) a été imprimé à Bruxelles : il n'en eſt venu ici que ſept ou huit exemplaires. Un de mes amis me le lut, & ne me le voulut pas laiſſer. C'eſt une ſuite des remarques ſur la Lettre de Monſieur de Lionne le Miniſtre, où il tâche de prouver que toutes les avances qu'on fait à Paris pour la Paix, ſont des amuſemens & des artifices pour empêcher l'Angleterre & la Hollande de s'oppoſer à la Conquête des Pays-Bas. Il maintient que le deſſein d'attaquer la Franche-Comté

(1) Libraire de Paris.

(2) François Baron de Liſola, étoit de Beſançon. Il ſe mit au ſervice de l'Empereur, qui l'employa dans diverſes Ambaſſades, où il ſe fit connoître d'une maniere très avantageuſe. Pendant la Guerre de Flandre, la Garniſon de Lille ayant intercepté une LETTRE que M. de Lionne écrivoit au Roi, M. de Liſola publia des REMARQUES ſur cette Lettre. Il écrivit encore quelques autres ouvrages contre la France. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article LISOLA.

& celui de faire la Paix, étoient incompatibles, tirant des conſéquences de tout. Dans ſes remarques, il y a des choſes très-ſpirituelles, mais il y a trop de railleries pour une matiere ſi importante. Les Eſpagnols ne ſauroient s'empêcher d'accepter l'alternative : l'Angleterre & la Hollande ſont maîtreſſes de la Paix; mais le Marquis de Caſtelle Rodrigue (1) ne ſouhaite rien tant que la continuation de la Guerre, qui mettra les Hollandois & les Anglois dans ſon parti. On ſouhaite fort la Paix ici, & on ne néglige rien qui puiſſe regarder la Guerre.

Je ſuis fort obligé à Monſieur Corneille de l'honneur qu'il m'a fait. Sa Lettre eſt admirable, & je ne ſai s'il écrit mieux en vers qu'en proſe. Je vous ſupplie de lui rendre ma réponſe, & de l'aſſûrer que perſonne au monde n'a tant d'eſtime pour tout ce qui vient de lui, que moi. Je n'ai lû ni l'AMPHITRION (2), ni LAODICE (3); mais en jettant les yeux par hazard ſur LAODICE, les vers m'y ont arrêté plus que je ne penſois. Je vous prie de remercier l'Auteur pour moi de la bonté qu'il a eue de m'envoyer ſa Piéce : je la lirai avec grand ſoin, & avec autant de plaiſir aſſû-

(1) Gouverneur des Pays-Bas.

(2) Comédie de Moliere.

(3) Tragédie de Corneille le jeune.

rément. Vous n'aurez point de complimens pour votre particulier; les amitiés bien établies rejettent tout ce qui peut sentir la cérémonie.

Depuis votre Lettre écrite, j'ai lû un Acte de LAODICE qui m'a semblé fort beau.

Moliére surpasse Plaute dans son AMPHITRYON, aussi bien que Térence dans ses autres Piéces.

AU MESME.

RIEN n'est si doux en amitié, aussi bien qu'en amour, que l'expression d'une véritable tendresse; & on ne sauroit mieux la témoigner, qu'en prenant part au malheur de ceux qu'on aime. Votre déplaisir du mauvais succès de mon affaire, emporte la moitié du mien, & me met en état de pouvoir supporter doucement ce qui m'en reste. Je n'avois rien sû de tout ce que vous m'écrivez, aucun de mes amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discrétion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept années entieres de malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir, si elles n'ont pû me for-

mer une vertu à réſiſter. Pour finir un diſcours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop auſtere pour celui qu'on entretient, je vous dirai en peu de mots, que j'aurois bien ſouhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoiſſe, & quelques amis auſſi chers par le témoignage de leur amitié, que par la conſidération de leur mérite. Cependant il ne faut pas ſe déſeſperer pour vivre chez une Nation où les agrémens ſont rares. Je me contente de l'indolence, quand il ſe faut paſſer des plaiſirs : j'avois encore cinq ou ſix années à aimer la Comédie, la Muſique, la bonne chere ; & il faut ſe repaître de police, d'ordre & d'économie, & ſe faire un amuſement languiſſant à conſidérer des vertus hollandoiſes peu animées. Vous m'obligerez de rendre mille graces très-humbles à Monſieur de Lionne le Miniſtre, de la bonté qu'il a eûe pour moi. Je ſuis un ſerviteur ſi inutile, que je n'oſerois même parler de reconnoiſſance ; mais je n'en ſuis pas moins ſenſible à l'obligation. Vous m'obligerez auſſi de m'écrire de l'état de mon affaire, & ce qui a été répondu. Votre Lettre ſera aſſûrément tenue dans le paquet de Monſieur d'Eſtrades, quand il ſera ici. Pour les airs & ce qu'il y a de nouveau, je ne lui veux pas coûter tant de ports : mais ne m'envoyez rien qui ne vous ait fort plû,

ſoit en muſique, ſoit en autre choſe. Pour ces bagatelles, où je me ſuis amuſé quelquefois, je n'ai rien que la moitié d'un diſcours qui eſt encore tout brouillé. Il y a une année qu'il me prit envie de traiter *l'Intérêt ſale & vilain, la Vertu toute pure & le ſentiment d'un homme du monde, qui fait le tempérammment, & qui tire de l'un & de l'autre ce qui doit entrer dans le commerce.* J'avois laiſſé ces papiers en Angleterre, que j'ai trouvé perdus, à la réſerve de quelques périodes du dernier Ecrit. Je tâcherai de les rajuſter; mais comme elles ont trop de liaiſon avec les autres qui ſont perdus, je ne crois pas que cela puiſſe être fort bien.

L'INTEREST

Dans les perſonnes tout-à-fait corrompues.

Le Corrompu parle.

J'AI paſſé, Meſſieurs, par toutes les conditions; & après une exacte réflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent occuper ſolidement un

homme ſage ; le ſoin d'acquérir & celui de conſerver. L'*Honneur* n'eſt qu'un entêtement de jeunes gens : c'eſt par-là qu'on commence ſa réputation quand on eſt fou, & on la finit par ce qu'on appelle *Corruption*, ſi-tôt qu'on eſt ſage.

Quant à moi, je n'eus jamais l'eſprit gâté de chiméres. *Devoir*, *Amitié*, *Gratitude*, *Obligation*, & le reſte de ces erreurs qui font les liens des ſots & des foibles, ne m'ont pas gêné un moment en toute ma vie. La nature me fit naître avec le vrai génie de l'Intérêt, que j'ai cultivé par l'étude & fortifié par l'expérience. L'avidité qui fait le même effet pour le bien, que l'ambition pour la puiſſance, m'a élevée aux grands profits, ſans me faire tomber dans la nonchalance des petits gains.

On gagne en cent façons différentes, qui font autant de fruits différens de notre induſtrie. Il ſeroit difficile d'en faire bien le détail : mais on ne ſe trompera jamais, ſi on tient pour maxime principale de *préferer l'Utile à l'Honnête*. S'attacher à l'Utile, c'eſt ſuivre le deſſein de la nature, qui par un ſecret inſtinct nous porte à ce qui nous convient, & nous oblige de ramener tout à nous-mêmes. L'*Honneur* eſt un devoir imaginaire, qui, pour la conſidération d'autrui, nous fait abſtenir des biens que nous pourrions avoir, ou nous défaire

de ceux que nous devrions garder.

Pour ce qui touche la conſervation, n'eſt-il pas juſte de ménager avec ſoin ce qu'on a ſu amaſſer avec peine? Tant que nous aurons de l'argent dans nos coffres, nous aurons des amis & des ſerviteurs aſſurés (1) : ſi nous l'épuiſons par une vaine libéralité, nous ne ferons que laiſſer aux hommes la liberté d'être ingrats, perdant ce qui les attire à nous ſûrement, pour les rattacher à eux-mêmes. Il eſt peu de perſonnes reconnoiſſantes; & quand nous pourrions en rencontrer, il eſt certain que le prix de la gratitude approche rarement de celui du bienfait.

Il y a une choſe de grand uſage, que j'ai heureuſement pratiquée; c'eſt, Meſſieurs, de promettre toujours, & de ne donner preſque jamais. On tire plus de ſervice par les promeſſes que par les préſens; car les hommes ſe mettent en état de mériter ce qu'ils eſperent de nous : mais ils ne ſavent gré qu'à eux-mêmes de ce qu'ils reçoivent; ils le font paſſer pour une récompenſe de leurs peines, ou pour un effet de leur induſtrie. Encore parmi les ingrats, ceux-ci me paroiſſent le moins à craindre, parce qu'ils nous détrompent auſſi-tôt, & ne ſauroient nous coûter qu'un ſeul bienfait.

Vous en trouverez de beaucoup plus

(1) Penſée de Machiavel.

dangereux, qui nous prêchent le bien qu'on leur fait, jusqu'à importuner tout le monde. Ils ont toujours le nom de leur Bienfaiteur dans la bouche, & son portrait dans leur chambre ; mais qu'arrive-t'il de ce vain appareil de reconnoissance ? Ils s'en forment un titre pour une nouvelle prétention ; & tandis que vous les croyez occupés à reconnoître la grace qu'ils ont reçûe, ils croyent s'être rendus dignes d'une autre, qu'ils ne manquent pas de demander. Belle subtilité de nos jours d'avoir tourné la gratitude du côté de l'avenir, elle qui n'avoit été jusqu'ici que le ressentiment d'une obligation passée !

Comme vous avez à vivre avec des gens qui font des desseins sur vous, c'est à vous à prendre des précautions contr'eux ; & au lieu de vouloir démêler les bonnes & les mauvaises intentions par la délicatesse du discernement, je trouve à propos de s'en garantir par une défiance générale de tous les hommes. Cependant, pour ne laisser pas établir un mécontentement universel qui vous feroit abandonner de tout le monde, il sera bon de paroître désintéressé quelquefois par un secret dessein d'intérêt ; il sera bon de donner au public certaines actions de franchise apparentes, mais en effet concertées, & de contraindre votre naturel à faire une grace aussi noblement, que

si elle partoit d'une véritable inclination. Par-là vous ferez oublier les dégoûts du passé, & laisserez en vûe des agrémens pour l'avenir.

Mais dans ces rares occasions, le secret est de choisir un mérite bien reconnu, ou l'un de ces sujets agréables qui plaisent à tous les hommes. Par cette estime ou cette amitié universelle, chacun, sottement, se croit obligé d'un bien qui n'est reçû que d'un seul. Après l'éclat d'une si belle action, laissez reposer le monde dans l'opinion de votre générosité, & prenez plaisir quelque temps à jouir de l'adulation des flatteurs & de l'approbation des mauvais Juges.

Comme vous aurez excité par-là des desirs, & laissé concevoir des espérances, tous ceux qui pensent avoir quelque mérite, tâcheront de le faire valoir auprès de vous. Vos ennemis chercheront des voyes secrettes de se raccommoder, pour n'avoir pas l'exclusion de vos bienfaits ; vos amis animés d'un nouveau zéle, s'efforceront de les mériter ; & les personnes qui vous sont particuliérement attachées, redoubleront leurs soins & leur assiduité dans les fonctions de leurs charges.

Alors, voyant tout le monde bien réuni sur vos louanges, vous reprendrez insensiblement vos manieres accoutumées. Votre commerce deviendra plus difficile : vous

voir, ne ſera pas une petite grace; vous parler en ſera une plus grande: les rides de votre viſage rebuteront les fâcheux, & vos agrémens ſatisferont les mal-habiles: votre familiarité, quelque ingrate qu'elle ſoit, ſera ménagée comme une faveur précieuſe; & pour achever ce diſcours en peu de mots, vous mettrez en uſage toutes les choſes vaines pour les autres, & prendrez ſagement toutes les ſolides pour vous.

LA VERTU
TROP RIGIDE.

Le Vertueux parle.

J'AI paſſé, comme vous, par toutes les conditions; & après une exacte réflexion ſur la vie, je ne trouve que deux choſes qui puiſſent la rendre heureuſe; la modération de ſes deſirs, & le bon uſage de ſa fortune.

Ceux à qui la raiſon donne le repos que nous ôte la fantaiſie, vivent exempts de beaucoup de maux, & ſont en état de goûter les biens les plus véritables. Un homme élevé aux grandeurs, qui ſait trouver aux autres leur fortune dans la ſienne, joint un grand mérite à un grand bonheur; & il n'eſt pas

pas plus heureux par le bien qu'il possede, que par celui qu'il sçait faire : mais qui, comme vous, cherche son intérêt avec tout le monde, & ne peut souffrir que personne le trouve avec lui, celui-là se rend indigne de toute societé : il devroit être banni du commerce de tous les hommes.

Cependant, quelque mauvaise opinion que j'aye de vous, il me semble qu'il y a de la vanité dans la confession de vos vices. La nature n'a pas laissé en votre pouvoir d'être aussi méchant que vous voulez l'être. On n'est pas tout-à-fait ingrat impunément; on ne trahit point sans remords; on n'est pas si avide du bien d'autrui, ni si avare du sien sans quelque honte. Et quand vous auriez composé avec vous-même, exempt de combats intérieurs & d'agitations secrettes, il vous reste encore à compter avec le monde, dont vous aurez à essuyer des reproches importuns & des accusations fâcheuses.

Pour ce génie d'intérêt dont vous nous parlez, c'est ce qui vous rend méprisable : car on trouve d'illustres scélerats ; mais il ne fut jamais d'illustre avare. La grandeur de l'ame ne peut compatir avec les ordures de l'avarice. D'ailleurs, qu'y a-t'il de plus injuste, que d'attirer à soi tout ce qui fait le commerce & la commodité du genre humain, pour ne l'employer à aucun usage ?

C'eſt entretenir le crime, & dérober au public, par un vol continuel, ce qu'on a tiré une fois des particuliers.

Ceux qui prennent avec violence, pour répandre avec profuſion, ſont beaucoup plus excuſables. Leur dépenſe eſt comme une eſpece de reſtitution : les dépouillés ſemblent rentrer en quelque part de leur bien, quand la magnificence expoſe à leurs yeux ce que la force avoit arraché de leurs mains. Si la mauvaiſe réputation vous eſt indifférente, ſi l'injuſtice ne vous touche point, ayez au moins quelque conſidération pour votre repos.

Depuis que l'argent s'eſt rendu maître de vos deſirs, qu'il ſoit chez vous ou qu'il ſoit ailleurs, il fait également votre peine : ce que vous manquez à gagner, vous afflige, ce que vous poſſédez, vous inquiéte ; ce que vous n'avez plus, vous tourmente : &, comme il n'y a rien de ſi agréable que d'avoir du bien & de s'en ſervir, il n'y a rien de ſi malheureux que d'être avide & trop ménager tout enſemble.

J'avoue que votre diſcours ſur les Ingrats n'eſt pas moins ingénieux que véritable ; mais on peut dire que cette délicateſſe vous vient plus de vos obſervations que de votre expérience. Vos grandes précautions contre l'ingratitude, marquent moins de haine pour elle, que d'averſion

pour la générosité ; & véritablement vous ne fuyez pas moins les reconnoissans que les ingrats : les uns & les autres reçoivent des graces, & votre intention est de n'en point faire. Capable de pardonner les injures qu'on vous fait, vous étes irréconciliable lorsque vous avez fait un plaisir, s'il ne vous en attire un autre plus considérable.

Puisque je me suis engagé insensiblement en cette matiere de bienfaits, je la veux pousser encore davantage. Il y a des hommes de l'humeur du Cardinal Ximenès, qui n'accordent jamais ce qu'on leur demande, pour n'être pas prévenus, disent-ils, dans leurs desseins, ni troublés dans l'ordre du bien qu'ils veulent faire. Il y a des hommes jaloux de l'honneur de leurs mouvemens, qui refusent tout aux inspirations des autres : cela peut venir quelquefois d'un bon principe, & se rencontrer en des ames fort élevées ; mais le plus souvent ce sont jalousies malhonnêtes & fausses délicatesses d'honneur, que produit une véritable répugnance à faire des graces.

Permettons aux misérables de s'expliquer à nous dans leurs besoins, puisque nous ne songeons pas à eux dans notre abondance. N'ayons pas honte de devoir à autrui la pensée d'une bonne action, &

laiſſons toutes les avenues libres à ceux qui nous conſeillent de bien faire.

Cependant, nous croirions être gouvernés, ſi nous ne nous rendions difficiles à la perſuaſion du bien, tandis que nous nous penſons bien maîtres de nous, dans la crédulité la plus grande que nous puiſſions avoir pour le mal. Chacun craint l'aſcendant de ſes amis, s'ils veulent rendre un bon office auprès de lui : chacun prend pour des ouvertures de cœur & des témoignages d'amitié, le ſecret d'une impoſture, & l'artifice des mauvaiſes impreſſions qu'on lui donne. C'eſt là, pourtant que la précaution eſt honnête ; c'eſt là qu'on peut être ſur ſes gardes avec jalouſie ; c'eſt là qu'il faut ſe défendre des inſinuations délicates qui nous conduiſent inſenſiblement à mal faire.

Mais, pour quitter des diſcours trop généraux, que vous ſert de ménager ſi finement la liberté de vous voir & de vous parler ? A quoi bon ce grand art qui régle tous les plis de votre viſage, qui gouverne vos *Agrémens* & vos *Rides ?* Donner à propos, & refuſer avec raiſon, ſeroit plus utile pour les autres & plus commode pour vous. C'eſt un petit mérite que de faire le fin avec des gens qui ſont dans votre dépendance. Vous penſez montrer la ſubtilité de votre eſprit, & vous ne faites voir que la malice de votre naturel.

Cette induſtrie que vous employez à trouver des *choſes vaines pour les autres*, eſt vaine elle-même pour vous. Chaque jour vous apporte des richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage : vos biens augmentent, vos ſens qui en doivent jouir diminuent. Vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même. Que devient donc cette naiſſance ſi heureuſe ? Quelle utilité de ce beau génie d'intérêt ? Vous paſſez votre vie parmi des tréſors ſuperflus, dont l'avarice ne vous laiſſe pas la diſpoſition, & dont la nature vous empêche la jouiſſance. Malheureuſe fortune qui ne regarde ni vous ni les autres, que par l'inquiétude de vos ſoins & par le chagrin de leur envie !

SENTIMENT

D'un honnête & habile Courtiſan ſur cette VERTU RIGIDE *& ce* SALE INTEREST.

JE ſuis fâché, Monſieur, qu'une Vertu trop ſévere vous anime ſi fort contre le Vice. Ayez plus d'indulgence pour les vicieux, ou du moins un peu plus de délicateſſe dans la maniere de vos corrections.

Je ſai que la raiſon nous a été donnée

pour régler nos mœurs ; mais la raison, autrefois rude & austere, s'est civilisée avec le temps ; elle ne conserve aujourd'hui presque rien de son ancienne rigidité : il lui a fallu de l'austérité pour établir des loix qui pussent empêcher les outrages & les violences : elle s'est adoucie pour introduire l'honnêteté dans le commerce des hommes ; elle est devenue délicate & curieuse dans la recherche des plaisirs, pour rendre la vie aussi agréable qu'on avoit tâché de la rendre sûre & honnête. Ainsi, Monsieur, il faut oublier un temps où c'étoit assez d'être sévere pour être crû vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés, font une partie du mérite présentement.

Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde : mais trouvez bon que les délicats nomment plaisir, ce que les gens rudes & grossiers ont nommé vice ; & ne composez pas votre vertu de vieux sentimens qu'un naturel sauvage avoit inspiré aux premiers hommes.

Il me semble que vous débutez mal avec des Courtisans, de leur prêcher sans cesse la modération de leurs desirs, eux qui font de leur ambition leur plus grand mérite. Vous pourriez peut-être leur inspirer le dégoût du monde ; mais de les réduire dans la Cour à régler si justement leurs préten-

ſions, c'eſt ce qu'il ne faut pas entreprendre. On peut preſque ſe paſſer de tout, éloigné d'elle : il eſt difficile, quand on y vit, de ne pas deſirer beaucoup, & malhonnête de ſe borner aiſément à peu de choſe.

Parmi tant d'intérêts différens, où ſe rencontre le vôtre, c'eſt avec peine que l'ambition & la vertu ſe concilient. On doit louer la délicateſſe de ceux qui trouvent moyen de les accommoder enſemble. Il faut ſe contenter quelquefois du bien qui n'eſt pas entier, & tantôt ſe ſatisfaire du moindre mal : il ne faut pas exiger une probité ſcrupuleuſe, ni crier que tout eſt perdu dans une médiocre corruption.

Les Dieux, dit quelqu'un, *n'ont jamais fait un plus beau préſent aux hommes, que l'ame du dernier Caton ; mais ils ſe trompérent au temps qu'ils voulurent la donner :* Sa vertu qui eût été admirable dans les commencemens de la République, fut ruineuſe ſur ſes fins, pour être trop pure & trop nette. Ce juſte Caton qui pouvoit ſauver ſa Patrie, s'il ſe fût contenté de rendre ſes Citoyens moins méchans, la perdit, & ſe perdit lui-même, pour en vouloir faire inutilement des gens de bien. Une probité moins entiere, qui ſe fût accommodée aux vices de quelques particuliers, eût empêché l'oppreſſion générale. Il falloit ſouffrir

la puiſſance, pour éviter la tyrannie; & par-là on eût conſervé la République, à la vérité corrompue, mais toujours République.

Ainſi, Monſieur, ne regardons pas tant le monde comme il doit être, quon ne le puiſſe ſouffrir comme il eſt : que cette indulgence néanmoins ne ſoit pas pour nous. Cherchons des tempérammens pour les autres, & ſoyons ſéveres pour nous-mêmes : ennemis du vice en nos propres conſciences, n'ayons pas horreur des vicieux, pour ne pas rendre les hommes nos ennemis.

Car, à quoi ſongez-vous de parler des avares & des ingrats, comme de monſtres qui vous effrayent? Je ſai que l'ingratitude & l'avarice ſont de fort vilaines qualités : mais, puiſqu'elles ſont ſi communes dans le monde, ou réſolvez-vous de les ſouffrir, ou ſauvez-vous dans la ſolitude; & portez dans une retraite cette vertu qui aura fait haïr votre perſonne dans une Cour.

Si vous voulez corriger les ingrats, inſpirez aux Grands un meilleur choix pour des perſonnes reconnoiſſantes. Quand on les verra plus délicats & plus ſoigneux dans la diſtribution de leurs graces, les perſonnes obligées ſe feront une étude particuliere de reconnoître ces bienfaits. S'il vous prend envie de changer l'humeur d'un avare, ne croyez pas en venir à bout par de

beaux

beaux diſcours ; toute la morale y ſeroit employée ſans aucun effet : propoſez-lui des fortunes conſidérables qui ſe font par la dépenſe, inſinuez le mépris où fait tomber une économie ſordide, parlez de l'avantage que prennent ſur lui les perſonnes de ſa condition, par un honnête uſage de leur bien ; & pour le guérir d'un ſale intérêt, n'oubliez jamais de lui en mettre devant les yeux un autre honorable.

Repréſentez à votre artificieux intéreſſé, que toutes ſes machines feront leur effet contre lui-même. Il veut des ſerviteurs fidéles, & l'exemple de ſa méchante foi corrompra les ſiens : il ſe fait une habileté ingénieuſe de promettre & de ne rien donner : on ſe fera un droit plus ingénieux de le piller, & chacun fera lui-même ſa récompenſe : il tient ſes amis dans une familiarité honteuſe, ſans aucun crédit ; ce leur eſt un moyen d'étudier ſes défauts, de pénétrer ſes affaires, ſans que rien les oblige à la diſcrétion & au ſecret.

Pour ces bienfaits concertés que produiſent la méditation & le deſſein, comme ce n'eſt qu'un petit intervale dans une vilaine conduite, ils ne font qu'une légere ſuſpenſion dans les cœurs, & ſi-tôt que votre Corrompu retourne à ſon premier procedé, le monde auſſi diligent reprend ſa premiere haine.

Par de ſemblables raiſons, vous lui ferez comprendre les avantages que l'on peut tirer de la vertu, & le préjudice qu'apporte un ſale intérêt. C'eſt la délicateſſe que j'ai deſirée dans la maniere de vos corrections, ne pouvant ſouffrir que vous vous érigiez en philoſophe ou en dévot de profeſſion, pour vous animer d'un eſprit chagrin & importun contre les vices. Car enfin, Monſieur, qu'eſpérez-vous de ce beau ſermon? *Chaque jour vous apporte des richeſſes, & chaque jour vous en retranche l'uſage : vos biens augmentent, & vos ſens qui en doivent jouir diminuent : vous gagnez des choſes étrangeres, & vous vous perdez vous-même.* Ces gens-là prennent la choſe tout autrement. L'argent qui leur vient eſt la conſolation du jour qui s'en va. L'affoibliſſement de leurs ſens eſt réparé, ce leur ſemble, par l'augmentation de leurs biens; & quand ils ſe perdent eux-mêmes, ils croyent en quelque ſorte ſe recouvrer dans l'acquiſition des choſes étrangeres. Votre ſageſſe, Monſieur, eſt trop pure pour des hommes ſi corrompus; il y a trop d'éloignement de vous à eux, pour pouvoir jamais convenir enſemble. Contentons-nous d'être gens de bien pour nous, & n'affections pas une probité qui nous rende fâcheux aux autres : choiſiſſons le commerce des honnêtes gens, ſans avoir en horreur ceux qui ne le ſont

pas : souffrons toutes sortes de personnes, & pratiquons le plus celles qui nous plaisent davantage.

Comme il y a peu de ces pleines vertus qui puissent tout-à-fait vous satisfaire, il y a peu de vices extrêmes qui doivent vous aigrir avec raison. D'ailleurs, si on trouve des défauts au plus honnête homme, quand on l'étudie bien, on découvre quelque chose de bon en celui qui l'est le moins, quand on se donne la peine de le connoître. On voit rarement dans les hommes que tout soit vertu, tout soit vice : les bonnes & les mauvaises qualités sont confondues, & un discernement délicat peut faire la séparation de ce mélange.

Un avare ne laisse pas d'avoir des amis & de les servir, quoiqu'il aime son argent beaucoup plus qu'eux. S'il a du crédit, il les servira dans leurs affaires, & sera bien aise que ses diligences l'acquittent envers eux des offices de l'amitié. Un autre méritera la douceur de votre commerce par une amitié pure & un esprit agréable, que son peu d'industrie vous rend inutile, dès qu'il faut agir pour vos intérêts. Je connois des paresseux que le moindre office à rendre met au désespoir, à qui une nonchalance naturelle ne permet pas le plus foible mouvement qu'il se faut donner pour vous servir; mais en qui vous trouverez

les aſſiſtances les plus ſolides de bien & d'argent, quand vous n'exigerez ni leurs ſoins, ni leurs peines.

Comme il y a des perſonnes trop économes & très-agréables, ôtez-leur toute allarme de dépenſe; & fréquentant peu leurs maiſons, jouiſſez avec plaiſir de leur compagnie dans la vôtre. Tel homme fera un plaiſir de bonne grace, qui n'aura pas reconnu un bienfait; & peu ponctuel à témoigner ſa gratitude, il laiſſera la reconnoiſſance à votre diſcrétion. Il y a des perſonnes légeres & extravagantes, dont le commerce ordinaire ſe doit éviter, & dont la témérité vous peut être utile une fois plus que la prudence des ſages. Les prudens agiront moins dans vos intérêts; mais leur jugement reglera votre conduite.

D'ailleurs, nous ne ſommes pas toujours les mêmes : c'eſt faire trop d'honneur à la nature humaine, que de lui donner de l'uniformité : celui qui vous néglige aujourd'hui avec froideur, cherchera demain par quelque mouvement extraordinaire l'occaſion de vous ſervir. Enfin, les hommes ſont changeans & divers, mêlés de bonnes & de mauvaiſes parties. Tirons d'eux ce que l'induſtrie nous en peut faire tirer honnêtement; & ne fuyons pas des perſonnes pour leurs défauts, qui pourroient avec autant de droit nous éviter pour les nôtres.

Il est temps de recueillir en peu de mots, ce que l'on peut dire sur des sentimens si opposés. Ils ont cela de commun dans leur opposition, qu'ils nous tiennent, quoique différemment, trop attachés à nous-mêmes. Les uns, par l'amour propre d'une vertu qui n'est bonne que pour nous, nous éloignent trop de la vie civile : les autres, nous jettent dans la societé, pour rapporter les droits du public à notre utilité seule. Si nous voulons suivre les premiers, tout sera vice pour nous, dans l'idée d'une vertu que le monde ne met point en usage : si nous nous laissons aller à ceux-ci, il n'y aura plus de foi ni d'honnêteté parmi nous. Nous vivrons parmi les hommes, comme si nous n'étions pas de leur espece, indifférens au mérite, exempts de leurs passions, insensibles à leurs plaisirs & possédés de notre seul intérêt. D'un côté, les intentions sont trop pures : de l'autre, trop corrompues : mais on se passe plus aisément du bien, qui ne produit pas une vertu inutile, qu'on ne souffre les effets d'une si dangereuse corruption.



LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE LIONNE.

MONSIEUR,

Peut-être n'êtes-vous pas à Paris ; peut-être y êtes-vous, & que votre ſilence eſt plûtôt un effet de votre oubli, que de votre abſence : mais quand cela ſeroit, je vous ai trop d'obligation de vos ſoins paſſés, pour me plaindre de votre indifférence préſente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une réponſe, & rétablir un commerce qui vous déroberoit des heures que vous ſaurez mieux employer : mais, Monſieur, vous devez quelque choſe encore à votre amitié, & vous vous en acquitterez ſi vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire ſavoir que vous vous portez bien. La nouvelle de votre ſanté me donnera une joie où vous étes plus intéreſſé que perſonne ; & ſi vous étiez de mon hu-

meur, vous croiriez que se bien porter, vaut mieux que commander à tout le monde. Il n'est point de trésors qui vaillent une année de santé.

Excusez, Monsieur, le caquet d'un infirme, qui se trouvant un quart-d'heure de santé, ne croit pas qu'on puisse parler d'autre chose. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de votre bras cassé & de toutes vos blessures. Aujourd'hui que vous êtes pleinement guéri, goûtez-en le plaisir, & me laissez faire de tristes réflexions sur la chanson que vous m'avez apprise.

> Mais, hélas ! quand l'âge nous glace,
> Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il y a quelques airs aussi agréables que celui-là dans la Musique de LA FESTE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui est plus que jamais, &c.

AU MESME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les airs que vous m'avez envoyés. J'aurois mille graces à vous rendre; mais connois-

ſant votre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux remercimens ; car le redoublement continuel des obligations pourroit fatiguer une reconnoiſſance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je ſuis ſenſible comme je dois, & que vous pouvez diſpoſer de moi plus que d'homme que vous connoiſſiez.

Je n'ai jamais été ſi ſurpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à Amſterdam. Il y a environ vingt ans que je fis de petits diſcours ſur les maximes qui ſont dans ce petit Livre-là : je ne ſai qui les a pû avoir.

Continuez, je vous ſupplie, à m'aimer toujours ; & croyez que vous n'aurez jamais un ami plus ſûr & plus paſſionné pour votre ſervice.

Quand il y aura quelque choſe d'agréable, je vous ſupplie de me l'envoyer. Sitôt que la REPONSE de Monſieur Arnault à Monſieur Claude (1) ſera imprimée, je vous ſupplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE de Monſieur Claude, qui ſuivra bien-tôt aſſûrément, *habitâ ratione* du

(1) *La Perpétuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie, défendue contre le Livre du Sieur Claude, Miniſtre de Charenton.* M. Claude y répondit bien-tôt, & les Janſéniſtes n'ont fait qu'une REPLIQUE générale à cet ouvrage. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, aux Articles ARNAULT & CLAUDE.

port, c'est-à-dire, par une autre voie que celle de la poste.

Ne laissez pas de continuer à m'obliger: quelque délicate que soit ma reconnoissance, elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes intérêts.

AU MESME (1).

SI je ne consultois que la discrétion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une réponse que, par honnêteté, vous me voudrez faire: mais, comme je suis homme à songer autant à mon plaisir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir; & tout ce que je puis faire pour vous, Monsieur, est de n'en pas abuser par un trop fréquent usage. Si vous saviez la peine que j'ai à me contraindre là-dessus, vous me pardonneriez aisément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je suis revenu dans une Cour, après avoir été quatre ans dans une République,

(1) Monsieur de Saint-Evremond écrivit cette Lettre après son retour en Angleterre en 1670.

sans plaisir, ni douceur ; car je crois que la Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens : mais enfin, il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; & quelqu'imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres comme un milieu entre les Courtisans François & les Bourguemestres de Hollande. Jusques ici, je pouvois demeurer dans la pesanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois : car je ne me trouve guéres plus avancé vers la France que j'étois ; & l'étude de vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos & me recule de l'indolence, sans m'avancer vers les plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois à vous voir à Paris, ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes gens.

Monsieur le Duc de Buckingham, votre ami, m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monsieur de Lionne le Ministre. Je vous supplie, Monsieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je suis un de ses admirateurs ; mais mon admiration ne vaut pas la peine qu'il s'est donnée, & la seule générosité l'a fait agir si noblement. Je vous conjure d'en avoir assez pour vous souvenir quelquefois de votre très-humble & très-obéissant serviteur.

AU MESME.

QUAND je ne regretterois pas Monsieur de Lionne le Ministre, par mon propre intérêt, votre seule considération m'auroit fait recevoir la nouvelle de sa mort (1) avec beaucoup de douleur. Tout le monde le regrette à Paris, à ce qu'on me mande; & je puis vous assûrer que les Etrangers honorent sa mémoire avec les mêmes sentimens qu'en ont les François. Quelque mérite qu'ayent eu les plus grands Ministres de notre Etat, on s'est toujours réjoui de leur mort, & il a fallu du temps, pour passer de la haine de leur personne, à la vénération de leurs vertus. Monsieur de Lionne est le seul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même instant qu'il est mort. Faire de longs discours sur la mort des grands hommes, c'est vouloir ajoûter quelque chose de triste & de douloureux à la mort même: elle n'a pas besoin de ces aides-là pour être funeste; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous assûrer qu'on ne peut pas être plus véritablement que je suis, &c.

(1) Hugues de Lionne, Marquis de Fresne & de Berny, Ministre & Sécretaire d'Etat, mourut en 1671. Voyez l'ABREGÉ *de sa Vie* dans le MELANGE *curieux des meilleures Pièces attribuées à M. de Saint-Evremond.*

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE CRÉQUY,

Qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma vieillesse.

QUAND nous sommes jeunes, l'opinion du monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres, qu'avec nous. Arrivés enfin à la vieillesse, nous trouvons moins précieux ce qui est étranger : rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui sommes sur le point de nous manquer. Il en est de la vie comme de nos autres biens ; tout se dissipe, quand on pense en avoir un grand fond : l'économie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reste. C'est par-là qu'on voit faire aux jeunes gens, comme une profusion de leur être, quand ils croyent avoir long-temps à le posséder. Nous nous devenons plus chers, à mesure que nous sommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon imagination errante &

vagabonde se portoit à toutes les choses étrangeres : aujourd'hui mon esprit se ramène au corps & s'y unit davantage. A la vérité, ce n'est point par le plaisir d'une douce liaison ; c'est par la nécessité du secours & de l'appuì mutuel qu'ils cherchent à se donner l'un à l'autre.

En cet état languissant, je ne laisse pas de me conserver encore quelques plaisirs : mais j'ai perdu tous les sentimens du vice, sans savoir si je dois ce changement à la foiblesse d'un corps abattu, ou à la modération d'un esprit devenu plus sage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux infirmités de la vieillesse, plus qu'aux avantages de ma vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouir. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma raison la force de les soumettre, s'ils n'ont pas celle de se soûlever. Quelque sagesse dont on se vante en l'âge où je suis, il est mal-aisé de connoître si les passions qu'on ne ressent plus, sont éteintes ou assujetties.

Quoiqu'il en soit, dès-lors que nos sens ne sont plus touchés des objets, & que l'ame n'est plus émûe par l'impression qu'ils font sur elle, ce n'est proprement chez nous qu'indolence : mais l'indolence n'est pas sans douceur ; & songer qu'on ne souffre point de mal, est assez à un homme rai-

sonnable pour se faire de la joie. Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs. Si on fait un bon usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

Quand il m'est arrivé des malheurs, je m'y suis trouvé naturellement assez peu sensible, sans mêler à cette heureuse constitution le dessein d'être constant; car la constance n'est qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle vertu du monde à ceux qui n'ont rien à souffrir; & elle est véritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui souffrent. Les esprits s'aigrissent à résister; & au lieu de se défaire de leur premiere douleur, ils en forment eux-mêmes une seconde. Sans la résistance, ils n'auroient que le mal qu'on leur fait : par elle, ils ont encore celui qu'ils se font. C'est ce qui m'oblige à remettre tout à la nature dans les maux présens : je garde ma sagesse pour le temps où je n'ai rien à endurer. Alors, par des réflexions sur mon indolence, je me fais un plaisir du tourment que je n'ai pas, & trouve le secret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'expérience se forme avec l'âge, & la sagesse est communément le fruit de l'expérience : mais qu'on attribue cette vertu aux vieilles gens, ce n'est pas à dire qu'ils

là possédent toujours. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont toujours la liberté d'être sages, & de pouvoir s'exempter avec bienséance de toutes les gênes que l'opinion a sû introduire dans le monde. C'est à eux seulement qu'il est permis de prendre les choses pour ce qu'elles sont. La raison a presque tout fait dans les premieres institutions : la fantaisie a presque tout gagné sur elle dans la suite. Or la vieillesse seule a le droit de rappeller ce que l'une a perdu & de se dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je tiens scrupuleusement aux véritables devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires, selon qu'ils me choquent ou qu'ils me plaisent; car en ce que je ne dois pas, je me fais une sagesse également de rejetter ce qui me déplaît & de recevoir ce qui me convient. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'intérêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus long-temps à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'amitié est le seul qui me soit doux; & n'étoit la honte qu'on ne répondît pas à la mienne, j'aimerois, par le plaisir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux sujet d'aimer, les sentimens d'amitié peuvent s'enti-

tretenir par la ſeule douceur de leur agrément. Dans un vrai ſujet de haïr, on doit ſe défaire de ceux de la haine par le ſeul intérêt de ſon repos. Une ame ſeroit heureuſe, qui pourroit ſe refuſer toute entiere à certaines paſſions, & ne feroit ſeulement que ſe permettre à quelques autres. Elle ſeroit ſans crainte, ſans triſteſſe, ſans haine, ſans jalouſie; elle deſireroit ſans ardeur, eſpéreroit ſans inquiétude & jouiroit ſans tranſport.

L'état de la vertu n'eſt pas un état ſans peine. On y ſouffre une conteſtation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppoſe à ce qui plaît, ſentant preſque toujours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abſtenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la ſageſſe eſt doux & tranquille. La ſageſſe regne en paix ſur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des ſujets, au lieu que la vertu avoit à combattre des ennemis.

Je puis dire de moi une choſe aſſez extraordinaire & aſſez vraie; c'eſt que je n'ai preſque jamais ſenti en moi-même ce combat intérieur de la paſſion & de la raiſon: la paſſion ne s'oppoſoit point à ce que j'avois réſolu de faire par devoir; & la raiſon conſentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un ſentiment de plaiſir.

Je

Je ne prétens pas que cet accommodement si aisé me doive attirer de la louange : je confesse au contraire, que j'en ai été plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perversion d'intention qui allât au mal, mais de ce que le vice se faisoit agréer comme une douceur, au lieu de se laisser connoître comme un crime.

Il est certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lorsqu'on est jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laisse pas bien examiner ce que nous sentons en nous-mêmes. La foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainsi parler, à se répandre : la multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à soi, ou pour le plus à un petit nombre d'amis, qui s'unissent à nous davantage.

C'est cette humeur-là qui nous retire insensiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'assiduité & l'éloignement. Il nous vient ensuite quelque honte de montrer un vieux visage parmi des jeunes gens, qui loin de prendre pour sagesse notre sérieux, se moquent de nous de vouloir paroître encore

en des lieux publics où il n'y a que de la galanterie & de la gaïeté. Ne nous flattons pas de notre bon sens : une folie enjouée le saura confondre ; & le faux d'une imagination qui brille dans la jeunesse, fera trouver ridicules nos plus délicates conversations. Si nous avons de l'esprit, allons-en faire un meilleur usage dans les entretiens particuliers ; car on se soutient mal dans la foule par les qualités de l'esprit, contre les avantages du corps.

Cette justice que nous sommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injustes à l'égard des jeunes gens. Il ne faut ni louer avec importunité le temps dont nous étions, ni accuser sans cesse avec chagrin celui qui leur est favorable. Ne crions point contre les plaisirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choses agréables qui n'ont que le crime de nous manquer.

Notre jugement doit toujours être le même. Il nous est permis de vivre, & non pas de juger selon notre humeur : il se forme dans la mienne je ne sai quoi de particulier, qui me fait moins considérer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Assemblées ne m'attirent plus aux plaisirs qui se trouvent en les voyant : elles me rebutent des incom-

modités qu'il faut essuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuster. L'abondance me dégoûte dans les repas ; & ce qui est fort recherché me paroît une curiosité affectée. Mon imagination n'aide pas mon goût à trouver plus délicat ce qui est plus rare ; mais je veux du choix dans les choses qui se rencontrent aisément, pour conserver une délicatesse séparée de tout agrément de fantaisie.

De la lecture & du choix des Livres.

J'Aime le plaisir de la lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'esprit, qui ne s'affoiblit pas comme les sens. A la vérité, je cherche plus dans les livres ce qui me plaît, que ce qui m'instruit. A mesure que j'ai moins de temps à pratiquer les choses, j'ai moins de curiosité pour les apprendre. J'ai plus de besoin du fond de la vie que de la maniere de vivre ; & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des agrémens que par des instructions : les livres latins m'en fournissent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau, sans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de livres, où je cherche beaucoup plus le bon

eſprit que le bel eſprit : & le bon goût, pour me ſervir de la façon de parler des Eſpagnols, ſe rencontre ordinairement dans les Ecrits des perſonnes conſidérables. J'aime à connoître les EPITRES de Ciceron & ſon caractére, & celui des gens de qualité qui lui écrivent. Pour lui, il ne ſe défait jamais de ſon art de Rhétorique; & la moindre recommandation qu'il fait au meilleur de ſes amis, s'inſinue auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la fineſſe de ces détours; mais, à mon avis, il y a plus de bon ſens que dans les ſiennes; & c'eſt ce qui me fait juger le plus avantageuſement de la grande & générale capacité des Romains de ce tems-là.

Nos Auteurs font toujours valoir le ſiécle d'Auguſte, par la conſidération de Virgile & d'Horace, & peut-être plus par celle de Mécénas qui faiſoit du bien aux gens de lettres, que par les gens de lettres même. Il eſt certain néanmoins que les eſprits commençoient alors à s'affoiblir auſſi bien que les courages. La grandeur d'ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon diſcours en politeſſe de converſation : encore ne ſai-je, à conſidérer ce qui nous reſte de Mécénas, s'il n'avoit

pas quelque chose de mou qu'on faisoit passer pour délicat. Mécénas étoit le grand favori d'Auguste, l'homme qui plaisoit, & à qui les gens polis & spirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que son goût régloit celui des autres; qu'on affectoit de se donner son tour, & de prendre autant qu'on pouvoit son caractére?

Auguste lui-même ne nous laisse pas une grande opinion de sa latinité. Ce que nous voyons de Térence, ce qu'on disoit à Rome de la politesse de Scipion & de Lélius, ce que nous avons de César, ce que nous avons de Cicéron; la plainte que fait ce dernier sur la perte de ce qu'il appelle *sales, lepores, venustas, urbanitas, amœnitas, festivitas, jucunditas* : tout cela me fait croire, après y avoir mieux pensé, qu'il faut chercher en d'autres temps que celui d'Auguste, le bon & agréable esprit des Romains, aussi-bien que les graces pures & naturelles de leur langue.

On me dira qu'Horace avoit très-bon goût en toutes choses; c'est ce qui me fait croire que ceux de son temps ne l'avoient pas; car son goût consistoit principalement à trouver le ridicule des autres. Sans les impertinences, les affectations, les fausses manieres dont il se moquoit, la justesse de son sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui si grande.

De la Poësie.

LE Siécle d'Auguste a été celui des excellens Poëtes, je l'avoue ; mais il ne s'ensuit pas que ç'ait été celui des Esprits bien faits. La Poësie demande un génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le bon sens. Tantôt, c'est le langage des Dieux ; tantôt, c'est le langage des fous, rarement celui d'un honnête-homme. Elle se plaît dans les fictions, dans les figures toujours hors de la réalité des choses ; & c'est cette réalité qui peut satisfaire un entendement bien sain.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose de galant à faire agréablement des Vers ; mais il faut que nous soyons bien maîtres de notre génie, autrement l'esprit est possédé de je ne sai quoi d'étranger, qui ne lui permet pas de disposer assez facilement de lui-même. *Il faut être sot*, disent les Espagnols, *pour ne pas faire deux Vers ; il faut être fou pour en faire quatre.* A la vérité, si tout le monde s'en tenoit à cette maxime, nous n'aurions pas mille beaux ouvrages, dont la lecture nous donne un plaisir fort délicat : mais la maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profession. D'ailleurs, ceux qui sont capables de ces grandes productions, ne résisteront pas à la force de leur génie

pour ce que je dis ; & il est certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abstiendront seulement de faire beaucoup de Vers, qui se sentiront plus gênés de leur stérilité que de mes raisons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes pour notre plaisir, comme de grands Mathématiciens pour notre utilité : mais il suffit pour nous de nous bien connoître à leurs ouvrages ; & nous n'avons que faire de rêver solitairement comme les uns, ni d'épuiser nos esprits à méditer toujours.

De tous les Poëtes, ceux qui font des Comédies devroient être les plus propres pour le commerce du monde ; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les sentimens & les passions des hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles pensées, on se lasse d'une Poësie qui ramène toujours les comparaisons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos descriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne représentent rien que celles des anciens n'ayent beaucoup mieux représenté : aujourd'hui ce ne sont pas seulement les mêmes idées que nous donnons, ce sont les mêmes expressions & les mêmes rimes. Je ne trouve jamais le *chant des oiseaux*, que je ne me prépare au *bruit des ruisseaux* ; les *Bergeres* sont toujours cou-

chées ſur des *fougeres ;* & on voit moins les *boccages* ſans les *ombrages* dans nos Vers, qu'au véritable lieu où ils ſont. Or, il eſt impoſſible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux ; ce qui n'arrive pas dans les Comédies, où nous voyons repréſenter avec plaiſir les mêmes choſes que nous pouvons faire, & où nous ſentons des mouvemens ſemblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un diſcours où l'on ne parle que de bois, de rivieres, de prés, de campagnes, de jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux : mais ce qui eſt de l'humanité, les penchans, les tendreſſes, les affections, trouvent naturellement au fond de notre ame à ſe faire ſentir : la même nature les produit & les reçoit ; ils paſſent aiſément des hommes qu'on repréſente en des hommes qui voyent repréſenter.

De quelques Livres Eſpagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flatte ; ce qu'il a de tendre me fait toucher : &, comme l'Eſpagne eſt le pays du monde où l'on aime le mieux, je ne me laſſe jamais de lire dans les Auteurs Eſpagnols

gnols des aventures amoureuses. Je suis plus touché de la passion d'un de leurs amans, que je ne serois sensible à la mienne, si j'étois capable d'en avoir encore : l'imagination de ses amours me fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres ouvrages des Auteurs de cette nation, que dans les nôtres ; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de Cervantes en DOM QUICHOTTE, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les Livres que j'ai lûs, DOM QUICHOTTE est celui que j'aimerois mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses. J'admire, comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantes a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoisseur qu'on se puisse imaginer : j'admire la diversité de ses caractéres, qui sont les plus recherchés du monde pour les espéces, & dans leurs espéces les plus naturelles. Quevedo paroît un Auteur fort ingénieux ; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses Livres quand il lisoit DOM QUICHOTTE, que que de les avoir sû faire.

Je ne me connois pas aſſez aux vers italiens, pour en goûter la délicateſſe ou en admirer la force & la beauté : je trouve quelques hiſtoires en cette langue au-deſſus de toutes les modernes, & quelques traités de politique au-deſſus même de ce que les anciens en ont écrit. Pour la Morale des Italiens, elle eſt pleine de *Concetti*, qui ſentent plus une imagination qui cherche à briller, qu'un bon ſens formé par de profondes réfléxions.

J'ai une curioſité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en François, & un grand dégoût de mille Auteurs qui ſemblent n'écrire que pour ſe donner la réputation d'avoir écrit : je n'aime pas ſeulement à lire, pour me donner celle d'avoir beaucoup lû ; & c'eſt ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres où je puis trouver une ſatisfaction aſſûrée.

Les ESSAIS de Montagne, les POESIES de Malherbe, les TRAGEDIES de Corneille & les ŒUVRES de Voiture, ſe ſont établis comme un droit de me plaire toute ma vie. Montagne ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particuliérement l'homme, les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la nature pour nous

donner aux professions ; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choses qui nous conviennent. La science de la Guerre fait l'occupation du Général ; la Politique, du Ministre ; la Théologie, du Prélat ; la Jurisprudence, du Juge. Montagne revient à nous quand la nature nous y raméne, & qu'un âge avancé, où l'on sent véritablement ce qu'on est, rappelle le Prince comme ses sujets, de l'attachement au personnage, à un intérêt plus proche & plus sensible de la personne.

Je n'écris point ceci par un esprit de vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaisies. Je me sens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expression du sentiment que je forme de moi-même, que je ne ferois par des pensées secrettes & des réfléxions intérieures. L'idée qu'on a de soi par la simple attention à se considérer au dedans, est toujours un peu confuse : l'image qui s'en exprime au dehors est beaucoup plus nette, & fait juger de nous plus sainement, quand elle repasse à l'examen de l'esprit après s'être présentée à nos yeux. D'ailleurs, l'opinion flatteuse de notre mérite perd la moitié de son charme si-tôt qu'elle se produit : les complaisances de l'amour propre venant à s'évanouir insensiblement, il ne nous reste qu'un dégoût de sa douceur, &

de la honte pour une vanité auſſi follement conçûe que judicieuſement quittée.

Pour égaler MALHERBE aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois ſeulement retrancher de ſes ouvrages ce qui n'eſt pas digne de lui : nous lui ferions injuſtice de le faire céder à qui que ce fût ; mais il ſouffrira, pour l'honneur de notre jugement, que nous le faſſions céder à lui-même.

On peut dire la même choſe de CORNEILLE (1). Il ſeroit au-deſſus de tous les Tragiques de l'antiquité, s'il n'avoit été fort au-deſſous de lui en quelques-unes de ſes Piéces : il eſt ſi admirable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais, moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a sû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à Corneille de nous plaire légérement, il eſt obligé de nous toucher : s'il ne ravit nos eſprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la différence qu'il y a de lui à lui-même. Il eſt permis à quelques Auteurs de nous émouvoir ſimplement : ces émotions inſpirées par eux, ſont de petites douceurs aſſez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir. Avec Corneille, nos ames ſe pré-

(1) Pierre Corneille.



ſpirituel chez les Italiens, & de plus galant chez les Eſpagnols.

Nous avons quelques Piéces particuliéres en françois, d'une beauté admirable: telles ſont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & de MADAME, par Monſieur de Condom (1). Il y a dans ces Diſcours un certain eſprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur ſans le connoître, autant que les ouvrages après les avoir lûs. Il imprime ſon caractére en tout ce qu'il dit; de ſorte que, ſans l'avoir jamais vû, je paſſe aiſément de l'admiration de ſon diſcours à celle de ſa perſonne.

De la Converſation.

QUelque plaiſir que je prenne à la lecture, celui de la Converſation me ſera toujours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer: je ſouffre néanmoins rarement cette violence. A meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la connoiſſance me rend délicat pour elles; &, ſi elles ne trouvent pas en ma perſonne

(1) Jacques-Benigne Boſſuet, premierement Evêque de Condom, & enſuite Evêque de Meaux. Il eſt mort le 12 d'Avril 1704.

de quoi leur plaire, par une eſpéce de compenſation, je me ſatisfais d'elles malaiſément. Il y en a quelques-unes dont le mérite fait aſſez d'impreſſion ſur mon eſprit, mais leur beauté ſe donne peu de pouvoir ſur mon ame; &, ſi j'en ſuis touché par ſurpriſe, je réduis bien-tôt ce que je ſens à une amitié douce & raiſonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'amour.

Le premier mérite auprès des Dames, c'eſt d'aimer; le ſecond, eſt d'entrer dans la confidence de leurs inclinations; le troiſiéme, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable. Si rien ne nous méne au ſecret du cœur, il faut gagner au moins leur eſprit par des louanges; car, au défaut des amans à qui tout céde, celui-là plaît le mieux, qui leur donne le moyen de ſe plaire davantage. Dans leur converſation, ſongez bien à ne les tenir jamais indifférentes; leur ame eſt ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flattez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites-leur trouver en elles de quoi s'aimer mieux; car enfin il leur faut de l'amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur cœur n'eſt jamais vuide de cette paſſion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque uſage.

On en trouve, à la vérité, qui peuvent avoir de l'eſtime & de la tendreſſe même ſans amour; on en trouve qui ſont auſſi

capables de ſecret & de confiance, que les plus fidéles de nos amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'eſprit & de diſcrétion, que de charme & de beauté ; mais ce ſont des ſingularités que la nature, par deſſein ou par caprice, ſe plaît quelquefois à nous donner : & il ne faut rien conclure en faveur du général, par des endroits ſi particuliers & des qualités ſi détachées. Ces femmes extraordinaires ſemblent avoir emprunté le mérite des hommes ; & peut-être qu'elles font une eſpéce d'infidélité à leur ſéxe, de paſſer ainſi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la converſation des hommes, j'avoue que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne ſuis ; & je penſe y avoir moins perdu du côté de la délicateſſe, que je n'ai gagné du côté de la raiſon : je cherchois alors des perſonnes qui me plûſſent en toutes choſes ; je cherche aujourd'hui dans les perſonnes quelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rareté trop grande, que la converſation d'un homme en qui vous trouviez un agrément univerſel ; & le bon ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un plaiſir délicieux qu'on imagine toujours, & dont on jouit trop rarement, l'eſprit malade de délicateſſe ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt

pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux, mais il eſt rare que la nature les forme, & que la fortune nous en favoriſe. Mon bonheur m'en a fait connoître en France, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faiſoit toute ma joie; la mort m'en a ravi la douceur: &, parlant du jour que mourut M. d'Aubigny, je dirai toute ma vie, avec une vérité funeſte & ſenſible:

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic Dii voluiſtis, habebo (1).

Dans les meſures que vous prendrez pour la ſociété, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément; faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule: vous verrez enſemble ces qualités, non-ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter, mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'intérêt, ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau naturel du monde, qui, laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de Science & de Religion, où il faiſoit voir une ignorance ridicule. Je connois un des ſavans hom-

(1) VIRG. *Æneid. Lib. V.* v. 49. 50.

mes de l'Europe (1), de qui vous pouvez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes, en qui vous trouverez une crédulité imbécille pour tout ce qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand maître du Théatre, à qui les Romains ſont plus redevables de la beauté de leurs ſentimens, qu'à leur eſprit & à leur vertu; Corneille, qui ſe faiſoit aſſez entendre ſans le nommer, devient un homme commun, lorſqu'il s'exprime pour lui-même. Il oſe tout penſer pour un Grec ou pour un Romain: un François ou un Eſpagnol diminue ſa confiance; & quand il parle pour lui, elle ſe trouve tout-à-fait ruinée. Il prête à ſes vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il ſe défend l'uſage de ſon propre bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en ſervir.

Si vous connoiſſiez le monde parfaitement, vous y trouveriez une infinité de perſonnes recommandables par leurs talens, & auſſi mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toujours un bon uſage de leur mérite, & qu'ils ayent la diſcrétion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un dégoût pour leurs bonnes qualités, & une complaiſance

(1) M. Iſaac Voſſius.

fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'est à votre discernement à faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de votre adresse de tirer le bien qui se trouve en eux, qu'il ne leur sera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je suis en Pays étranger, je me trouve aussi sensible au plaisir de la conversation & aussi heureux à le goûter, que si j'avois été en France. J'ai rencontré des personnes d'autant de mérite que de considération, dont le commerce a sû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes aussi spirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur amitié à celle de leur entretien. J'ai connu quelques Ambassadeurs si délicats, qu'ils me paroissoient faire une perte considérable, autant de fois que les fonctions de leur emploi suspendoient l'usage de leur mérite particulier.

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'honnêtes gens qu'en notre Cour; que la molesse des pays chauds & une espece de barbarie des pays froids, n'en laissoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement: mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout; & si je ne les ai pas goûtés assez tôt, c'est qu'il est difficile à un François de pouvoir goûter ceux d'un autre pays que le sien. Chaque

Nation a ſon mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon génie. Mon diſcernement trop accoutumé à l'air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toujours imiter nos modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux manieres que nous donnons à notre vertu. A la vérité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent ; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La différence que je trouve de nous aux autres dans ce tour qui diſtingue les Nations, c'eſt qu'à parler véritablement, nous nous le faiſons nous-mêmes, & la nature l'imprime en eux comme un caractere dont ils ne ſe défont preſque jamais.

Je n'ai guére connu que deux perſonnes en ma vie qui pûſſent bien réuſſir par tout, mais diverſement. L'un, avoit toute ſorte d'agrémens : il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers, pour les bizarres même ; & il ſembloit avoir dans ſon naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre, avoit tant de belles qualités, qu'il pouvoit s'aſſûrer d'avoir de l'approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la vertu. Le premier, étoit in-

ſinuant & ne manquoit jamais de s'attirer les inclinations. Le ſecond, avoit quelque fierté, mais on ne pouvoit pas lui refuſer ſon eſtime. Pour achever cette différence, on ſe rendoit avec plaiſir aux inſinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir réſiſter à l'impreſſion du mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une amitié fort étroite; & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût eſtimer.

Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence.

QUand je ſuis privé du commerce des gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & ſi j'en rencontre qui ſachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre de paſſer de la délicateſſe de notre temps à celle des autres ſiécles. Mais rarement on trouve des perſonnes de bon goût: ce qui fait que la connoiſſance des Belles-Lettres devient en pluſieurs Savans une érudition fort ennuyeuſe. Je n'ai point connu d'homme à qui l'antiquité ſoit ſi obligée qu'à M. Waller. Il lui prête ſa belle imagination, auſſi-bien que ſon intelligence fine & délicate; enſorte qu'il entre dans l'eſprit des anciens, non-ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais

pour embellir encore leurs pensées (1).

J'ai vû depuis quelques années un grand nombre de Critiques & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à restituer un passage dont la restitution ne nous plaît en rien. Ils font un mystere de savoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien penser délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicatesse du sentiment, ni dans la finesse de la pensée. Ils réussiront à expliquer un Grammairien : ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même esprit : mais ils ne prendront jamais celui d'un honnête homme des anciens ; car le leur y est tout-à-fait contraire. Dans les Histoires, ils ne connoissent ni les hommes, ni les affaires : ils rapportent tout à la chronologie ; & pour nous pouvoir dire quelle année est mort un Consul, ils négligeront de connoître son génie, & d'apprendre ce qui s'est fait sous son Consulat. Ciceron ne sera jamais pour eux qu'un faiseur d'ORAISONS, César qu'un faiseur de

(1) M. Waller joignoit à une grande délicatesse d'esprit, soutenue de beaucoup d'érudition, un talent particulier pour la Poësie. Il s'est sur tout distingué dans la Poësie lyrique. Il est le premier qui ait sû donner de l'harmonie & de la douceur aux Vers anglois. On peut l'appeller à cet égard-là *le Malherbe d'Angleterre*. Nous avons un Recueil de ses Poësies.

COMMENTAIRES. Le Conſul, le Général leur échappent : le génie qui anime leurs ouvrages n'eſt point apperçu, & les choſes eſſentielles qu'on y traite ne ſont point connues.

Il eſt vrai que j'eſtime infiniment une *Critique du Sens*, ſi on peut parler de la ſorte. Tel eſt l'excellent ouvrage de Machiavel ſur les DECADES de Tite-Live; & telles ſeroient les Réflexions de M. de Rohan ſur les COMMENTAIRES de Céſar, s'il avoit pénetré plus avant dans ſes deſſeins & mieux expliqué les reſſorts de ſa conduite. J'avouerai pourtant qu'il a égalé la pénétration de Machiavel dans les Remarques qu'il a faites ſur la clémence de Céſar aux Guerres civiles. Mais on voit que ſa propre expérience en ces ſortes de Guerres, lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieuſes obſervations.

Après l'étude des Belles-Lettres, qui me touche particuliérement, j'aime la ſcience de ces grands Juriſconſultes, qui pourroient être des Légiſlateurs eux-mêmes; qui remontent à cette premiere juſtice qui regla la ſocieté humaine; qui connoiſſent ce que la nature nous laiſſe de liberté dans les Gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux particuliers, pour le bien public, la néceſſité de la Politique. C'eſt dans l'en-

tretien de M. Sluſe (1), qu'on pourroit trouver ces inſtructions avec autant de plaiſir que d'utilité : c'eſt de Hobbes, ce grand génie d'Angleterre, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres ; mais avec moins du juſteſſe, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que ſi Grotius vivoit préſentement, on pourroit apprendre toutes choſes de ce Savant univerſel, plus recommandable encore par ſa raiſon que par ſa doctrine. Ses Livres, à ſon défaut, éclairciſſent aujourd'hui les difficultés les plus importantes ; & ſi la Juſtice ſeule étoit écoutée, ils pourroient regler toutes les Nations dans les droits de la paix & de la guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Miniſtres, de tous ceux généralement qui ont part au gouvernement des Peuples.

Mais cette ſcience du droit qui deſcend aux affaires des particuliers, n'en devroit pas être ignorée. On la laiſſe pour l'inſtruction des Gens de robe, & on la rejette de celle des Princes, comme honteuſe, quoiqu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur regne, ſur la fortune, ſur la liberté, ſur la vie de leurs Sujets. On parle toujours aux Princes de la valeur,

(1) Chanoine de S. Lambert à Liége, frere de M. Sluſe, Sécretaire des Brefs, & enſuite Cardinal.

qui

qui ne fait que détruire, & de la libéralité, qui ne fait que dissiper, si la Justice ne les a reglées. Il est vrai qu'il faut appliquer, pour ainsi dire, l'enseignement de chaque vertu au besoin de chaque naturel; inspirer la libéralité aux avares, animer du desir de la gloire ceux qui aiment le repos, & retenir, autant qu'on peut les ambitieux dans la regle de la Justice. Mais quelque diversité qui se trouve dans leurs génies, la Justice est toujours la plus nécessaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait aussi bien qu'en ceux à qui elle est rendue. Ce n'est point une contrainte qui limite le pouvoir du Prince, puisqu'en la rendant à autrui, il apprend à se la rendre à lui-même, & qu'il se la fait volontairement, quand nous la recevons de lui nécessairement par sa puissance.

Je ne voi point de Prince dans l'Histoire qui ait été mieux instruit que le grand Cyrus. On ne se contentoit pas de lui enseigner exactement tout ce qui regardoit la Justice, on lui en faisoit pratiquer les leçons sur chaque chose qui se présentoit; de sorte qu'en même temps on imprimoit dans son esprit la science de la justice, & on formoit dans son ame l'habitude d'être juste. L'institution d'Alexandre eut quelque chose de trop vaste: on lui fit tout connoître dans la nature, excepté lui seul

lement. Son ambition enſuite alla auſſi loin que ſa connoiſſance. Après avoir voulu tout ſavoir, il voulut tout conquérir : mais il eut peu de regle dans ſes conquêtes & beaucoup de déſordre dans ſa vie, pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au public, aux particuliers & à lui-même.

Tous les hommes en général ne ſauroient ſe donner trop de préceptes pour être juſtes ; car ils ont naturellement trop de panchant à ne l'être pas. C'eſt la Juſtice qui a établi la Societé & qui la conſerve. Sans la Juſtice, nous ferions encore errans & vagabonds ; & ſans elle, nos impétuoſités nous rejetteroient bien-tôt dans la premiere confuſion dont nous ſommes heureuſement ſortis. Cependant, au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujétion où elle nous tient, & ſoupirons encore pour une liberté funeſte qui produiroit le malheur de notre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nombre de *Juſtes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne ſe porte encore à faire de bonnes œuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un principe de juſtice. En effet, ſi vous examinez tout le bien qui ſe pratique par-

mi les hommes, vous trouverez qu'il est fait presque toujours par le sentiment d'une autre vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire; la Charité court au besoin du prochain, la Libéralité donne, la Générosité fait obliger, la Justice qui devroit entrer en tout, est rejettée comme une fâcheuse, & la nécessité seulement lui fait donner quelque part en nos actions. La Nature cherche à se complaire dans ces premieres vertus, où nous agissons par un mouvement agréable : mais elle trouve une secrette violence en celle-ci, où le droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plûtôt de nos obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos bienfaits.

C'est par une aversion secrette pour la Justice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître : aussi voyons-nous que les personnes libérales & généreuses ne sont pas ordinairement les plus justes. La Justice a une régularité qui les gêne, pour être fondée sur un ordre constant de la raison, opposé aux impulsions naturelles, dont la libéralité se ressent presque toujours. Il y a je ne sai quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi bien que dans la grande valeur; & ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'ame au-dessus

de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, & l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelqu'accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'est un malheur dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet : mais ceux qui tombent dans la misére par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une sottise particuliere, dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de lui-même. Ajoûtez que la nature souffre toujours un peu dans la compassion; & pour se délivrer d'un sentiment douloureux, elle envisage la folie du dissipateur, au lieu de s'arrêter à la vûe du misérable. Toutes choses considerées, c'est assez aux particuliers d'être bienfaisans; encore ne faut-il pas que ce soit par une facilité de naturel qui laisse aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je méprise une foiblesse, que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hais pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaisir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense. Celui qui taît la grace qu'il a reçûe, est un Ingrat qui ne la méritoit pas : celui qui publie celle qu'il a faite, la tourne en injure, montrant le besoin que vous avez eu de lui, à votre honte, & le secours qu'il vous a donné par ostentation. J'aime qu'un honnête homme soit un peu délicat à recevoir & sensible à l'obligation qu'il a reçûe : j'aime que celui qui oblige soit satisfait de la générosité de son action, sans songer à la reconnoissance de ceux qui sont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du bien qu'il fait, ce n'est plus une libéralité; c'est une espece de trafic que l'esprit d'intérêt a voulu introduire dans les graces.

Il est vrai qu'il y a des hommes que la nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel : tout est ingrat en eux; le cœur ingrat, l'ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point, moins pour être durs & insensibles, que pour être ingrats.

C'est l'*Ingratitude du cœur*, qui de toutes les ingratitudes est la plus contraire à l'humanité; car il arrive à des personnes

généreuſes de ſe défaire quelquefois du ſouvenir d'un bienfait, pour ne plus ſentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'amitié a des nœuds qui uniſſent, & non pas des chaînes qui lient; & ſans avoir quelque choſe de fort oppoſé à la nature, il n'eſt pas poſſible de réſiſter à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'eſt pas permis aux femmes de réſiſter à un ſi légitime ſentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la vertu. En effet, elles penſent être vertueuſes, & ne ſont qu'ingrates, lorſqu'elles refuſent leur affection à des gens paſſionnés qui leur ſacrifient toutes choſes. Se rendre trop favorables, ſeroit aller contre les droits de l'honneur: ſe rendre trop peu ſenſibles, c'eſt aller contre la nature du cœur, qu'elles doivent garantir du trouble, s'il eſt poſſible, & non pas défendre de l'impreſſion.

L'Ingratitude de l'ame eſt une diſpoſition naturelle à ne reconnoître aucun bienfait; & cela, ſans conſidération de l'intérêt: car l'eſprit d'avarice empêche quelquefois la reconnoiſſance, pour ne pas laiſſer aller un bien que l'on veut garder: mais l'ame purement ingrate eſt portée d'elle-même, ſans aucun motif, à ne pas répondre aux graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre eſpece d'Ingratitude fondée ſur l'opinion de notre mérite, où l'amour propre repréſente une grace que l'on nous fait, comme une juſtice que l'on nous rend.

L'amour de la liberté a ſes Ingrats, comme l'amour propre a les ſiens. Toute la ſujétion que cet eſprit de liberté fait permettre, eſt ſeulement pour les loix. Ennemi d'ailleurs de la dépendance, il hait à ſe ſouvenir des obligations qui lui font ſentir la ſupériorité du Bienfaiteur. De-là vient que les Républicains ſont ingrats : il leur ſemble qu'on ôte à la liberté ce qu'on donne à la gratitude. Brutus ſe fit un mérite de ſacrifier le ſentiment de la reconnoiſſance à celui de la liberté : les bienfaits lui devinrent des injures, lorſqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il put tuer un bienfaiteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partiſans de la reconnoiſſance! Vertu admirable au gré des défenſeurs de la liberté!

Comme il y a des hommes purement ingrats par les véritables ſentimens de l'ingratitude, il y en a de purement reconnoiſſans par un plein ſentiment de reconnoiſſance. Leur cœur eſt ſenſible non-ſeulement au bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut ; & leur ame eſt portée

d'elle-même à reconnoître toutes sortes d'obligations.

Suivant les diversités qui se trouvent dans la reconnoissance, aussi bien que dans l'ingratitude, il y a des ames basses qui se tiennent obligées de tout, comme il y a des humeurs vaines, qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'amour propre a ses ingrats présomptueux, la défiance de mérite a d'imbécilles reconnoissans, qui reçoivent pour une faveur particuliére la pure justice qu'on leur rend. Cette défiance de mérite fait le penchant à la sujétion ; & ce penchant à la sujétion, fait cette sorte de reconnoissans. Ceux-ci embarrassés de la liberté & honteux de la servitude, se font des obligations qu'ils n'ont pas, pour se donner un prétexte honnête de dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoissans certains misérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas. Non-seulement ils servent, mais dans la servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement favorable : ce qui n'est pas une injure, leur semble un bienfait.

Il me reste à dire un mot d'une certaine reconnoissance des Gens de la Cour, où il y a moins d'égard pour le passé, que de dessein pour l'avenir. Ils se tiennent obligés

gés à ceux que la fortune a mis dans un poste où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de graces qu'ils n'ont point reçûes, ils gagnent l'esprit des personnes qui en peuvent faire, & se mettent industrieusement en état d'en recevoir. Cet art de reconnoissance n'est pas bien assûrément une vertu; mais c'est moins un vice qu'une adresse, dont il n'est pas défendu de se servir, & dont il est permis de se défendre.

Les Grands, à leur tour, se servent d'un art aussi délicat, pour s'empêcher de faire les graces, que peut être celui des Courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des biens qu'ils n'ont pas faits; & se plaignant toujours des ingrats, sans avoir presque jamais obligé personne, ils se donnent un prétexte spécieux de n'obliger qui que ce soit.

Mais laissons ces affectations de reconnoissance & ces plaintes mystérieuses sur les ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à desirer dans la prétention & dans la distribution des bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent, moins d'adresse que de mérite; & en ceux qui les distribuent, moins d'éclat que de générosité.

La justice a des égards, sur tout dans la distribution des graces: elle sait regler la libéralité de celui qui donne; elle consi-

dére le mérite de celui qui reçoit. La générosité avec toutes ces circonstances est une vertu admirable. Sans la justice, c'est le mouvement d'une ame véritablement noble, mais mal reglée, ou une fantaisie libre & glorieuse, qui se fait une gêne de la dépendance qu'elle doit avoir de la raison.

Il y a tant de choses à examiner touchant la distribution des bienfaits, que le plus sûr est de s'en tenir toujours à la justice, consultant la raison également sur les gens à qui l'on donne & sur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont dessein même d'être justes, combien y en a-t'il qui ne suivent que l'erreur d'un faux naturel à récompenser & à punir? Quand on se rend aux insinuations, quand on se laisse gagner aux complaisances, l'amour propre nous fait voir comme une justice la profusion que nous faisons envers ceux qui nous flattent; & nous récompensons des mesures artificieuses, dont on se sert pour tromper notre jugement & surprendre le foible de notre volonté.

Ceux-là se trompent plus facilement encore, qui font de l'austérité de leur naturel une inclination à la justice. L'envie de punir est ingénieuse en eux à trouver du mal en toutes choses. Les plaisirs leur sont des vices, les erreurs des crimes. Il faudroit se défaire de l'humanité, pour se

mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fausse opinion de vertu, ils croyent châtier un criminel, quand ils se plaisent à tourmenter un misérable.

Si la Justice ordonne un grand châtiment (ce qui est nécessaire quelquefois) elle le proportionne à un grand crime; mais elle n'est ni sévere, ni rigoureuse. La sévérité & la rigueur ne sont jamais d'elle, à le bien prendre; elles sont de l'humeur de ceux qui pensent la pratiquer. Comme ces sortes de punition sont de la justice sans rigueur, le pardon en est aussi en certaines occasions plûtôt que de la clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner est une justice à notre nature défectueuse. L'indulgence qu'on a pour les femmes qui font l'amour, est moins une grace à leur péché, qu'une justice à leur foiblesse.

Sur la Religion.

JE pourrois descendre à beaucoup d'autres singularités qui regardent la Justice; mais il est temps de venir à la Religion, dont le soin nous doit occuper avant toutes choses. C'est affaire aux insensés de compter sur une vie qui doit finir & qui peut finir à toute heure.

La simple curiosité nous feroit chercher avec soin ce que nous deviendrons après la

mort. Nous nous ſommes trop chers pour conſentir à notre perte toute entiére. L'amour propre réſiſte en ſecret à l'opinion de notre anéantiſſement. La volonté nous fournit ſans ceſſe le deſir d'être toujours ; & l'eſprit intéreſſé en ſa propre conſervation, aide ce deſir de quelque lumiére dans une choſe d'elle-même fort obſcure. Cependant le corps qui ſe voit mourir ſûrement, comme s'il ne vouloit pas mourir ſeul, prête des raiſons pour envelopper l'eſprit dans ſa ruine ; tandis que l'ame s'en fait une pour croire qu'elle peut ſubſiſter toujours.

Pour pénétrer dans une choſe ſi cachée, j'ai appellé au ſecours de mes réfléxions les lumiéres des Anciens & des Modernes : j'ai voulu lire tout ce qui s'eſt écrit de l'*Immortalité de l'Ame* ; & après l'avoir lû avec attention, la preuve la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'éternité de mon eſprit, c'eſt le deſir que j'ai de toujours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monſieur Deſcartes. L'eſtime où eſt parmi nous cet excellent homme, m'auroit laiſſé quelque créance de la démonſtration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de vanité dans l'aſſûrance qu'il en donne, que de ſolidité dans les preuves qu'il en apporte ; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ſes raiſons,

tout ce que je puis faire en sa faveur & en la mienne, c'est de demeurer dans l'incertitude où j'étois auparavant.

J'ai passé d'une étude de Métaphysique à l'examen des Religions; & retournant à cette Antiquité qui m'est si chere, je n'ai vû chez les Grecs & chez les Romains qu'un culte superstitieux d'Idolâtres, ou une invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne sur les autres; & tirant de moi tout ce que je puis pour me soumettre respectueusement à la foi de ses mystéres, j'ai laissé goûter à ma raison, avec plaisir, la plus pure & la plus parfaite morale qui fût jamais.

Dans la diversité des créances qui partage le Christianisme, la vraie Catholicité me tient à elle autant par mon élection, si j'avois encore à choisir, que par habitude & par les impressions que j'en ai reçûes. Mais cet attachement à ma créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eus jamais ce zéle indiscret qui nous fait haïr les personnes, parce qu'elles ne conviennent pas de sentiment avec nous. L'amour-propre forme ce faux zéle, & une séduction secrette nous fait voir de la charité pour le prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaisance pour notre opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui CES RELIGIONS, n'eſt, à le bien prendre, que *différence dans la Religion*, & non pas *Religion différente*. Je me réjouis de croire plus ſainement qu'un Huguenot : cependant, au lieu de le haïr pour la différence d'opinion, il m'eſt cher de ce qu'il convient de mon principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'eſt de ſe communiquer toujours par quelque choſe. Vous n'inſpirerez jamais l'amour de la réunion, ſi vous n'ôtez la haine de la diviſion auparavant. On peut ſe rechercher comme ſociables, mais on ne revient point à des ennemis. La feinte, l'hypocriſie dans la Religion, ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, ſe rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le perſécute. L'aveuglement du corps attire la compaſſion. Que peut avoir celui de l'eſprit, pour exciter de la haine? Dans la plus grande tyrannie des Anciens, on laiſſoit à l'éntendement une pleine liberté de ſes lumiéres; & il y a des Nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impoſe la loi de ſe perſuader ce qu'on ne peut croire. Selon mon ſentiment, chacun doit être libre dans ſa créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des factions qui puiſſent troubler la tranquillité publique. Les Temples

ſont du droit des Souverains, ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît; mais notre cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur maître (1).

Outre la différence de Doctrine en certains points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un eſprit particulier qui les diſtingue. Celui de la Catholicité va ſinguliérement à aimer Dieu & à faire de bonnes œuvres. Nous regardons ce premier être comme un objet ſouverainement aimable, & les ames tendres ſont touchées des douces & agréables impreſſions qu'il fait ſur elles. Les bonnes œuvres ſuivent néceſſairement ce principe: car ſi l'amour ſe forme au-dedans, il fait agir au-dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a ſeulement à craindre, c'eſt que la ſource de cet amour qui eſt dans le cœur, ne ſoit alterée par le mélange de quelque paſſion toute humaine. Il eſt à craindre auſſi qu'au lieu d'obéir à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de notre fantaiſie des maniéres de le ſervir qui nous plaiſent. Mais ſi cet amour a une

(1) L'Empereur Conſtance Chlore, tout Payen qu'il étoit, ſe contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens: il ne voulut pas qu'on leur fit d'autre violence. CONSTANTIUS, *ne diſſentire à majorum præceptis videretur, Conventicula, id eſt, parietes, qui reſtitui poterant dirui paſſus eſt; verum autem Dei Templum quod eſt in hominibus, incolume ſervavit.* LACT. de Mort. Perſ. §. 15.

pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joie intérieure des ames dévotes vient d'une assûrance secrette qu'elles pensent avoir d'être agréables à Dieu; & les vraies mortifications, les saintes austérités sont d'amoureux sacrifices d'elles-mêmes.

La Religion réformée dépouille les hommes de toute confiance au mérite. Le sentiment de la Prédestination, dont elle se dégoûte, & qu'elle n'oseroit quitter pour ne se démentir pas, laisse une ame languissante, sans affection & sans mouvement; sous prétexte de tout attendre du ciel avec soumission, elle ne cherche pas à plaire, elle se contente d'obéir; & dans un culte exact & commun, elle fait Dieu l'objet de sa régularité, plûtôt que de son amour. Pour tenir la Religion dans sa pureté, les Calvinistes veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais souvent ils retranchent trop de ce qui s'adresse à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos cérémonies les fait travailler à se rendre plus purs que nous. Il est vrai qu'étant arrivés à cette pureté trop séche & trop nue, ils ne se trouvent pas eux-mêmes assez dévots, & les personnes pieuses parmi eux se font un esprit particulier, qui leur semble surnaturel, dégoûtées qu'elle sont d'une régu-

larité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux ſortes d'eſprits en matiere de religion : les uns, vont à augmenter les choſes établies ; les autres, à en retrancher toujours. Si l'on ſuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'extérieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laiſſent pas voir le fond véritable. Si on s'attache aux derniers, le péril eſt qu'après avoir retranché tout ce qui eſt ſuperflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choſes extérieures ; mais rien n'empêche les gens éclairés de de la connoître telle qu'elle eſt ſous ces dehors. La Réformée n'en a pas aſſez ; & ſon culte trop ordinaire ne ſe diſtingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la vie. Aux lieux où elle n'eſt pas tout-à-fait permiſe, la difficulté empêche le dégoût ; la diſpute forme une chaleur qui l'anime. Où elle eſt la maîtreſſe, elle produit ſeulement l'exactitude du devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelqu'autre obligation.

Pour les bonnes mœurs, elles ne ſont chez les Huguenots que des effets de leur foi & des ſuites de leur créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens ſont obligés à bien croire, à bien vivre : mais la maniére de nous exprimer ſur ce

point est différente ; & quand ils disent que *les bonnes œuvres sont des œuvres mortes sans la foi*, nous disons que *la foi sans les bonnes œuvres est une foi morte.*

Le Ministre Morus avoit accoûtumé de dire parmi ses amis : « Que son Eglise » avoit quelque chose de trop dur dans son » opinion, & qu'il conseilloit de ne lire » jamais les Epitres de S. Paul, sans » finir par celle de S. Jacques, de peur, » disoit-il, que la chaleur de S. Paul, con- » tre le mérite des bonnes œuvres, ne nous » inspirât insensiblement quelque langueur » à les pratiquer.

On pourroit dire, à mon avis, que S. Pierre & S. Jacques avoient eu raison de prêcher à des gens aussi corrompus qu'étoient les Juifs la nécessité des bonnes œuvres ; car c'étoit leur prescrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient se sentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur ministére par le discours de la Grace, avec un peuple qui pensoit avoir plus de foi que tout le reste du monde, avec un peuple qui avoit vû les miracles faits en sa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les assistances visibles d'un Dieu.

S. Paul n'agissoit pas moins sagement avec les Gentils, étant certain qu'il eût converti peu de gens à Jesus-Christ

par le discours des bonnes œuvres. Les Gentils étoient justes & tempérans : ils avoient de l'intégrité & de l'innocence : ils étoient fermes & constans, jusqu'à mourir pour la patrie. Leur prêcher les bonnes œuvres, c'étoit faire comme les Philosophes, qui leur enseignoient à bien vivre. La morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avoue ; mais elle n'avoit rien qui pût faire assez d'impression sur leurs esprits. Il falloit leur prêcher la nécessité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la confiance qu'ils avoient en leur vertu.

Il me semble que depuis la Réformation, dont le désordre des Gens d'Eglise a été le prétexte ou le sujet : il me semble, dis-je, que depuis ce temps-là, on a voulu faire rouler le Christianisme sur la doctrine des créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accusé nos scandales & nos vices, & aujourd'hui nous faisons valoir contr'eux les bonnes œuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage présentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confessons la nécessité de la créance, mais la charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la doctrine des mystéres n'a été bien établie que longtemps après sa mort. Lui-même n'a pas expliqué si nettement ce qu'il étoit, que

ce qu'il a voulu ; d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé se faire obéir, que de se laisser connoître. La foi est obscure ; la loi est nettement exprimée. Ce que nous sommes obligés de croire est au-dessus de notre intelligence : ce que nous avons à faire est de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne assez de lumiére pour bien agir : nous en voulons pour savoir trop ; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je sai que la contemplation des choses divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du monde ; mais souvent ce n'est que pure spéculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'esprit intempérant dans le desir de savoir, se porte à ce qui est au-dessus de la nature, & cherche ce qu'il y a de plus secret en son Auteur, moins pour l'adorer, que par une vaine curiosité de tout connoître. Ce vice est bien-tôt suivi d'un autre : la curiosité fait naître la présomption ; & aussi hardis à définir, qu'indiscrets à rechercher, nous établissons une science comme assûrée de choses qu'il nous est impossible même de concevoir. Tel est le méchant usage de l'entendement & de la volonté. Nous aspirons ambitieusement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas. Nous pou-

vons religieusement tout observer, & nous ne le voulons point. Soyons justes, charitables, patiens par le principe de notre Religion, nous connoitrons & nous obéïrons tout ensemble.

Je laisse à nos Savans à confondre les erreurs des Calvinistes, & il me suffit d'être persuadé que nous avons les sentimens les plus sains. Mais, à le bien prendre, j'ose dire que l'esprit des deux Religions est fondé différemment sur de bons principes, selon que l'une envisage la pratique du bien plus étendue, & que l'autre se fait une régle plus précise d'éviter le mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agissante & une industrie amoureuse, qui cherche éternellement quelque secret de lui plaire. La Huguenote, toute en circonspection & en respect, n'ose passer au-delà du précepte qui lui est connu, de peur que des nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la fantaisie.

Le moyen de nous réunir n'est pas de disputer toujours sur la doctrine. Comme les raisonnemens sont infinis, les controverses dureront autant que le genre humain qui les fait; mais si, laissant toutes les disputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons sans passion à cet esprit particulier qui nous distingue, il ne sera pas impossible d'en former un général qui nous réunisse.

Que nos Catholiques fixent ce zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes ; que les Huguenots ſortent de leur régularité pareſſeuſe, & animent leur langueur, ſans rien perdre de leur ſoumiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur ; qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors, ſans ſonger au *Libre Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable régle pour nos actions, qui ſera ſuivie de celle de nos ſentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la reconciliation de la volonté ſur le bon uſage de la vie, elle produira bien-tôt celle de l'entendement ſur l'intelligence de la doctrine. Faiſons tant que de bien agir enſemble, & nous ne croirons pas long-temps ſéparément.

Je conclus de ce petit diſcours, que c'eſt un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalouſie de l'eſprit. Un homme défend ſes lumiéres, ou comme vraies, ou comme ſiennes (1) ; & de quelque façon que ce ſoit, il forme cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre. La nature donnant à chacun ſon propre ſens, paroît l'y avoir attaché avec une ſecrette & amoureuſe complaiſance. L'homme peut ſe ſoumettre à la vo-

(1) Penſée de Montagne.

lonté d'autrui, tout libre qu'il eſt : il peut s'avouer inférieur en courage & en vertu ; mais il a honte de ſe confeſſer aſſujetti au ſens d'un autre. Sa répugnance la plus naturelle eſt de reconnoître en qui que ce ſoit une ſupériorité de raiſon.

Notre premier avantage c'eſt d'être nés raiſonnables : notre premiere jalouſie c'eſt de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes converſions qui ſe ſont faites, nous trouverons que les ames ont été touchées & les entendemens peu convaincus. C'eſt dans le cœur que ſe forme la premiere diſpoſition à recevoir les vérités chrétiennes. Aux choſes qui ſont purement de la nature, c'eſt à l'eſprit de concevoir, & ſa connoiſſance précede l'attachement aux objets. Aux ſurnaturels, l'ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, ſans que nous les puiſſions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos cœurs à l'impreſſion de ſa Grace, que nos entendemens à celle de ſa lumiére. Son immenſité confond notre petite intelligence : ſa bonté a plus de rapport à notre amour. Il y a je ne ſai quoi au fond de notre ame qui ſe meut ſecrettement pour un Dieu que nous pouvons connoître ; & de-là vient que pour travailler à la converſion des hommes, il nous faut établir avec eux la dou-

ceur de quelque commerce où nous puiſſions leur inſpirer nos mouvemens : car dans une diſpute de religion, l'eſprit s'efforce envain de faire voir ce qu'il ne voit pas : mais dans une habitude douce & pieuſe, il eſt aiſé à l'ame de faire ſentir ce qu'elle ſent.

A bien conſidérer la Religion chrétienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumiéres de notre eſprit, pour la tourner ſur les mouvemens de notre cœur. *Aimer Dieu & ſon prochain*, la comprend toute, ſelon S. Paul. Et qu'eſt-ce autre choſe, que nous demander la diſpoſition de notre cœur, tant à l'égard de Dieu, qu'à celui des hommes ? C'eſt nous obliger proprement à vouloir faire par les tendreſſes de l'amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des loix, & ce que la morale nous preſcrit par un ordre auſtére de la raiſon.

La Charité nous fait aſſiſter & ſecourir, quand la Juſtice nous défend de faire injure, & celle-ci empêche l'oppreſſion avec peine, quand celle-là procure avec plaiſir le ſoulagement. Avec les vrais ſentimens que notre Religion nous inſpire, il n'y a point d'infidéles dans l'amitié : il n'y a point d'ingrats dans les bienfaits. Avec ces bons ſentimens, un cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendu aimables;

&

& ce qu'il y a d'innocent en nos amours, est ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que les personnes grossiéres & sensuelles se plaignent de notre Religion pour la contrainte qu'elle leur donne, les gens délicats ont à se louer de ce qu'elle leur épargne les dégoûts & les repentirs. Plus entendue que la Philosophie voluptueuse dans la science des plaisirs, plus sage que la Philosophie austére dans la science des mœurs, elle épure notre goût pour la délicatesse, & nos sentimens pour l'innocence. Regardez l'homme dans la societé civile; si la justice lui est nécessaire, vous verrez qu'elle lui est rigoureuse. Dans le pur état de la nature, sa liberté aura quelque chose de farouche; & s'il se gouverne par la morale, sa propre raison aura de l'austérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de son ame des sentimens qui l'agitent & des passions qui le troublent. Elles soulevent contre la nature des craintes superstitieuses, ou des zéles furieux, tantôt pour sacrifier ses enfans, comme Agamemnon, tantôt pour se dévouer soi-même, comme Décie. La seule Religion chrétienne appaise ce qu'il y a d'inquiet: elle adoucit ce qu'il y a de féroce: elle employe ce que nous avons de tendre en nos mouvemens, non-seulement avec nos amis & avec nos proches,

mais avec les indifférens, & en faveur mêmes de nos ennemis.

Voilà quelle est la fin de la Religion chrétienne, & quel en étoit autrefois l'usage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'est que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit sur notre cœur, pour en faire usurper à nos imaginations sur elle. De-là est venue la division des esprits sur la créance, au lieu de l'union des volontés sur les bonnes œuvres; ensorte que ce qui devoit être un lien de charité entre les hommes, n'est plus que la matiére de leurs contestations, de leurs jalousies & de leurs aigreurs.

De la diversité des opinions, on a vû naître celle des partis; & l'attachement des partis a produit les persécutions & les guerres. Des millions d'hommes ont péri à contester de quelle maniere on prenoit au Sacrement ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre: c'est un mal qui dure encore & qui durera toujours, jusqu'à ce que la Religion repasse de la curiosité de nos esprits à la tendresse de nos cœurs, & que, rebutée de la folle présomption de nos lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de notre amour.

Sur la vanité des disputes de Religion, & sur le faux zéle des Persécuteurs.

STANCES IRRÉGULIERES.

CLAUDE le Protestant allégue l'ECRITURE,
Dont le sens par Nicolle est toujours contesté :
Dans la TRADITION que Nicolle tient sûre,
Claude ne reconnoît aucune vérité (1).

✠

Toutes ces belles controverses
Sur les Religions diverses
N'ont jamais produit aucun bien :
Chacun s'anime pour la sienne.
Et que fait-on pour la Chrétienne ?
On dispute, & l'on ne fait rien.

✠

Comment ? *On ne fait rien* pour elle !
On condamne les Juifs au feu ;
On extermine l'Infidéle :
Si vous jugez que c'est trop peu,
On fera pendre l'Hérétique ;
Et quelquefois le Catholique
Aura même peine à son tour.
Où pourroit-on trouver plus de zéle & d'amour?

✠

(1) M. Nicolle est l'Auteur du Livre intitulé, PREJUGE'S LEGITIMES CONTRE LES CALVINISTES. M. Claude l'a réfuté dans sa DEFENSE DE LA REFORMATION. Voyez là-dessus le DICTIONNAIRE de M. Bayle, à l'Article NICOLLE.

Non, non, tu travailles contre elle;
Tout supplice, gêne, tourment,
Tient d'un noir & funeste zéle,
Que son humanité dément.

Tu combats sa propre nature,
Sous prétexte de l'honorer,
Quand pour elle tu fais l'injure
Qu'elle t'ordonne d'endurer?

PROBLESME
A L'IMITATION DES ESPAGNOLS.
A MADEMOISELLE DE QUEROUALLE (1).

JE ne sai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la passion, ou de suivre tous les sentimens de la vertu: je ne sai si leur abandonnement est suivi deplus de maux que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. J'ai vû des voluptueuses au

(1) Mademoiselle de Querouälle fut envoyée en Angleterre en 1671, pour donner de l'amour à Charles II. Elle y réussit si bien, que ce Prince lui donna le titre de *Duchesse de Portsmouth*, &c. Voyez la VIE *de M. de Saint-Evremond*, sur l'année 1671.

désespoir du mépris où elles étoient tombées : j'ai vû des prudes soupirer de leur vertu ; leur cœur gêné de leur sagesse, cherchoit à se soulager par des soupirs, du secret tourment de n'oser aimer : enfin, j'ai vû les unes pousser des regrets vers l'estime qu'elles avoient perdue ; j'ai vû les autres pousser des desirs vers les voluptés qu'elles n'osoient prendre. Heureuse qui peut se conduire discretement sans gêner ses inclinations ! car, s'il y a de la honte à aimer sans retenue, il y a bien de la peine à passer la vie sans amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiselle, il sera bon que vous suiviez un avis que je veux vous donner sans intérêt. Ne rebutez pas trop sévérement les tentations en ce pays-ci ; elles y sont modestes ; elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête fille à les écouter. Peut-être étes-vous assez vaine pour ne vous contenter que de vous-même ; mais vous vous lasserez bien-tôt d'être seule à vous plaire & à vous aimer ; &, quelque complaisance que fournisse l'amour-propre, vous aurez besoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de votre vie. Laissez-vous donc aller à la douceur des tentations, au lieu d'écouter vôtre fierté. Votre fierté vous feroit bientôt retourner en France, & la France vous jetteroit, selon le destin

de beaucoup d'autres, en quelque Couvent: mais, quand vous choisiriez de votre propre mouvement ce triste lieu de retraite, encore faudroit-il auparavant vous être rendue digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous, si vous n'avez pas le carractére d'une pénitente? La vraie pénitente est celle qui s'afflige & se mortifie au souvenir de ses fautes. De quoi fera pénitence une bonne fille qui n'aura rien fait? Vous paroîtrez ridicule aux autres sœurs qui se repentent avec un juste sujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'essuyer, c'est qu'au lieu de porter au Couvent le dégoût de l'amour, le Couvent vous en fera naître l'envie. Ce lieu saint change l'amour en dévotion, quand on a aimé dans le monde : ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la dévotion en amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de votre zéle s'étant convertie en amour, vous soupirerez inutilement pour ses plaisirs, &, dans la difficulté de les goûter, vous vous représenterez sans cesse pour votre tourment, la facilité que vous en aviez dans le monde. Ainsi, vous serez consumée de regrets ou dévorée de desirs, selon que votre ame se tournera au souvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'i-

magination de ce que vous ne pourrez exécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Couvent, c'eſt que votre raiſon ne contribuera pas moins que votre paſſion, à vous rendre malheureuſe. Plus vous ſerez éclairée, plus vous aurez à ſouffrir de l'imbécillité d'une vieille Supérieure; & les lumieres de votre eſprit ne ſerviront qu'à exciter le murmure de votre cœur. Sous une contenance mortifiée, vous aurez des ſentimens révoltés; &, obéiſſant à des ordres où vous ne pourrez ſincérement vous ſoumettre ni ouvertement vous oppoſer, vous paſſerez des jours malheureux dans le déſeſpoir de votre condition, avec la grimace d'une fauſſe pénitence. Triſte vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coutume le péché qu'on n'a pas fait, dans le temps que vient l'envie de le faire!

Voilà le miſérable état des bonnes filles qui portent au Couvent leur innocence; elles y ſont malheureuſes pour n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir; fondement ſi néceſſaire aux Maiſons Religieuſes, qu'il faudra vous faire, s'il eſt poſſible, quelque petit ſujet de pénitence.

Soit que vous demeuriez dans le monde, comme je le ſouhaite, ſoit que vous en

ſortiez, comme je le crains, votre intérêt eſt d'accommoder deux choſes qui paroiſſent incompatibles, & qui ne le ſont pas; L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte; mais la régle de ma Retenue n'a rien d'auſtere, puiſqu'elle preſcrit ſeulement de n'aimer qu'une perſonne à la fois: celle qui n'en aime qu'une, ſe donne ſeulement; celle qui en aime pluſieurs, s'abandonne; & de cette ſorte de bien comme des autres, l'uſage eſt honnête, & la diſſipation honteuſe.

LETTRE

A MONSIEUR LE COMTE D'OLONNE.

AUſſi-tôt que je ſûs votre diſgrace (1), je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaiſir; & je vous écris préſentement, pour vous dire qu'il

(1) Le Comte d'Olonne, M. de Vineuil, l'Abbé d'Effiat & deux ou trois autres, ayant tenu quelques diſcours libres contre le Roi, furent exilés de la Cour en 1674. M. d'Olonne fut d'abord rélegué à Orleans; mais il eut enſuite permiſſion de ſe retirer dans ſa Terre de Montmirel, près de *Villers-Cotrets*.

qu'il faut éviter au moins le chagrin, dans le temps où il n'eſt pas en notre pouvoir de goûter la joie. S'il y a d'honnêtes gens au lieu où vous êtes, leur converſation pourra vous conſoler des commerces que vous avez perdus; & ſi vous n'y en trouvez pas, les livres & la bonne-chere vous peuvent être d'un grand ſecours & d'une aſſez douce conſolation. Je vous parle en maître qui peut donner des leçons; non pas que je préſume beaucoup de la force de mon eſprit, mais je penſe avoir quelque droit à prendre de l'autorité ſur les nouveaux diſgraciés, par une longue expérience des méchantes affaires & des malheurs.

Parmi les livres que vous choiſirez pour votre entretien à la campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets ſur votre humeur par leur agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier votre eſprit par leurs raiſons: les derniers combattent le mal; ce qui ſe fait toujours aux dépens de la perſonne en qui le combat ſe paſſe; les premiers le font oublier: & à une douleur oubliée, il n'eſt pas difficile de faire ſuccéder le ſentiment de la joie.

La Morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne conſcience; & j'ai vû ſortir de ſon école des gens graves & compoſés qui donnoient un tour fort ridicule à la prud'hommie. Les vrais hon-

nêtes gens n'ont que faire de ses leçons; ils connoissent le bien par la seule justesse de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'est pas qu'il y ait de certaines occasions où son aide n'est pas à rejetter; mais, où l'on peut avoir besoin de son aide, on se passeroit bien de ces occasions.

Si vous étiez réduit à la nécessité de vous faire couper les veines, je vous permettrois de lire SENEQUE & de l'imiter : encore aimerois-je mieux me laisser aller à la nonchalance de PETRONE, que d'étudier une fermeté que l'on n'acquiert pas sans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouer pour la Patrie, je vous conseillerois de ne lire autre chose que la vie de ces vieux Romains qui cherchoient à mourir pour le bien de leur pays; mais, en l'état où vous êtes, il vous convient de vivre pour vous, & de passer le plus agréablement que vous pourrez le reste de votre vie. Or, cela étant comme il est, laissez là toute étude de sagesse qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaisirs. Vous chercherez de la constance dans SENEQUE, & vous n'y trouverez que de l'austérité. PLUTARQUE sera moins gênant, cependant il vous rendra grave, & sérieux plus que tranquille. MONTAGNE

vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre, mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses : connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération, triste & affligeante dans la mauvaise.

Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les livres à s'attrister de nos miseres, mais à se réjouir de nos folies ; & par cette raison vous préférerez à la lecture de SENEQUE, de PLUTARQUE & de MONTAGNE, celle de LUCIEN, de PETRONE, de DON QUICHOTTE. Je vous recommande sur-tout DON QUICHOTTE : quelque affliction que vous ayez, la finesse de son ridicule vous conduira imperceptiblement à la joie.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans mes malheurs que je le parois dans les vôtres, & qu'il est malhonnête de donner toutes ses douleurs à ses maux, lorsqu'on garde son indifférence & sa gaïeté même pour ceux de ses amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, si j'en usois de la sorte ; mais je puis dire avec vérité, que je ne suis guéres moins sensible à votre exil que vous-même : & la joie que je vous conseille est à dessein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes malheurs, si je vous y ai paru plus triste que je ne vous

parois aujourd'hui, ce n'est pas que je le fusse en effet. Je croyois que les disgraces exigeoient de nous la bienséance d'un air douloureux, & que cette mortification apparente étoit un respect dû à la volonté des Supérieurs, qui songent rarement à nous punir sans dessein de nous affliger : mais sachez que sous de tristes dehors & une contenance mortifiée, je me suis donné toute la satisfaction que j'ai sû trouver en moi-même, & tout le plaisir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je serois ridicule moi-même si je continuois un discours si sérieux ; ce qui me fait passer à des conseils moins gênans que les instructions.

Accommodez, autant qu'il vous sera possible, votre goût à votre santé ; c'est un grand secret de pouvoir concilier l'agréable & le nécessaire en deux choses qui ont été presque toujours opposées. Pour ce grand secret, néanmoins, il ne faut qu'être sobre & délicat. Et que ne doit-on pas faire pour apprendre à manger délicieusement aux heures du repas, ce qui tient l'esprit & le corps dans une bonne disposition pour toutes les autres ? On peut être sobre sans être délicat, mais on ne peut jamais être délicat sans être sobre. Heureux qui a les deux qualités ensemble,

il ne ſépare point ſon régime d'avec ſon plaiſir ?

N'épargnez aucune dépenſe pour avoir des vins de Champagne, fuſſiez-vous à deux cens lieues de Paris; ceux de Bourgogne ont perdu leur crédit avec les gens de bon goût, & à peine conſervent-ils un reſte de vieille réputation chez les Marchands. Il n'y a point de Province qui fourniſſe d'excellens vins pour toutes les ſaiſons que la Champagne : elle nous fournit le vin d'Ay, d'Avenet, d'Auvilé, juſqu'au printemps; Teſſy, Sillery, Verſenay, pour le reſte de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfére de tous les vins, ſans me laiſſer aller à des modes de goûts qu'introduiſent de faux délicats, je vous dirai que le vin d'Ay eſt le plus naturel de tous les vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de terroir, d'un agrément le plus exquis par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. Léon X. Charles-Quint, François premier, Henry VIII. avoient tous leur propre Maiſon dans Ay ou proche d'Ay, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du vin d'Ay ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curiosité pour les viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un potage de santé bien naturel, qui ne sera ni trop peu fait, ni trop consommé, se doit préférer pour un ordinaire à tous les autres, tant par la justesse de son goût, que par l'utilité de son usage. Du Mouton tendre & succulent; du Veau de bon lait, blanc & délicat; la Volaille de bon suc, moins engraissée que nourrie; la Caille grasse prise à la campagne; un Faisan, une Perdrix, un Lapin, qui sentent bien chacun dans son goût ce qu'ils doivent sentir, sont les véritables viandes qui pourront faire en différentes saisons les délices de votre repas. La Gelinote de bois est estimable, sur-tout par son excellence, mais peu à conseiller où vous étes & où je suis, par sa rareté.

Si une nécessité indispensable vous fait dîner avec quelques-uns de vos voisins, que leur argent ou leur adresse aura sauvé de l'Arriere-Ban, louez le Liévre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point; que les Canards & presque les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les viandes noires, la seule Beccassine sera sauvée en faveur du goût, avec un léger préjudice de la santé.

Que tous mélanges & compositions de

cuisine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*, passent auprès de vous pour des espéces de poisons : si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal; si vous en mangez beaucoup, il n'est pas possible que leur poivre, leur vinaigre & leurs oignons ne ruinent à la fin votre goût, & n'altérent bientôt votre santé. Les sauces toutes simples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faisant. Le sel & l'orange sont l'assaisonnement le plus général & le plus naturel : les fines herbes sont plus saines & ont quelque chose de plus exquis que les épices, mais elles ne sont pas également propres à toutes choses; il faut les employer avec discernement aux mets où elles s'accommodent le mieux, & les dispenser avec tant de discrétion, qu'elles relévent le propre goût de la viande, sans faire quasi sentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des vins & de la condition des viandes, il faut venir au conseil le plus nécessaire pour l'accommodement du goût & de la santé.

Que la nature vous incite à boire & à manger par une disposition secrette qui se fait légérement sentir, & ne vous y presse pas par le besoin. Où il n'y a point d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuir, & la plus agréable de nous

dégoûter : où il y a de la faim, la néceſſité de manger eſt une eſpéce de mal qui en cauſe un autre après le repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'appétit donne de l'exercice à notre chaleur naturelle dans la digeſtion ; l'avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toujours dans une diſpoſition agréable, c'eſt de ne ſouffrir ni vuide ni réplétion, afin que la nature n'ait jamais à ſe remplir avidemment de ce qui lui manque, ni à ſe ſoulager avec empreſſement de ce qui la charge.

Voilà tous les conſeils que mon expérience m'a sû fournir pour la lecture & pour la bonne-chere. Je ne veux pas finir ſans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtreſſe à Paris, oubliez-la le plûtôt qu'il vous ſera poſſible, car elle ne manquera pas de changer ; & il eſt bon de prévenir les infidelles. Une perſonne aimable à la Cour, y veut être aimée ; & là où elle eſt aimée, elle aime à la fin. Celles qui conſervent de la paſſion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent : la continuation de leur amour pour les abſens, eſt moins un honneur à leur conſtance, qu'une honte à leur beauté. Ainſi, Monſieur, que votre Maîtreſſe en aime un

autre, ou qu'elle vous aime encore, le bon ſens vous la doit faire quitter comme trompeuſe ou comme mépriſée : cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de votre diſgrace, vous ne devez pas en mettre à votre amour. Les courtes abſences animent les paſſions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que ſe tourne votre eſprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choſes trop ſérieuſes ; la diſgrace n'a que trop de ſa propre peſanteur. Faites en votre éxil ce que Petrone fit à ſa mort : *Amove res ſerias quibus gravitatis & conſtantiæ gloria peti ſolet ; tibi, ut illi, levia carmina & faciles verſus.*

Il y en a que leur malheur a rendu dévots par un certain attendriſſement ; par une pitié ſecrette qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais diſgrace ne m'a donné cette eſpéce d'attendriſſement : la nature ne m'a pas fait aſſez ſenſible à mes propres maux. La perte de mes amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de dévotion ſe forment avec le temps. Je ne conſeillerois jamais à perſonne de réſiſter à la dévotion qui ſe forme de la tendreſſe, ni à celle qui nous donne de la confiance : l'une touche l'ame agréable-

ment ; l'autre aſſûre à l'eſprit un doux repos. Mais tous les hommes, & particuliérement les malheureux, doivent ſe défendre avec ſoin d'une dévotion ſuperſtitieuſe qui mêleroit ſa noirceur avec celle de l'infortune.

Sur les premieres années de la Régence.

A MADEMOISELLE

DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'AI vû le temps de la bonne Régence ;
Temps où régnoit une heureuſe abondance,
Temps où la Ville auſſi-bien que la Cour
Ne reſpiroient que les jeux & l'amour.

✠

Une Politique indulgente,
De notre nature innocente
Favoriſoit tous les deſirs ;
Tout goût paroiſſoit légitime ;
La douce erreur ne s'appelloit point crime ;
Les vices délicats ſe nommoient des plaiſirs.

✠

Meubles, habits, repas, danses, musiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;
Peu de gens vains, presque tous magnifiques;
N'avoir chez soi que la commodité,
Faisoit alors les chagrins domestiques
Qu'aux autres temps fait la nécessité.



Dans le commerce on étoit sociable;
Dans l'entretien, naturel, agréable,
On haïssoit un chagrin médisant,
On méprisoit un fade complaisant:
La vérité délicate & sincere
Avoit trouvé le secret de nous plaire.



L'art de flatter en parlant librement,
L'art de railler toujours obligeamment,
En ce temps seul étoit choses connues,
Auparavant nullement entendues;
Et l'on pourroit aujourd'hui sûrement
Les mettre au rang des sciences perdues.



Le sérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui font les importantes;
Et le plaisant rien d'outré ni de faux:
Femmes savoient sans faire les savantes:

Moliere en vain eût cherché dans la Cour
Ses RIDICULES affectées ;
Et ses FASCHEUX n'auroient pas vû le jour,
Manque d'objets à fournir les idées.

✠

Aucun Amant qui ne servît son Roi,
Guerrier aucun qui ne servît sa Dame :
On ménageoit l'honneur de son emploi,
On ménageoit la douceur de sa flamme :
Tantôt les cœurs s'attachoient aux appas ;
Libres, tantôt ils cherchoient les combats.

✠

Un jeune Duc (1) qui tenoit la Victoire,
Comme une esclave attachée à son char,
Par sa valeur, par l'éclat de sa gloire,
Fit oublier Alexandre & César.
Que ne mouroit alors son Eminence (2)
Pour son bonheur & pour notre repos!
Elle eût fini ses beaux jours à propos,
Laissant un nom toujours cher à la France.

(1) Le Duc d'Enguien. | (2) Le Cardinal Mazarin.

DE LA TRAGÉDIE ANCIENNE ET MODERNE.

ON n'a jamais vû tant de régles pour faire de belles Tragédies ; & on en fait si peu, qu'on est obligé de représenter toutes les vieilles. Il me souvient que l'Abbé d'Aubignac en composa une selon toutes les loix qu'il avoit impérieusement données pour le Théatre (1) : elle ne réussit point ; & comme il se vantoit par tout d'être le seul de nos Auteurs qui eût bien suivi les préceptes d'ARISTOTE, *je sai bongré à M. d'Aubignac*, dit M. le Prince, *d'avoir si bien suivi les régles d'Aristote : mais je ne pardonne point aux régles d'Aristote d'avoir fait faire une si méchante Tragédie à M. d'Aubignac.*

Il faut convenir que la POETIQUE d'Aristote est un excellent ouvrage : cependant il n'y a rien d'assez parfait pour régler toutes les Nations & tous les siécles. Descartes & Gassendi ont découvert des vérités qu'Aristote ne connoissoit pas : Cor-

(1) François Hédelin, Abbé d'Aubignac, publia en 1657, un Traité de la PRATIQUE DU THEATRE. Quelque temps après, il donna une Tragédie en prose, intitulée ZENOBIE, qui ne réussit point.

neille a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connues : nos Philosophes ont remarqué des erreurs dans sa PHYSIQUE : nos Poëtes ont vû des défauts dans sa POETIQUE, pour le moins à notre égard, toutes choses étant aussi changées qu'elles le sont.

Les Dieux & les Déesses causoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire sur le Théatre des Anciens, par leurs haines, par leurs protections ; & de tant de choses surnaturelles, rien ne paroissoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une societé entre les Dieux & les hommes. Les Dieux agissoient presque toujours par des passions humaines : les hommes n'entreprenoient rien sans le conseil des Dieux, & n'exécutoient rien sans leur assistance. Ainsi, dans ce mélange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne se pût croire.

Mais toutes ces merveilles aujourd'hui nous sont fabuleuses. Les Dieux nous manquent & nous leur manquons ; & si, voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduisoit des Anges & des Saints sur notre scéne, il scandaliseroit les dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théatre fussent confondus, & qu'on allât appren-

dre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples.

D'ailleurs, ce seroit donner un grand avantage aux libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission, & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui le disent (1).

Mais posons que nos Docteurs abandonnent toutes les matiéres saintes à la liberté

(1) C'est ce qu'on a vû dans le XV. & le XVI. Siécles, où les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient représentées, ou pour parler le langage de ce temps-là, étoient *jouées par personnages* sur des Théatres publics. Castelvetro dit qu'on *jouoit* à Rome la *Passion* de Jesus-Christ de telle maniere, que les Spectateurs éclatoient de rire. On la *jouoit* aussi en France; & j'ai vû une Piéce imprimée en 1541. sous ce titre: *S'ensuit le mystére de la Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ. Nouvellement reveu & corrigé oultre les précedentes impressions. Avec les additions faittes par très-éloquent & scientifique Docteur Maistre Jean Michel. Lequel mystére fut joué à Angiers moult triumphamment. Et dernierement à Paris. Avec le nombre des Personnages qui sont à la fin dudit Livre. Et sont en nombre, CXLI.*

On *jouoit* de même les *Actes des Apôtres*. Cet ouvrage, qui contient deux Volumes, est intitulé: *Le premier Volume des Catholiques, Oeuvres & Actes des Apostres redigé en escript par Saint Luc Evangeliste & Hystoriographe deputé par le Sainct Esperit, Icelluy Sainct Luc escripvant à Theophile. Avecques plusieurs Hystoires en icelluy inserez des gestes des Cesars. . . . . Le tout veu & corrigé bien & duement selon la vraie verité. Et joué par personnages à Paris en l'Hostel de Flandres. L'an Mil cinq cens XLI. Avec Privilege du Roy*, &c. M. Bayle en a donné quelques extraits dans le SUPPLEMENT *de son* DICTIONNAIRE, à l'Article CHOCQUET (*Louis*).

Les désordres causés par ces sortes de *Jeux*, furent représentés au Parlement de Paris d'une maniere très-vive & très-forte en 1541, par le Procureur du Roi,

du Théatre, faisons ensorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises : il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins.

L'esprit de notre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Théatre. Quel zéle, quelle force le Ciel n'inspire-t'il pas à Néarque & à Po-

,, Pendant lesdits Jeux, (dit-il, parlant du *Mystere de la Passion* & des *Actes des Apôtres*) ,, le commun peuple dès huit à neuf heures du matin ès jours de Festes délaissoit sa Messe Paroissiale, Sermon & Vespres, pour aller esdits jeux garder sa place, & y être jusqu'à cinq heures du soir ; eut cessé les Prédications, car n'eussent eu les Predicateurs qui les eust escouté. Et retournant desdits jeux, se mocquoient hautement & publiquement par les rues desdits jeux & des joueurs, contrefaisant quelque langage impropre qu'ils avoient oüis desdits jeux ou autre chose mal faite, criant par dérision que le *S. Esprit n'avoit pas voulu descendre*, & par d'autres mocqueries. Et le plus souvent les Prêtres des Paroisses pour avoir leur passe-temps d'aller esdits jeux, ont délaissé dire Vespres les jours de Fêtes, ou les ont dites tous seuls dès l'heure de midy, heure non accoustumée : & même les Chantres ou Chappellains de la Sainte Chapelle de ce Palais tant que lesdits jeux ont duré (Il avoit dit auparavant qu'on les *avoit fait durer l'espace de six ou sept mois*) ,, ont dit Vespres les jours de Festes à l'heure de midy, & encore les disoient en poste & à la légere pour aller esdits jeux, &c. Je donnerai cette Piéce toute entiere dans mes Additions au COLOMESIANA.

lyeucte

lyeucte (1); & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre à ces heureuses inspirations? L'amour & les charmes d'une jeune épouse cherement aimée, ne font aucune impression sur l'esprit de Polyeucte. La considération de la Politique de Felix, comme moins touchante, fait moins d'effet. Insensible aux priéres & aux menaces, Polyeucte a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faisoit une misérable Tragédie, si les entretiens de Pauline & de Sévere, animés d'autres sentimens & d'autres passions, n'eussent conservé à l'Auteur la réputation que les vertus chrétiennes de nos Martirs lui eussent ôtée.

Le Théatre perd tout son agrément dans la représentation des choses saintes, & les choses saintes perdent beaucoup de la religieuse opinion qu'on leur doit, quand on les représente sur le Théatre.

A la vérité, les Histoires du vieux Testament s'accommoderoient beaucoup mieux à notre scéne. Moïse, Samson, Josué y feroient tout un autre effet que Polyeucte & Néarque. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque chose de plus propre pour le Théatre. Mais il me semble que

(1) Voyez le POLYEUCTE de Corneille.

les Prêtres ne manqueroient pas de crier contre la profanation de ces Histoires sacrées, dont ils remplissent leurs conversations ordinaires, leurs Livres & leurs Sermons. Et à parler sainement, le passage de la Mer rouge si miraculeux, le Soleil arrêté dans sa course à la priere de Josué, les Armées defaites par Samson avec une Machoire d'Ane; toutes ces merveilles, dis-je, ne seroient pas crues à la Comédie, parce qu'on y ajoûte foi dans la Bible: mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis est fondé sur de bonnes & solides raisons, il faut nous contenter de choses purement naturelles, mais extraordinaires, & choisir en nos Héros des actions principales qui soient reçûes dans notre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au-dessus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEÏDE; je connois la juste différence de leur valeur: mais à l'égard de l'élevation, Pompée, César, Caton, Curion, Labienus ont plus fait pour LUCAIN, que n'ont fait pour VIRGILE Jupiter, Mer-

cure, Junon, Venus & toute la ſuite des autres Déeſſes & des autres Dieux.

Les idées que nous donne Lucain des grands hommes, ſont véritablement plus belles, & nous touchent plus que celles que nous donne Virgile des immortels. Celui-ci a revêtu ſes Dieux de nos foibleſſes, pour les ajuſter à la portée des hommes : celui-là éleve ſes Héros jusqu'à pouvoir ſouffrir la comparaiſon des Dieux ;

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Dans Virgile, les Dieux ne valent pas des Héros : dans Lucain, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable ſentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuſe en perdant ſes Dieux avec ſes Oracles & ſes Devins.

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théatre un eſprit de ſuperſtition & de terreur, capable d'infecter le genre humain de mille erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à conſidérer les impreſſions ordinaires que faiſoit la Tragédie dans Athénes ſur l'ame des Spectateurs, on peut dire que Platon étoit mieux fondé pour en défendre l'uſage, que ne fut Ariſtote pour le conſeiller : car la Tragédie conſiſtant, comme elle faiſoit, aux mouvemens ex-

ceſſifs de la *Crainte* & de la *Pitié* ; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compaſſion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls & à ſe déſoler de tous les malheurs ?

On aura de la peine à me perſuader qu'une ame accoûtumée à s'effrayer ſur ce qui regarde les maux d'autrui, puiſſe être dans une bonne aſſiette ſur les maux qui la regardent elle-même. C'eſt peut-être par-là que les Athéniens devinrent ſi ſuſceptibles des impreſſions de la peur ; & que cet eſprit d'épouvante inſpiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A Sparte & à Rome, où le public n'expoſoit à la vûe des Citoyens que des exemples de valeur & de fermeté, le peuple ne fut pas moins fier & hardi dans les combats, que ferme & conſtant dans les calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans Athénes cet art de craindre & de ſe lamenter, on mit en uſage à la Guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux repréſentations.

Ainſi l'eſprit de ſuperſtition cauſa la déroute des Armées ; & celui de lamentation fit qu'on ſe contenta de pleurer les grands malheurs, quand il falloit y chercher quelque remede. Mais comment n'eût-on pas

appris à se désoler dans cette pitoyable Ecole de commisération ? Ceux qu'on y représentoit étoient des exemples de la derniere misere & des sujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de se lamenter, qu'on exposoit bien moins de vertus que de malheurs, de peur qu'une ame élevée à l'admiration des Héros, ne fût moins propre à s'abandonner à la pitié pour un misérable ; & afin de mieux imprimer les sentimens de crainte & d'affliction aux Spectateurs, il y avoit toujours sur le Théatre des chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui fournissoient à chaque évenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Aristote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens ; mais il crut y apporter assez de remede, en établissant une certaine *Purgation*, que personne jusqu'ici n'a entendue, & qu'il n'a pas bien comprise lui-même, à mon jugement : car y a-t'il rien de si ridicule que de former une science qui donne sûrement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la guérison ; que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire sur le honteux état où elle s'est trouvée ?

Entre mille personnes qui assisteront au

Théatre, il y aura peut-être six Philosophes qui seront capables d'un retour à la tranquillité, par ces sages & utiles méditations : mais la multitude ne sera point ces réflexions ; & on peut presque assûrer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconvéniens dans nos représentations, que dans celles de l'antiquité ; puisque notre crainte ne va jamais à cette superstitieuse terreur, qui produisoit de si méchans effets pour le courage. Notre crainte n'est le plus souvent qu'une agréable inquiétude qui subsiste dans la suspension des esprits ; c'est un cher intérêt que prend notre ame aux sujets qui attirent son affection.

On peut dire à peu près la même chose de la pitié à notre égard. Nous la dépouillons de toute sa foiblesse, & nous lui laissons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un grand homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compassion, & qu'il se rende quelquefois maître de nos larmes : mais je veux que ces larmes tendres & généreuses regardent ensemble ses malheurs & ses vertus, & qu'avec le triste sentiment de la pitié, nous ayons celui d'une admiration animée, qui fasse naître

en notre ame comme un amoureux desir de l'imiter.

Il nous restoit à mêler un peu d'amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laissoit l'ancienne par la superstition & par la terreur. Et dans la vérité, il n'y a point de passion qui nous excite plus à quelque chose de noble & de généreux qu'un honnête amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'insulte d'un ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime jusqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides, les Animaux que la nature a formés pour toujours craindre & toujours fuir, vont fiérement au-devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le sujet de leur amour. L'amour a une chaleur qui sert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confesser la vérité, nos Auteurs ont fait un aussi méchant usage de cette belle passion, qu'en ont fait les Anciens de leur crainte & de leur pitié : car, à la réserve de huit ou dix Piéces, où ses mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les amans & l'amour ne se trouvent également défigurés.

Nous mettons une tendresse affectée où nous devons mettre les sentimens les plus nobles. Nous donnons de la mollesse à ce

qui devroit être le plus touchant ; & quelquefois nous pensons exprimer naïvement les graces du naturel, que nous tombons dans une simplicité basse & honteuse.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faisons des Princes ridicules ; & à force de plaintes & de soûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à soûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien souvent nos plus grands Héros aiment en Bergers sur nos Théatres, & l'innocence d'une espece d'amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de se plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité ; & parce qu'elle plaît mieux quand elle est sensible, elle aura par tout indifféremment de la douleur.

Nous voulons un amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux, sans prendre garde à ce qui desire de la naïveté, de la tendresse, de la douleur ; & cela vient de ce que voulant par tout de l'amour, nous cherchons de la diversité dans les maniéres, n'en mettant presque jamais dans les passions.

J'espere que nous trouverons un jour le véritable usage de cette passion devenue

trop

trop ordinaire. Ce qui doit être l'adouciſſement des choſes, ou trop barbares, ou trop funeſtes ; ce qui doit toucher noblement les ames, animer les courages & élever les eſprits, ne ſera pas toujours le ſujet d'une petite tendreſſe affectée, ou d'une imbécille ſimplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux Anciens. Sans un amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour notre ſiécle, on ne fera point des Tragédies de Sophocle & d'Euripide, les modéles des Piéces de notre temps.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des Athéniens : mais qui pourroit traduire en François dans toute ſa force l'Œdipe même, ce chef-d'œuvre des Anciens, j'oſe aſſûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeſte, plus oppoſé aux vrais ſentimens qu'on doit avoir.

Notre ſiécle a du moins cet avantage, qu'il y eſt permis de haïr librement les vices, & d'avoir de l'amour pour les vertus. Comme les Dieux cauſoient les plus grands crimes ſur le Théatre des Anciens, les crimes captivoient le reſpect des Spectateurs, & on n'oſoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand Agamemnon ſacrifia ſa propre fille, & une fille tendrement

aimée, pour appaiser la colere des Dieux, ce sacrifice barbare fut regardé comme une pieuse obéissance, comme le dernier effet d'une religieuse soumission.

Que si l'on conservoit en ce temps-là les vrais sentimens de l'humanité, il falloit murmurer contre la cruauté des Dieux en impie; & si l'on vouloit être dévot envers les Dieux, il falloit être cruel & barbare envers les hommes: il falloit faire, comme Agamemnon, la derniere violence à la nature & à son amour:

Tantum Relligio potuit suadere malorum.

dit Lucrece sur ce sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons représenter les hommes sur le Théatre sans l'intervention des Dieux, plus utilement cent fois pour le public & pour les particuliers; car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de scélerat qui ne se déteste, ni de Héros qui ne se fasse admirer. Il y aura peu de crimes impunis, peu de vertus qui ne soient récompensées. Avec les bons exemples que nous donnons au public sur le Théatre, avec ces agréables sentimens d'amour & d'admiration, discrettement ajoûtés à une crainte & à une pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que desire Horace;

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci;

ce qui ne pouvoit jamais être selon les régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un sentiment hardi & nouveau. C'est qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choses, une grandeur d'ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre admiration. Il y a dans cette sorte d'admiration quelque ravissement pour l'esprit; le courage y est élevé, l'ame y est touchée.

SUR LES CARACTERES DES TRAGÉDIES.

J'Ai eu dessein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faisoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités, pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon caractére sans y penser, & que le Héros descendoit insensiblement au peu de mérite de SAINT-EVREMOND, au lieu que SAINT-EVREMOND devoit s'élever aux grandes vertus de son Héros. Il étoit de mes passions, comme de mon caractére ; j'exprimois mes mouvemens, voulant exprimer les

ſiens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choſes ſur l'amour ; ſi je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma pitié : je faiſois dire ce que je ſentois moi-même ; & pour comprendre tout en peu de mots, je me repréſentois ſous le nom d'autrui. N'accuſons pas quelques Héros de nos Tragédies de verſer des pleurs qui devoient couler ſeulement en quelques endroits ; ce ſont les larmes des Poëtes, qui trop ſenſibles de leur naturel, ne peuvent réſiſter à la tendreſſe qu'ils ſe ſont formée. S'ils ne faiſoient qu'entrer dans le ſentiment des Héros, leur ame prêtée ſeulement à la douleur, pourroit garder quelque meſure dans la paſſion : mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient repréſenter dans la vraiſemblance. C'eſt un grand ſecret de ſavoir nous exprimer avec juſteſſe en ce qui regarde les penſées, & beaucoup plus en ce qui touche le ſentiment : car l'ame a bien plus de peine à ſe défaire de ce qu'elle ſent, que l'eſprit à ſe dégager de ce qu'il penſe.

Véritablement la paſſion doit être remplie, mais jamais outrée ; & ſi les Spectateurs étoient réduits à choiſir entre deux vices, ils ſouffriroient le défaut plus aiſément que l'excès. Celui qui ne pouſſe pas

assez les mouvemens, ne contente pas; c'est ne pas donner sujêt de se louer : celui qui les outre, blesse l'esprit; c'est donner sujet de se plaindre. Le premier, laisse à notre imagination le plaisir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a sû fournir : le second, nous donne la peine de retrancher, toujours difficile & ennuyeuse. Quand le cœur particuliérement s'est senti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à se soulager : revenus de ces mouvemens aux lumiéres de l'esprit, nous jugeons peu favorablement de la tendresse & des larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande discrétion; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt séché les siennes : *Citò arescit lacryma in aliena miseria* (1).

En effet, si on s'afflige trop long-temps sur le Théatre, ou nous nous moquons de la foiblesse de celui qui pleure, ou la longue pitié d'un long tourment qui fait passer les maux d'autrui en nous-mêmes, blesse la nature qui a dû être seulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les larmes des Acteurs

(1) *Nihil est tam miserabile, quàm ex beato miser. Et hoc totum quidem moveat, si bona ex fortuna quis cadat, & à quorum caritate divellatur; quæ amittat, aut amiserit; in quibus malis sit, futurusve sit exprimatur breviter.* CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. CIC. Part. Orat. §. 57.

attirent les miennes avec une douceur secrette que je sens à m'attendrir : mais si l'affliction continue, mon ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impression douloureuse. J'ai vû arriver souvent en de longs discours de tendresse, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a dessein de représenter : cet Amant devient quelquefois un Philosophe qui raisonne dans la passion, ou qui nous explique par une espéce de leçon de quelle maniere elle s'est formée. Quelquefois l'esprit du Spectateur qui poussoit d'abord son imagination jusqu'à la personne qu'on représente, revient à soi-même, désabusé qu'il est, & ne connoît plus que le Poëte qui dans une espéce d'Elégie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte ou qu'il s'est formée.

Un homme se mécompte auprès de moi en ces occasions ; il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on fasse l'éloquent à se plaindre de ses malheurs : celui qui prend la peine d'en discourir, m'épargne celle de l'en consoler. C'est la nature qui souffre ; c'est à elle de se plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle sent, pour se soulager ; non pas à le dire éloquemment pour se complaire.

Je suis aussi peu persuadé de la violence d'une passion qui est ingénieuse à s'exprimer par la diversité des pensées. Une ame touchée sensiblement, ne laisse pas à l'esprit la liberté de penser beaucoup, & moins encore de se divertir dans la variété de ses conceptions. C'est en quoi je ne puis souffrir la belle imagination d'Ovide : il est ingénieux dans la douleur ; il se met en peine de faire voir de l'esprit, quand vous n'attendez que du sentiment. Virgile touche d'une impression toute juste, où il n'y a rien de languissant, rien de trop poussé. Comme il ne vous laisse rien à desirer, il n'a aussi rien qui vous blesse ; & c'est là que votre ame se rend avec plaisir à une proportion si aimable.

Je m'étonne que dans un temps où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre sur l'Amour, on en ignore assez & la nature & les mouvemens. Quoique l'Amour agisse diversement selon la diversité des compléxions, on peut rapporter à trois mouvemens principaux tout ce que nous fait sentir une passion si générale ; *aimer, brûler, languir.*

Aimer simplement, est le premier état de notre ame, lorsqu'elle s'émeut par l'impression de quelque objet agréable : là il se forme un sentiment secret de complaisance en celui qui aime ; & cette complai-

ſance devient enſuite un attachement à la perſonne qui eſt aimée. *Brûler*, eſt un état violent, ſujet aux inquiétudes, aux peines, aux tourmens, quelquefois aux troubles, aux tranſports, au déſeſpoir; en un mot, à tout ce qui nous inquiéte ou qui nous agite. *Languir*, eſt le plus beau des mouvemens de l'Amour : ç'eſt l'effet délicat d'une flamme pure qui nous conſume doucement : c'eſt une maladie chere & tendre qui nous fait haïr la penſée de notre guériſon. On l'entretient ſecretement au fond de ſon cœur; &, ſi elle vient à ſe découvrir, les yeux, le ſilence, un ſoupir qui nous échappe, une larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'éloquence du diſcours. Pour ces longues converſations de tendreſſe, ces ſoupirs pouſſés inceſſamment, ces pleurs à tout moment répandus, ils pourront ſe rapporter à quelqu'autre cauſe. Si l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'amour que de la ſottiſe de celui qui aime. La paſſion m'eſt trop précieuſe pour la couvrir d'une honte étrangere où elle n'a aucune part. Peu de larmes ſuffiſent aux amans pour exprimer leur amour : quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur paſſion que leur foibleſſe. J'oſe dire qu'une Dame qui aura pitié de ſon Amant ſur les diſcretes & reſpectueuſes expreſſions du

mal qu'elle cauſe, ſe moquera de lui comme d'un miſérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai obſervé que Cervantes eſtime toujours dans ſes Chevaliers le mérite vraiſemblable; mais il ne manque jamais à ſe moquer de leurs combats fabuleux & de leurs pénitences ridicules. Par cette derniere conſidération, il faut préférer DON GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy acomodada condicion para todo; que no era Cavallero melindroſo, ni tan lloron como ſu hermanno* (1).

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'eſt d'employer une paſſion pour une autre; de mettre de la douleur où il ne faut que de la tendreſſe; de mettre au contraire du déſeſpoir où il ne faut que de la douleur. Dans les TRAGEDIES de Quinaut, vous deſireriez ſouvent de la douleur où vous ne voyez que de la tendreſſe. Dans le TITUS de Racine, vous voyez du déſeſpoir où il ne faudroit qu'à peine de la douleur. L'Hiſtoire nous apprend que Titus plein d'égards & de circonſpection, renvoya Bérénice en Judée, pour ne pas donner le moindre ſcandale au Peuple Romain; & le Poëte en fait un déſeſpéré qui veut ſe tuer lui-même, plû-

(1) Michel Cervantes, dans ſon HISTOIRE *de l'admirable Don Quichotte de la Manche*. Tom. I. Chap. I.

tôt que de consentir à cette séparation.

Corneille n'a pas eu des sentimens plus justes sur le sujet de son Titus (1); il nous le représente prêt à quitter Rome, & à laisser le gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en Judée. Certes il va contre la vérité & la vrai-semblance, ruinant le naturel de Titus & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à une passion éteinte : c'est vouloir que ce Prince s'abandonne à Bérénice comme un fou, lorsqu'il s'en défait comme un homme sage ou dégoûté.

J'avoue qu'il y a de certains sujets où la bienséance & la raison même favorisent les sentimens de la passion; & alors la passion le doit emporter sur le caractére. Horace veut qu'on représente Achille agissant, colére, inéxorable, croyant que les Loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoissant que la force pour tout droit en ses entreprises (2); mais c'est dans son naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainsi. C'est le caractére qu'Homere lui donne, lorsqu'il dispute sa Captive à Agamemnon: cependant, ni Homere ni Horace n'ont

(1) Dans sa Comédie héroïque, intitulée : TITE ET BERENICE.

(2) *Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge*
Scriptor. Honoratum si fortè reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi data, nihil non arroget armis.
HORAT. de Art. Poët. v. 119. 122.

pas voulu éteindre l'humanité dans Achille ; & Euripide a eu tort de lui donner si peu d'amour pour Iphigénie, sur le point qu'elle devoit être sacrifiée (1). Le Sacrificateur étoit touché de compassion, & l'Amant paroît comme insensible : s'il a de la colere, il la trouve dans son naturel ; son cœur ne lui fournit rien pour Iphigénie. On m'avouera que l'humanité demandoit de la pitié ; que la nature, que la bienséance même exigeoit de la tendresse : & tous les gens de bon goût blâmeront le Poëte d'avoir trop considéré le caractére, lorsqu'il falloit avoir de grands égards pour la passion. Mais, quand une passion est connue généralement de tout le monde, c'est-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au caractére.

En effet, si vous aviez à dépeindre Antoine depuis qu'il fut abandonné à son amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles qualités que la nature lui avoit données. Antoine amoureux de Cléopatre, n'est pas l'Antoine ami de César. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en est fait un foible, mou & paresseux ; d'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à son intérêt, ni à son parti, il s'en est fait un qui s'est manqué à lui-même, & qui s'est perdu.

(1) Pensées de Grotius.

Horace, que j'ai allégué, forme un caractére de la vieilleſſe qu'il nous preſcrit de garder fort ſoigneuſement. Si nous avons quelque vieillard à repréſenter, il veut que nous le dépeignions amaſſant du bien, & s'abſtenant de celui qu'il peut avoir amaſſé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu ſatisfait du préſent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans ſa jeuneſſe (1). Mais, ſi vous avez à repréſenter un vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni pareſſe, ni chagrin: vous ferez un libéral d'un avare, un complaiſant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les beautés qu'il a vûes, & admirera ſeulement celle qui l'enchante: il fera toutes choſes pour elle, & n'aura plus de volonté que la ſienne, penſant regagner par la ſoumiſſion ce qu'il perd par le dégoût que ſon âge peut donner.

Et ſous un front ridé qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéir (2).

Tel a été, & tel eſt dépeint par Corneille le vieil & infortuné Siphax. Avant qu'il fût

(1) *Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd*
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè, gelidèque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor, caſtigatorque minorum.
HORAT. de Art. Poët. v. 169. 174.

(2) Corneille dans la SOPHONISBE.

charmé de sa Sophonisbe, il avoit tenu la balance entre les Carthaginois & les Romains : devenu amoureux sur ses vieux jours, il perdit ses Etats & se perdit lui-même, pour avoir eu trop d'assujettissement aux volontés de sa femme.

Quand j'ai parlé de la passion, ç'a été proprement de l'Amour que j'ai entendu parler : les autres passions servent à former le caractére, au lieu de le ruiner. Etre naturellement gai, triste, colere, timide, c'est avoir les humeurs, les qualités, les affections qui composent un caractére ; être fort amoureux, c'est avoir pris une passion qui ne ruine pas seulement les qualités d'un caractére, mais qui assujettit les mouvemens des autres passions. Il est certain qu'une ame qui aime bien, ne se porte aux autres passions que selon qu'il plaît à son amour. Si elle a de la colere contre un Amant, l'amour l'excite & l'appaise ; elle pense haïr, & ne fait qu'aimer : l'Amour excuse l'ingratitude, & justifie l'infidélité. Les tourmens d'une véritable passion sont des plaisirs ; on en connoît les peines lorsqu'elle est passée, comme après la rêverie d'une fiévre on sent les douleurs. En aimant bien, l'on n'est jamais misérable : on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une beauté qui fait toucher les cœurs,
N'a pas en son pouvoir de faire un misérable ;
Auprès d'une personne aimable,
Les appas tiennent lieu d'assez grandes faveurs.

A UN AUTEUR

Qui me demandoit mon ſentiment d'une Piéce où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter.

LA Princeſſe dont vous faites l'Héroïne de votre Piéce, me plairoit aſſez ſi vous aviez un peu ménagé ſes larmes ; mais vous la faites pleurer avec excès : &, dès qu'il y aura quelque retour à la juſteſſe du ſentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on repréſente moins touchans, & ceux qui voyent repréſenter moins ſenſibles. Corneille n'a pas plû à la multitude en ces derniers temps, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les paſſions ordinaires dont nous ſommes agités, il s'eſt fait un nouveau mérite à toucher des tendreſſes plus recherchées, de plus fines jalouſies, & de plus ſecretes douleurs : mais cette étude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes aſſemblées ; de ſorte qu'une découverte ſi précieuſe lui a fait perdre quelqu'eſtime dans le monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle réputation.

Il est certain que personne n'a mieux entendu la nature que Corneille ; mais il l'a expliqué différemment, selon ses temps différens : étant jeune, il en exprimoit les mouvemens ; étant vieux, il nous en découvre les ressorts. Autrefois il donnoit tout au sentiment ; il donne plus aujourd'hui à la connoissance : il ouvre le cœur avec tout son secret ; il le produisoit avec tout son trouble. Quelques autres ont suivi plus heureusement la disposition des esprits qui n'aiment aujourd'hui que la douleur & les larmes : mais je crains pour vous quelque retour du bon goût justement sur votre Piéce, & qu'on ne vienne à désapprouver le trop grand usage d'une passion dont on enchante présentement tout le monde.

J'avoue qu'il n'y a rien de si touchant que le sentiment douloureux d'une belle personne affligée ; c'est un nouveau charme qui unit toutes nos tendresses par les impressions de l'amour & de la pitié mêlées ensemble. Mais, si la belle affligée continue à se désoler trop long-temps, ce qui nous touchoit nous attriste : lassés de la consoler quand elle aime encore à se plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des vieilles & des parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une si ennuyeuse désolation.

Un Auteur bien entendu dans les passions, n'épuisera jamais la douleur d'une affligée : cet épuisement est suivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premieres larmes sont naturelles à la passion qu'on exprime; elles ont leur source dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre. Les dernieres sont purement de l'esprit du Poëte ; l'art les a formées, & la nature ne veut pas les reconnoître. L'affliction doit avoir quelque chose de touchant, & la fin de l'affliction quelque chose d'animé qui puisse faire sur nous une impression nouvelle. Il faut que l'affliction se termine par une bonne fortune qui finit les malheurs avec la joie, ou par une grande vertu qui attire notre admiration : quelquefois elle s'acheve par la mort, & il en naît en nos ames une commisération propre & naturelle à la Tragédie ; mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foiblesse, que de compassion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une mort qui se pleure davantage par la personne qui se meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes & un sentiment profond ; j'aime un désespoir qui ne s'exhale pas en paroles,

les, mais où la nature accablée ſuccombe ſous la violence de la paſſion. Les longs diſcours expliquent plus notre regret à la vie, que notre réſolution à la mort : parler beaucoup dans ces occaſions, c'eſt languir dans le déſeſpoir, & perdre tout le mérite de ſa douleur,

O! Silvia, tu ſe morta.

& s'évanouir comme Aminte (1) :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs (2),

& mourir comme Euridice.

Il eſt certain que nos maux ſe ſoulagent en pleurant ; & la plus grande peine du monde un peu adoucie, ranime le deſir de vivre à meſure qu'elle ſoulage le ſentiment. Il en eſt de notre raiſonnement comme de nos larmes : pour peu que nous raiſonnions dans l'infortune, la raiſon nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faiſons guérir au Théatre ceux que nous faiſons beaucoup pleurer & beaucoup ſe plaindre : donnons plus de maux que de larmes & de diſcours, à ceux que nous avons deſſein d'y faire mourir.

(1) AMINTE du Taſſe, Act. III. Sc. II.

(2) SURENA, Tragédie de Corneille, Act. V. Sc. V.



LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE LIONNE.

QUelque fâcheuſes que ſoient mes diſgraces, je trouve de la douceur quand je vois un auſſi honnête-homme que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux bontés de Madame * * *, & à la chaleur de vos bons offices; mais je ſerai bien aiſe à l'avenir que perſonne n'excite Monſieur le Comte de Lauzun à me ſervir: je ſuis sûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra ſur mon ſujet ſans ſe nuire; & je ſerois fort fâché de lui attirer le moindre déſagrément: il ne doit rien dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laiſſe de la ſatisfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui lui ſont demandées. J'ai oüi dire à un grand Courtiſan, qu'*il falloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut*: je ſerois au déſeſpoir de l'avoir attiré à une per-

ſonne que j'honore autant que Monſieur le Comte de Lauzun.

Ce n'eſt pas que je n'aye preſque une néceſſité d'aller en France pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y eſt dû encore quarante mille livres dont je ne puis rien tirer : cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la fortune. J'ai des diableſſes de vapeurs qui me tourmentent ; mais elles ne ſont pas ſi-tôt paſſées, que je ſuis plus gai que jamais. Dans une heure, tout ce qu'il y a de funeſte & tout ce qu'il y a d'agréable ſe préſente à mon imagination ; & je ſens ainſi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la raiſon. Je tomberois aiſément dans la morale ; c'eſt le penchant de tous les malheureux, dont l'imagination eſt preſque toujours triſte, ou les penſées du moins ſérieuſes. Comme je crains le ridicule de la gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie, dans l'occaſion, d'aſſûrer Madame de *** de ma reconnoiſſance très-humble pour toutes ſes bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous

écrire, j'ai paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des bagatelles. J'ai fait quelques *Obſervations ſur nos Hiſtoriens, ſur la Tragédie & ſur la Comédie Eſpagnole, Françoiſe, Italienne, Angloiſe, ſur l'Opera, &c.* mais c'étoient ſeulement des obſervations particuliéres, ſans beaucoup de deſſein & de régularité. Tout cela étoit fondé ſur les différens génies des Nations. J'en ai perdu une partie, & l'autre eſt encore confuſe; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il eſt fort rare.

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANÇOIS.

IL faut avouer que nos HISTORIENS n'ont eu qu'un mérite bien médiocre. Sans l'envie naturelle qu'ont les hommes de ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans leur pays, je ne ſai comment une perſonne qui a le bon goût des Hiſtoires anciennes, pourroit ſe réſoudre à ſouffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes, il eſt aſſez étrange que dans une Monarchie où il y a eu

tant de Guerres mémorables & tant de changemens ſignalés dans les affaires, que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choſes & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Hiſtorien qui réponde ni à la dignité de la matiére, ni à notre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à notre Langue; mais quand j'ai conſideré depuis que la beauté du François dans la Traduction égaloit preſque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'eſt venu dans la penſée, malgré moi, que la médiocrité de notre génie ſe trouve au-deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques génies aſſez élevés, il y a trop de choſes néceſſaires à la compoſition d'une belle Hiſtoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même perſonne. On trouveroit peut-être un ſtile aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui, pour mener une vie éloignée de la Cour & des affaires, les traiteroient avec des maximes générales & des lieux communs, qui ſentent plus la politique de l'antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos intérêts; mais ils ont le déſavantage de s'être formés à un certain ſtile de dépêches auſſi propre pour les négociations, que peu

convenable à la dignité de l'Hiſtoire. Ce leur eſt une choſe ordinaire encore de parler fort mal de la Guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands hommes qui la conduiſent. C'a été un défaut conſidérable en Grotius, qui, après avoir pénétré les cauſes de la Guerre les plus cachées, l'eſprit du gouvernement des Eſpagnols, la diſpoſition des peuples de Flandre, qui, après être entré dans le vrai génie des Nations, après avoir formé le juſte caractére des ſociétés & celui des perſonnes principales, ſi bien expliqué les différens états de la Religion, remonté à des ſources inconnues au Cardinal Bentivoglio & à Strada, n'a pû maintenir dans les eſprits l'admiration qu'il y avoit cauſée, auſſi-tôt qu'il a fallu ouvrir le champ de la Guerre, quand il a fallu parler du mouvement des Armées, venir à la deſcription des Siéges & au récit des combats.

Nous avons des gens de qualité d'un mérite extraordinaire, qui, pour avoir paſſé par de grands Emplois avec un bon ſens naturel & des connoiſſances acquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler; mais ordinairement le génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire. Outre que rapportant toutes choſes

à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à s'instruire des formes du gouvernement & des ordres du Royaume. Ils croiroient se faire tort & prendre l'esprit des Gens de robe contre la dignité de leur profession, s'ils s'appliquoient à la connoissance de nos principales Loix. Et sans avoir ces lumiéres-là, j'oserois assûrer qu'il est comme impossible de faire une bonne Histoire, remplie, comme elle doit être, de saines & de judicieuses instructions.

Bacon se plaignoit souvent que les Historiens prennent plaisir à s'étendre sur les choses étrangeres, & qu'ils semblent éviter comme une langueur le discours des Reglemens qui font la tranquillité publique : que se laissant aller avec joie au récit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établissent le bonheur de la societé civile. Ses plaintes me paroissent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Histoire chez les Romains où l'on ne puisse connoître le dedans de la République par ses Loix, comme le dehors par ses conquêtes. Vous voyez dans Tite-Live, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établissement des nouvelles ; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion & ce qui regarde les cérémonies. La conjuration de Catilina

dans Salluste est toute pleine des Constitutions de la République ; & la Harangue de César, si délicate & si détournée, ne roule-t'elle pas toute sur la Loi *Portia*, sur les justes considérations qu'eurent leurs Peres, pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des Citoyens, sur les dangereuses conséquences qui s'ensuivroient, si une ordonnance si sage étoit violée ?

Le même César en ses COMMENTAIRES ne perd jamais l'occasion de parler des mœurs, des coûtumes & de la Religion des Gaulois. Tacite n'est peut-être que trop rempli d'accusations, de défenses, de loix & de jugemens. Quinte-Curce, dans une Histoire composée pour plaire plus que pour instruire, met à la bouche d'Alexandre les Loix des Macédoniens, pour répondre aux reproches d'Hermolaüs, qui avoit conspiré contre sa vie. Cet Alexandre, qui semble n'avoir connu d'autres Loix que ses volontés dans la conquête du monde ; cet Alexandre ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des Loix, pour avoir fait donner le fouet à un jeune garçon, lorsqu'il est le maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de peuple qui n'ait à se garantir des violences étrangeres, quand il est foible, ou à rendre sa condition plus glorieuse par des conquêtes, quand il est puissant ; comme il n'y en a

point

point qui ne doive assûrer son repos par la constitution d'un bon Gouvernement & la tranquillité de sa conscience par les sentimens de sa Religion ; aussi n'y a-t'il point d'Historien qui ne doive être instruit de tous ces différens intérêts, quand il en entreprend l'Histoire, qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on se le procure. On ne sauroit bien faire l'Histoire de France, quelques Guerres qu'on ait à décrire, sans faire connoître les ordres du Royaume, la diversité de Religion & les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il seroit ridicule de vouloir écrire celle d'Angleterre, sans savoir les affaires du Parlement & être bien instruit des différentes Religions de ce Royaume. Il ne le seroit pas moins d'entreprendre celle d'Espagne, sans savoir exactement les diverses formes de ses Conseils & le mystére de son Inquisition, aussi bien que le secret de ses intérêts étrangers, les motifs & les succès de ses Guerres.

Mais, à la vérité, ces diversités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieusement & ménagées avec une grande discrétion ; car un homme qui affecteroit de parler souvent de la constitution & des Loix de quel-

que Etat, sentiroit plûtôt le Légiflateur ou le Jurisconsulte que l'Historien. Ce seroit faire des leçons de Théologie, que de traiter chaque point de religion avec une curiosité recherchée : on auroit de la peine à le souffrir dans l'Histoire de Fra-Paolo, quelque belle qu'elle puisse être, si on ne pardonnoit l'ennui de ses controverses entre les Docteurs, à la nécessité de son sujet.

Quoique la description des Guerres semble tenir le premier lieu dans l'Histoire, c'est se rendre une espece de conteur fort importun, que d'entasser évenement sur évenement, sans aucune diversité de matieres ; c'est trouver le moyen dans les vérités d'imiter la maniere des vieux faiseurs de Romans dans leurs faux combats & leurs avantures fabuleuses.

Les Historiens Latins ont sû mêler admirablement les diverses connoissances dont j'ai parlé : aussi l'Histoire des Romains devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions différentes de plusieurs professions. En effet, il n'y a guéres eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat, pour commander les Armées. Aujourd'hui, chaque profession fait un attachement particulier. La plus grande vertu des Gens d'Eglise est de se donner

tout entiers aux choses ecclésiastiques ; & ceux que leur ambition a poussés au maniement des affaires, ont essuyé mille reproches d'avoir corrompu la sainteté de vie où ils s'étoient destinés. Les Gens de robe sont traités de ridicules aussi-tôt qu'ils veulent sortir de leur profession ; & un homme de Guerre ordinairement a de la honte de savoir quelque chose au-delà de son métier.

Il est certain néanmoins que les diverses applications des Anciens formoient une capacité bien plus étendue ; les mêmes personnes apprenant à bien employer les forces de la République & à contenir les peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des Loix. C'étoit un grand avantage aux Magistrats d'être maîtres des plus fortes impressions qui se fassent sur les esprits, & de saisir tous les sentimens par où ils sont disposés à la docilité, ou contraints à l'obéissance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les secrets de leur Religion à pouvoir inspirer leurs propres mouvemens & à les faire recevoir avec le même respect que s'ils avoient été inspirés véritablement par les Dieux, d'avoir l'art de tourner toutes choses en présages de bonheur ou d'infortune, & de savoir à propos remplir les Soldats de confiance, ou de crainte. Mais il en

revenoit encore une autre utilité à la République ; c'eſt que les Magiſtrats ſe faiſoient connoître pleinement eux-mêmes : car il étoit impoſſible que dans ces fonctions différentes, le naturel le plus profond pût également ſe cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités ne fuſſent à la fin diſcernées. On découvroit en ces génies bornés que la nature a reſtraints à certains talens, qu'une humeur douce & paiſible qui s'étoit accommodée au miniſtére de la Religion, n'avoit pas quelquefois aſſez de conſtance pour maintenir les Loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand homme de Guerre, comme Marius, qui ſe trouvoit ſans capacité en ce qui regardoit la Religion & les affaires. A la vérité, il ſe formoit ſouvent une ſuffiſance générale & une vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les Citoyens utiles au public en toutes choſes ; mais ſouvent auſſi une capacité moins étendue faiſoit employer les hommes à certains uſages où ils étoient ſeulement propres.

C'eſt ce qu'on a vû dans le Conſulat de Ciceron & d'Antonius, où ce premier eut ordre de veiller au ſalut de la République, ſelon ſon talent ; & le ſecond, fut envoyé

assembler des Troupes avec Petreius, pour combattre celles de Catilina.

Si on fait réflexion sur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Historiens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'Histoire étoient des personnes considérables, ausquels il ne manquoit ni génie, ni art pour bien écrire, qui avoient une connoissance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage sur nous à connoître les génies par ces différentes épreuves où l'on étoit obligé de passer dans l'administration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de soin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs éloges avec un peu de curiosité & d'intelligence, y découvrira une étude particuliere & un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez assembler des qualités comme opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pouvoir trouver dans une même personne: *Animus audax, subdolus.* Vous leur voyez trouver de la diversité dans certaines qualités qui paroissent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne sauroit démêler sans une grande délicatesse de discernement: *Subdolus, varius, cujuslibet rei simulator ac dissimulator* (1).

(1) Sallufte dans le caractere de Catilina.

Il y a une autre diverſité dans les éloges des Anciens plus délicate, qui nous eſt encore moins connue. C'eſt une certaine différence, dont chaque vice ou chaque vertu eſt marquée par l'impreſſion particuliére qu'elle prend dans les eſprits où elle ſe trouve. Par exemple, le courage d'Alcibiade a quelque choſe de ſingulier qui le diſtingue de celui d'Epaminondas, quoique l'un & l'autre ayent ſû expoſer leur vie également ; la probité de Caton eſt autre que celle de Catulus ; l'audace de Catilina n'eſt pas la même que celle d'Antoine ; l'ambition de Sylla & celle de Céſar n'ont pas une parfaite reſſemblance : & de-là vient que les Anciens, en formant le caractére de leurs grands hommes, forment, pour ainſi dire, en même temps le caractére des qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroiſſent pas ſeulement ambitieux & hardis, ou moderés & prudens, mais qu'on ſache plus particuliérement quelle étoit l'eſpece d'ambition & de courage, ou de modération & de prudence qu'ils ont eûe.

Salluſte (1) nous dépeint Catilina comme un homme de méchant naturel, & la méchanceté de ce naturel eſt auſſi-tôt exprimée : *Sed ingenio malo pravoque.* L'eſ-

(1) Voyez les OBSERVATIONS *ſur Salluſte & ſur Tacite*, page 126 de ce volume.

pece de son ambition est distinguée par le déreglement de ses mœurs, & le déreglement est marqué à l'égard du caractére de son esprit par des imaginations trop vastes & trop élevées : *Vastus animus immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat.* Il avoit l'esprit assez méchant pour entreprendre toutes choses contre les loix, & trop vaste pour se fixer à des desseins proportionnés aux moyens de les faire réussir.

L'esprit hardi d'une femme voluptueuse & impudique, telle qu'étoit Sempronia, eût pû faire croire que son audace alloit à tout entreprendre en faveur de ses amours : mais comme cette sorte de hardiesse est peu propre pour les dangers où l'on s'expose dans une conjuration, Salluste explique d'abord ce qu'elle est capable de faire, parce qu'elle a fait auparavant : *Quæ multa sæpè virilis audaciæ facinora commiserat.* Voilà l'espece de son audace exprimée. Il la fait chanter & danser, non avec les façons, les gestes & les mouvemens qu'avoient à Rome les chanteuses & les baladines, mais avec plus d'art & de curiosité qu'il n'étoit bienséant à une honnête femme: *Psallere, saltare elegantiùs quam necesse est probæ.* Quand il lui attribue un esprit assez estimable, il dit en même temps en quoi consistoit le mérite de cet esprit : *Verum, ingenium ejus haud absurdum : posse versus*

facere ; jocos movere ; sermone uti, vel modesto, vel molli, vel procaci.

Vous connoîtrez dans l'éloge de Sylla, que son naturel s'accommodoit heureusement à ses desseins. La République alors étant divisée en deux factions, ceux qui aspiroient à la puissance n'avoient point de plus grand intérêt que de s'acquérir des amis, & Sylla n'avoit point de plus grand plaisir que de s'en faire. La libéralité est le meilleur moyen pour gagner les affections. Sylla savoit donner toutes choses. Parmi les choses qu'on donne, il n'y a rien qui assujettisse plus les hommes & assure tant leurs services que l'argent qu'ils reçoivent de nous. C'est en quoi la libéralité de Sylla étoit particuliérement exercée: *Rerum omnium, pecuniæ maximè largitor* (1). Il étoit libéral de son naturel, libéral de son argent par intérêt. Son loisir étoit voluptueux ; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce grand homme, que de le dépeindre avec de la sensualité ou de la paresse, ce qui oblige Salluste de marquer le caractére d'une volupté d'honnête homme, soumise à la gloire, & par qui les affaires ne sont jamais retardées, de peur qu'on ne vînt à soupçonner Sylla d'une molesse où

(1) Monsieur de Saint Evremond a cité ici Salluste de mémoire. Cet Historien dit *multarum rerum ac maxume pecuniæ largitor.*

languiffent d'ordinaire les efféminés : *Cupidus voluptatum, gloriæ cupidior ; otio luxurioso esse, tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata.* Il étoit le plus heureux homme du monde avant la Guerre civile ; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard ; & sa fortune, quelque grande qu'elle fût toujours, ne se trouva jamais au-dessus de son industrie : *Atque illi, felicissumo omnium ante civilem victoriam, nunquam super industriam fortuna fuit.*

Quand Tacite fait la peinture de Pétrone, il marque les qualités qu'il lui donne avec ces sortes de distinctions : il lui fait dépenser son bien, non pas en dissipateur dans la débauche, mais en homme délicat dans un luxe poli & curieux. Le mépris de la mort qu'il lui attribue, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres Romains. Ce n'est point la gravité constante de Thraseas, faisant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir : ce n'est point la constance forcée de Séneque, qui a besoin de s'animer par le souvenir de ses préceptes & de ses discours : ce n'est point la fermeté dont Helvidius se pique : ce n'est point une résolution formée sur les sentimens des Philosophes ; c'est une indifférence molle & nonchalante, qui ne laissoit aucun accès dans son ame aux funestes pensées de la mort ; c'est

une continuation du train ordinaire de sa vie, jusqu'au dernier moment (1).

Mais, si les Anciens ont eu tant de délicatesse à marquer ces différences, il n'y a pas moins d'art dans le stile de leurs éloges pour attacher notre discernement à les connoître. Dans leurs narrations, ils nous engagent à les suivre par la liaison insensible d'un récit agréable & naturel : ils entraînent notre esprit dans leurs harangues par la véhémence du discours, de peur que s'il demeuroit dans son assiette, il n'examinât le peu de bon sens qu'il y a dans les exagérations de l'éloquence, & n'eût le loisir de former des oppositions secrettes à la persuasion. Ils apportent quelquefois dans un Conseil raisons sur raisons, pour déterminer les ames les plus irrésolues au parti qu'elles doivent prendre : mais dans les éloges où il faut discerner les vices d'avec les vertus, où il faut démêler les diversités qui se rencontrent dans un naturel, où il faut non-seulement distinguer les qualités différentes, mais les différences dont chaque qualité est marquée ; on ne doit pas se servir d'un stile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de raisonnemens suivis qui assujettissent le nôtre : au contraire, il faut nous dégager de tout

(1) Voyez le JUGEMENT *sur Séneque, Plutarque & Pétrone*, page 26 de ce volume.

ce qui nous attire, de ce qui nous impose, de ce qui soumet notre entendement, afin de nous laisser chez nous-mêmes avec un plein usage de nos lumieres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un stile coupé & d'une construction variée, de peur que l'esprit ne vînt à se dissiper en des considérations trop vagues : par-là, un lecteur est obligé de donner toute son attention aux diverses singularités, & d'examiner séparément chaque trait de la peinture.

C'est ainsi que les Anciens formoient leurs éloges. Pour nous, si nous avions à dépeindre un naturel semblable à celui de Catilina, nous aurions de la peine à concevoir dans une même personne des qualités qui paroissent opposées. Tant de hardiesse avec un si grand artifice, tant de fierté & tant de finesse, tant d'ardeur en ce qu'il desiroit, avec tant de feinte & de dissimulation.

Il y a des différences délicates entre des qualités qui semblent les mêmes, que nous découvrons malaisément. Il y a quelquefois un mélange de vice & de vertu dans une seule qualité, que nous ne séparerons jamais. Véritablement, il nous est facile de connoître les vertus quand elles sont nettes & entieres : & d'ordinaire nous donnons de la prudence dans les conseils, de

la promptitude dans l'exécution, & de la valeur dans les combats; pour ce qui regarde les bonnes mœurs, de la piété envers Dieu, de la probité parmi les hommes, de la fidélité à ses amis ou à son maître. Nous faisons le même usage & des défauts & des vices; de l'incapacité dans les affaires, de la lâcheté contre les ennemis, de l'infidélité à ses amis, de la paresse, de l'avarice, de l'ingratitude; mais, ou la nature n'a pas mis une grande pureté dans les vertus, ou elle a laissé quelque mêlange de vertu parmi les vices: nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui se cache, tantôt de délicatesse à démêler ce qui se confond.

Ces distinctions particulieres qui marquent diversement les qualités, selon les esprits où elles se rencontrent, nous sont encore plus cachées. La diversité de vaillance nous est inconnue: nous n'avons qu'un même courage pour tous les gens de valeur; une même ambition pour tous les gens de bien: & à dire vrai, l'éloge que nous faisons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands personnages de notre temps. Si nous avions à parler de ces Ducs de Guise dont la réputation durera toujours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zélés pour la

Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Proteſtante ; mais les qualités de l'un trop peu diſtinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des caractéres auſſi divers qu'ils le devoient être. Ces vertus que la morale & les diſcours généraux nous repréſentent les mêmes, prennent un air différent par la différence de l'humeur & du génie des perſonnes qui les poſſédent.

Nous jugeons bien que le Connétable (1) & l'Amiral (2) ont été capables de ſoutenir le poids des affaires les plus importantes ; mais la différence de leur capacité ne ſe trouve pas aſſez marquée dans nos Auteurs. Ils nous aprennent que d'Andelot (3), Buſſy (4)

(1) Anne de Montmorenci, Connétable de France, mort le 12 de Novembre 1567.

(2) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, maſſacré à Paris le 24 d'Aouſt, jour du maſſacre de la Saint Barthelemi l'an 1572.

(3) François de Coligny, Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligny, Général de l'Infanterie de France, mort le 27 Mai 1569.

(4) Louis d'Amboiſe, Seigneur de Buſſy, Marquis de Reinel, Capitaine de cinquante hommes d'Armes du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général en Anjou, premier Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, ſe rendit illuſtre par ſon ſavoir, par ſon courage & par ſa politeſſe. La Reine Marguerite en parle avec éloge dans ſes MEMOIRES, & comme d'une perſonne qui ne lui étoit pas indifférente : elle avoue même qu'on diſoit hautement au Roi Henri IV. ſon mari, qu'*il la ſervoit*. Buſſy fut aſſaſſiné en 1579, ou ſelon Mezerai en 1580, dans ſon Gouvernement d'Anjou, à l'âge d'environ 28 ans. Le Comte de Montſoreau ayant ſû qu'il voyoit ſa femme, la força le poignard ſur la gorge, de lui écrire de ſe rendre inceſſamment auprès d'elle. Buſſy vint ; & dès

& Givry (1) ont été les plus braves gens du monde : mais on ne nous dit point qu'il y avoit une opiniâtreté de faction mêlée à la hardiesse de d'Andelot ; qu'il paroissoit quelque chose de vain & d'audacieux dans la bravoure de Bussy ; & que la valeur de Givry avoit toujours un air de chevalerie.

Il y a quelques choses de particulier dans les courages, qui les distingue, comme il y a quelque singularité dans les esprits qui en fait la différence. Le courage du Maréchal de Châtillon (2) étoit une intrépidité lente & paresseuse : celui du Maréchal de la Meilleraye (3) avoit une ardeur fort pro-

que le Comte sut qu'il étoit dans la chambre de sa femme, il s'y jetta accompagné de cinq ou six hommes armés. Bussy ne trouvant pas la partie égale, sauta par une fenêtre dans la cour : mais il y fut bien-tôt attaqué par d'autres personnes. Il se défendit long-temps avec une vigueur & une fermeté incroyable, & leur vendit bien cherement sa vie. Brantome n'a pas osé s'étendre sur la mort tragique de Bussy d'Amboise, dans l'Abregé qu'il a donné de sa Vie au Tome III. des HOMMES ILLUSTRES.

(1) ----- de Longvic, Seigneur de Givry, tué au Siége de Laon en 1594. *Dans les attaques*, dit Mezerai, *fut tué Givry, le plus accompli Cavalier qui fût à la Cour, soit pour son héroïque vaillance, soit pour les connoissances qu'il avoit des belles Lettres, soit pour l'esprit & pour la galanterie. Un désespoir amoureux conçû de l'infidélité d'une Princesse, le jetta si souvent dans les périls, qu'il y demeura comme il le souhaitoit.* Cette Princesse, que Mezerai n'a pas voulu nommer, c'étoit Louise, fille de Henri Duc de Guise, assassiné aux Etats de Blois en 1588, par ordre du Roi : elle épousa François de Bourbon, Prince de Conti, & mourut en 1631.

(2) Gaspard de Coligny, Maréchal de France, mort en 1646.

(3) Charles de la Porte, Duc de la Meilleraye, Maréchal de France, mort en 1664.

pre à presser un Siége, & un grand emportement dans les combats de campagne. La valeur du Maréchal de Rantzau (1) étoit admirable pour les grandes actions ; elle a pû sauver une Province, elle a pû sauver une Armée : mais on eût dit qu'elle tenoit au-dessous d'elle les périls communs, à la voir si nonchalante pour les petites & fréquentes occasions où le service ordinaire se faisoit. Celle du Maréchal de Gassion (2), plus vive & plus agissante, pouvoit être utile à tous les momens : il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos troupes quelque avantage sur les Ennemis. Il est vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûe d'une grosse affaire. Ce Maréchal, si avanturier pour les partis, si brusque à charger les arrieres-gardes, craignoit un engagement entier ; occupé de la pensée des évenemens, lorsqu'il falloit agir, plûtôt que de penser.

Quelquefois nous donnons tout aux qualités, sans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du sien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne considérons pas assez le fond des qualités. La rêverie de Monsieur de Turenne, son esprit retiré en

(1) Josias, Comte de Rantzau, de l'illustre Maison de Rantzau, dans le Duché de Holstein, Maréchal de France, mort en 1650.

(2) Jean de Gassion, Maréchal de France, mort en 1647 d'une blessure qu'il reçût au Siége de Lens.

lui-même, plein de ses projets & de sa conduite, l'ont fait passer pour timide, irrésolu, incertain, quoiqu'il donnât une bataille avec autant de facilité que Monsieur de Gassion alloit à une escarmouche. Et le naturel ardent de Monsieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les combats; lui qui se posséde mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du monde, lui qui avoit plus de présence d'esprit à Lens, à Fribourg, à Nortlingue & à Senef, qu'il n'en auroit eu peut-être dans son cabinet.

Après un si long discours sur la connoissance des hommes, je dirai que nos Historiens ne nous en donnent pas assez, faute d'application, ou de discernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un récit exact des évenemens suffisoit pour nous instruire, sans considérer que les affaires se font par des hommes que la passion emporte plus souvent que la politique ne les conduit. La prudence gouverne les sages, mais il en est peu; & les plus sages ne le sont pas en tout temps: la passion fait agir presque tout le monde, & presque toujours.

Dans les Républiques, où les maximes du vrai intérêt devroient être mieux suivies, on voit la plûpart des choses se faire par un esprit de faction, & toute faction est passionnée: la passion se trouve par

tout,

tout, le zéle des plus gens de bien n'en eſt pas exempt. L'animoſité de Caton contre Céſar, & la fureur de Ciceron contre Antoine, n'ont guére moins ſervi à ruiner la liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la tyrannie. L'oppoſition du Prince Maurice & de Barneveld, également, mais diverſement zélés pour le bien de la Hollande, ont failli à la perdre, lorſqu'elle n'avoit plus rien à craindre des Eſpagnols. Le Prince la vouloit puiſſante au-dehors: Barneveld la vouloit libre au-dedans. Le premier, la mettoit en état de faire tête à un Roi d'Eſpagne: le ſecond, ſongeoit à l'aſſûrer contre un Prince d'Orange. Il en coûta la vie à Barneveld; &, ce qui arrive aſſez ſouvent, on vit périr par le peuple même les partiſans de la liberté.

Je paſſe des obſervations ſur l'Hiſtoire, à des réflexions ſur la Politique: on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me ſatisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'amour de la liberté fait la premiere vertu des Citoyens, & la jalouſie qu'elle inſpire établit la principale politique de l'Etat. Laſſés que ſont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut eſſuyer pour vivre toujours dans l'indépendance, ils ſuivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aiſément d'une

liberté fâcheuſe dans une agréable ſujétion. Il me ſouvient d'avoir dit ſouvent en Hollande, & au Penſionnaire même (1), qu'on ſe mécomptoit ſur le naturel des Hollandois. On ſe perſuade que les Hollandois aiment la liberté, & ils haïſſent ſeulement l'oppreſſion. Il y a chez eux peu de fierté dans les ames, & la fierté de l'ame fait les véritables Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des outrages: mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaiſir. S'ils aiment la République, c'eſt pour l'intérêt de leur trafic, plus que par une ſatisfaction qu'ils ayent d'être libres. Les Magiſtrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux: le peuple reconnoît plus aiſément l'autorité du Prince que celle des Magiſtrats. Lorſqu'un Prince d'Orange a voulu ſurprendre Amſterdam, tout s'eſt déclaré pour les Bourguemeſtres; mais ç'a été plûtôt par la haine de la violence, que par l'amour de la liberté. Quand un autre s'oppoſe à la Paix (2), après une longue Guerre, la Paix ſe fait malgré lui: mais elle ſe fait par le ſentiment de la miſére préſente; & la conſidération naturelle qu'on a pour lui, n'eſt que ſuſpendue, non pas ruinée.

(1) M. de Wit. | (2) La Paix de Nimegue.

Ces coups extraordinaires étant passés, on revient au Prince d'Orange. Les Républiquains ont le déplaisir de voir reprendre au peuple ses premieres affections, & ils appréhendent la domination, sans oser paroître jaloux de la liberté.

Dans le temps que le Prince d'Orange n'avoit ni Charge, ni Gouvernement; dans le temps qu'il n'avoit de crédit que par son nom, le Pensionnaire & Monsieur de Noortwik étoient les seuls qui osassent prononcer hardiment le mot de REPUBLIQUE à la Haye. La Maison d'Orange avoit assez d'autres Ennemis : mais ces Ennemis parloient toujours des Etats avec des expressions générales qui n'expliquoient point la constitution du Gouvernement.

La Hollande, dit Grotius, est une République faite par hazard, qui se maintient par la crainte qu'on a des Espagnols : *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet.* L'appréhension que donnent les François aujourd'hui fait le même effet; & la nécessité d'une bonne intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais, à juger des choses par elles-mêmes, la Hollande n'est ni libre, ni assujettie. C'est un Gouvernement composé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également besoin de machines pour se conserver.

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faiſons réflexion ſur les effets que les paſſions y produiſent.

En quelle Cour les femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne ſont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la Princeſſe d'Eboli ſous Philippe II. tout prudent & tout politique qu'il étoit ? Les Dames n'ont-elles pas retiré Henri le Grand d'une Guerre avantageuſement commencée ? Et ne lui en faiſoient-elles pas entreprendre une incertaine & périlleuſe, lorſqu'il fut tué ? Les piques du Cardinal de Richelieu & du Duc de Buckingham, pour une ſuſcription de Lettres, ont armé l'Angleterre contre la France. Madame de Chevreuſe a remué cent machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comteſſe de Carliſle ? N'animoit-elle pas du fond de White-Hall toutes les factions de Weſtminſter (1) ?

C'eſt une conſolation pour nous de trouver nos foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner, & une grande douceur à ceux qui ſont diſtingués par la puiſſance d'être faits comme nous pour les plaiſirs.

(1) Voyez la VIE *de S. Evremond*, ſur l'année 1676.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE

DES PIECES

DU TOME TROISIÉME.

Fin de la Table des Piéces du Tome III.

